

Le bracelet de vermeil

Le Prince Eric, #1

by Serge Dalens, 1910-1998

Illustrations de Pierre Joubert

Published: 1936



Table des matières

Prologue



Chapitre 1 ...

B. K. 11. 8. 36.

Chapitre 2 ...	LE CHÂTEAU PARFUMÉ.
Chapitre 3 ...	LE CAMP DES ROSES.
Chapitre 4 ...	DABO.
Chapitre 5 ...	LA DAME BLANCHE.
Chapitre 6 ...	LA DÉCOUVERTE.
Chapitre 7 ...	LE VOYAGE DE PREMIÈRE CLASSE.
Chapitre 8 ...	LE TERME DU VOYAGE.
Chapitre 9 ...	LE MANUSCRIT.
Chapitre 10 ...	LA SIXIÈME FOIS.
Chapitre 11 ...	ÉRIC.
Chapitre 12 ...	À LA LUEUR DES TORCHES.



...Un jour viendra, où la sagesse des enfants triomphera de la folie des hommes...
—François THERVAY

Prologue

Le onzième jour du huitième mois de l'an mil quatre cent trente-six, fut un jeudi. C'est justement ce jour-là que Robert-Jean-Marie d'Ancourt fut pris d'un grand tremblement, tout aussitôt qu'il eut goûté quelques prunes d'Italie, par hasard trouvées dans son drageoir.

Robert-Jean-Marie était au Dauphin Louis. Ce prince, qui ne voulait point de mal à son page, lui dépêcha un médecin.

Ce nonobstant, le jouvenceau trépassa dans la nuit.

Le Roi, qui se trouvait à Loches, daigna s'en déclarer marri.

Et un autre page, venu de Cléry, fut admis à présenter son hommage au Dauphin Louis.

Charles-Marie-Claude, Seigneur de Creil et Marquis d'Ancourt, aimait passionnément la chasse. Voilà qui lui coûta la vie.

Car on le retrouva un matin de l'an quinze cent trente-six, précisément le onzième jour d'août, la tête fracassée contre un arbre, son cheval paissant tranquillement près de lui.

À ses éperons pourtant, nulle trace de sang. Non plus que sur l'écorce du rouvre.

Du temps que Son Éminence le Cardinal-Duc commandait à la France, on oubliait parfois le service du Roi jusqu'à tirer l'épée pour le sien propre.

Il n'en coûtait guère que la tête si l'on était gentilhomme...

Ainsi perdit la sienne Pierre-Louis-Marie d'Ancourt, coupable d'avoir quelque peu troué la peau, au demeurant fort noire et malgracieuse, d'un insolent venu tout exprès lui chanter pouilles et chercher querelle, un matin qu'il se rigolait à Saint-Cloud.

L'exécution eut lieu l'an 1636, et le 11 août, vers trois heures de relevée. M. de Thou y assistait.

En 1736, le Maréchal d'Ancourt, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté, avait un fils prénommé René-Marie-Xavier.

Or, tandis que le Maréchal galopait sur les routes d'Allemagne, Xavier prenait sa treizième année.

Son père, encore qu'à la guerre, ne manqua pas de l'en féliciter.

Son oncle, qui donnait un bal, s'empressa de l'y convier.

Quand il fut temps de s'en aller coucher, on chercha vainement René-Marie-Xavier.

Peut-être n'avait-on point suffisamment songé que ce divertissement était donné un mardi onze août.

Mais on eut tout loisir d'en faire réflexion par la suite, René n'ayant jamais été retrouvé.

Marie-Georges d'Ancourt était un hardi cavalier. Il n'augurait néanmoins rien de bon de l'année 1836.

Et voyez combien l'événement lui donna raison ! Il fut très proprement assassiné le 11 août de la même année, sans que l'on parvint jamais à connaître l'auteur de cet inexplicable forfait.

En l'an de grâce 1936, le dernier d'Ancourt s'appelait Christian, exactement Christian-Marie-François Liévin de Creil d'Ancourt.

Il n'avait pas tout à fait quatorze ans.

Chapitre 1

B. K. 11. 8. 36.

L'aîné s'appelait Louis. Le second, Philippe. Le troisième, Christian. Vingt-deux, quinze et treize ans. Scouts. Heureux de l'être.

— La vie est belle, dit Philippe.

— Oui, fit Christian.

— Chantons, ajouta Louis.

Les rires volèrent avec le vent, qui recueillit la chanson.

Une horloge tinta, sept fois. La voiture s'arrêta.

— À demain, Philippe.

— À demain.

Luxembourg, quai d'Orsay, avenue des Ternes.

— Bonsoir, Christian !

— Bonsoir, Chef !

Louis rentre à son tour. Prêt pour le départ du lendemain : le camp d'été !

Quelle joie de quitter Paris, d'emmener les scouts respirer l'air frais des Vosges !

D'emblée, la Cour d'Honneur avait accepté l'invitation de Mme de Lienville, une grande amie de la Troupe: on visiterait l'Alsace en établissant le quartier général du camp au château qu'elle y possédait. À la demande de son chef, on emmenait même un scout venu d'on ne sait trop où.

— Demain... songea Louis.

Il atteignit un album, celui de l'année passée, et les souvenirs s'exhalèrent d'entre les pages. Pour la centième fois, les images s'animèrent. Ici, c'était Philippe roulant dans la neige, là, Christian plus ébouriffé que jamais, avec ses grands yeux noirs et ses cheveux de jais.

Partout la joie de vivre et le bonheur d'être amis.

Un appel interrompit sa rêverie.

— Louis, le téléphone !

— Qui donc à cette heure... ?

— Un scout.

— Bon, j'y vais. Allo ?

— Allo, ici Christian d'Ancourt. C'est toi, Chef? Écoute, il faut absolument que tu passes demain à la maison. Tu sais que papa est un peu nerveux depuis quelques jours. Ce soir, il ne veut plus me laisser partir pour Birkenwald.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, j'ai eu beau insister, supplier, dire que tu comptais absolument sur moi, rappeler notre sortie de cet après-midi, rien n'y a fait. Alors, il faut que tu viennes. Dis, Louis, tu veux bien ?

— Oui, c'est promis. Mais enfin, ton père t'a bien donné une raison ! On ne prend pas une décision comme celle-là sans motifs. Tu n'as pas fait de sottises au moins ?

— Non, je t'assure, je n'y comprends rien...

— Alors, à demain. Dors quand même sur tes deux oreilles, petit frère! ... En voilà une autre, maintenant! Le docteur d'Ancourt n'agit certainement pas à la légère. Christian est trop franc pour m'avoir caché quelque chose. Qu'a-t-il bien pu arriver ?

Christian ne pouvait cependant lui en dire davantage. Rentrant chez lui, il avait trouvé son père plus sombre encore que les jours précédents. Et comme, pour le dérider, il amenait la conversation sur son prochain départ:

— Non, Christian, lui avait-il répondu, tu n'iras pas au camp, tu ne peux y aller. Pas d'explications.

— ...Tu comprendras cela plus tard, avait seulement ajouté M. d'Ancourt, pense, mon petit, que nous avons de sérieuses raisons, ta maman et moi, pour agir de la sorte.

C'est alors que Christian avait eu recours à son Chef.

Maintenant, il s'efforçait au calme, mais ses yeux brillants s'attardaient sur son sac inachevé, fixant douloureusement les derniers objets épars sur le tapis.

Le perpétuel sourire illuminant son visage, ne comptait plus que pour mémoire, et la mèche brune, cachant généralement un œil, pendait lamentablement.

Il se heurtait à un obstacle inconnu, le laissant désarmé, lui qui avait l'habitude d'abattre de haute lutte les difficultés rencontrées.

Il avait le goût des réalisations pratiques et immédiates, un esprit d'aventure poussé à l'extrême, une imagination débordante.

Dire que Christian ne rêvait que plaies et bosses, serait passer la mesure, mais il est certain que son plus gros sacrifice, lors de son entrée à la Troupe, avait été de ne plus se colleter comme un chiffonnier avec ses camarades de classe.

Pas trop grand et bien carré d'épaules, il arborait un air de douceur qui détonnait étrangement sur tout ce qu'il y avait de viril en lui. Avec cela, très racé, et des façons de prince. Il avait une telle manière de prêter sa bicyclette ou d'offrir un caramel à celui qu'il venait de rosser, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Il voulait bien se battre, mais détestait faire de la peine. On se sentait heureux, rien qu'à voir son sourire et à l'entendre chanter.

Pour l'instant, il ne parvenait pas à comprendre la brusque décision de ses parents, et mettait son dernier espoir dans l'arrivée du Chef.

Ignorant le vrai motif de l'attitude de son père, il ne pouvait se douter qu'un événement imprévu allait modifier la situation au point de rendre presque inutile l'intervention du Scoutmestre.⁽¹⁻¹⁾

— Vous trouvez plus prudent de conserver Christian près de nous, disait au même instant la marquise d'Ancourt à son mari. Je ne le pense pas. S'il devait se passer quelque chose, ce serait ici, et non au loin. L'attitude de cet homme le prouve. Qui sait s'il n'est pas déjà venu jusqu'ici?

D'instinct, Mme d'Ancourt se dirigea vers la fenêtre. Un cri d'angoisse lui échappa: *l'homme* était là, aux aguets.

— Ah ! fit-elle, je vous l'avais bien dit!

Le lendemain, le Chef eut le triomphe facile. Mais à voir l'expression de son visage lorsqu'il prit congé du docteur, on comprenait qu'il venait d'être mis au courant d'une situation particulièrement grave.

En tout cas, un point était acquis : Christian venait au camp ; cette fois c'était définitif. Jusqu'au moment du départ, il ne tint plus en place, et, accompagné de ses parents, arriva tout rayonnant à la Gare de l'Est.

La majorité de la Troupe s'y trouvait déjà. Dans le brouhaha du grand hall, Christian rejoignit sa Patrouille⁽¹⁻²⁾ et salua ses amis.

Il ne put serrer la main de tous, car on passait sur le quai. Son sac déposé dans le compartiment, il revenait vers ses parents, lorsqu'il heurta un scout qu'il n'avait pas encore aperçu et qui tournait le dos.

— Ah ! C'est toi, Michel, s'écria-t-il, où étais-tu donc ?

L'autre fit volte-face. Ce n'était pas Michel. Ni même un scout de la Troupe.

— Oh ! Je vous demande pardon, je vous avais pris pour quelqu'un de ma Patrouille...

Il ne poursuivit pas : le regard du garçon était fixé sur lui, et Christian sentait une invincible gêne l'envahir. Pour se donner une contenance, il essaya de sourire,

mais il ne le put, et ce fut Philippe, son C. P.,⁽¹⁻³⁾ qui le tira providentiellement d'embarras, en faisant les présentations.

— Christian, voici Éric Jansen, le scout qui part avec nous, votre hôte de ce soir, et, ajouta-t-il en se tournant vers le nouveau venu qui, pas plus que Christian, ne semblait parfaitement à l'aise, voici Christian d'Ancourt, le troisième du Loup.⁽¹⁻⁴⁾

Salut scout, poignée de main gauche, Philippe, qui ne remarquait rien, leur vint encore en aide.

— Christian, tu n'as que le temps d'embrasser tes parents. Et toi, Éric, veux-tu être assez gentil pour m'aider à mettre un peu d'ordre dans notre compartiment?

Minuit douze. Du train qui s'en va, les scouts multiplient les gestes d'adieu, tandis que les quais s'estompent dans la nuit.

On songe alors à s'installer. Le Père Aumônier, les Chefs, l'Intendant, occupent un compartiment, et chacune des trois Patrouilles un autre.

Philippe Yvain commande le Loup, Pierre Laurent le Renard, Claude Amance le Lynx. Chez le Loup, on chante à tout rompre, sans doute pour mieux exprimer la joie du départ. Philippe a entonné:

*Les scouts, quand nous camp'rons au fond des grands bois,
N'y serons-nous pas heureux comm' des rois !
À l'ombre des hêtres,
On se sent renaître...*

Ils sont tous là, ces Loups. Voici Alain, le Second—Lélo pour les intimes—si extraordinairement mince et nerveux que l'on croirait un sylphe ; voilà Christian, et après lui, Patrick aux yeux d'azur, le poète de la bande ; Michel, dont l'âme étonnée semble découvrir chaque jour l'univers ; Daniel et François enfin, immanquablement prêts aux plus extraordinaires aventures.

Et Philippe dirige sa Patrouille avec tout le prestige de sa cordelière blanche,⁽¹⁻⁵⁾ toute la flamme de ses quinze ans, tout son cœur de C. P.

Peu à peu, le calme renaît. Après le bruyant enthousiasme du départ, on évoque les heureux souvenirs des camps passés, unissant dans un même destin les heures écoulées et celles à venir.

Il va falloir se préparer pour la nuit, tendre les lasso, défaire les sacs, quoique l'on n'ait guère sommeil. Le Chef a permis de veiller quelques minutes encore, et certains ont préféré le couloir du wagon à l'intérieur du compartiment. Éric et Christian sont du nombre. Toutes glaces baissées, Éric aspire l'air frais de la nuit. Et la lune joue sur ses cheveux qui flottent au vent.

Christian l'examine. Car il l'a à peine vu, tout à l'heure. Éric est blond, très blond même, presque cendré, et tout bouclé.

— *Nous devons avoir le même âge, pense Christian, mais il est plus mince que moi.*

Au passage d'un train, Éric se rejette en arrière. Leurs regards se croisent. Tous deux, soudain repris d'une pareille gêne, se détournent.

— *Ah ! Ah, c'est trop bête ! Il est comme tout le monde, ce garçon-là ! Et il m'impressionne !*

Pourtant Éric n'a rien d'extraordinaire. Ni dans sa personne, ni dans son costume : son uniforme est strictement réglementaire, et rien ne le différencie d'aucun autre scout. Rien, si ce n'est peut-être ses yeux, d'immenses yeux verts, avec parfois des reflets qui les font paraître gris. Cela excepté, Éric ressemble à n'importe quel garçon. Alors pourquoi cette gêne bizarre ? Christian n'est cependant pas timide. Ah ! Le voilà qui chante ! Une vieille ballade étrangère, dont Christian ne comprend pas les paroles. Cela importe peu, du reste, car la voix est ravissante, délicieusement pure, d'une limpidité de cristal.

Christian, subjugué, se laisse prendre au charme qui s'en dégage : quand il était petit, sa mère avait, pour l'endormir, cette même voix dont la douceur l'enchantait.

Éric s'est tu. À nouveau leurs regards se croisent. Mais cette fois, Christian, qui aime les situations nettes et franches, rassemble tout son courage.

— Tu as une voix épatante, commence-t-il. Mais que chantais-tu donc ?

Éric rougit jusqu'aux cheveux.

— Une chanson norvégienne.

— Norvégienne ? Comment ça ?

— Oui... ma mère n'était pas Française...

— C'était rudement joli, en tout cas, oui, rudement joli.

Christian cherche désespérément à faire rebondir la conversation. Mais Éric n'est guère loquace.

— *Il pourrait tout de même y mettre un peu du sien*, pense Christian en s'abandonnant à son tour au souffle de la nuit.

Devant les deux garçons silencieux, la campagne défile. Mordorant l'argent bleuté d'un ruisseau, illuminant d'un seul coup le vert sombre d'un bois, un rayon de lune fait étinceler d'un bref éclat une courbe de la voie, pour s'étendre paresseusement, la minute d'après, sur la longueur d'un champ.

Paris est loin. Bondy et Gournay depuis longtemps dépassés, le train roule vers Château-Thierry.

Le regard perdu au loin, Éric continue à se taire, et Christian va regagner le compartiment des Loups, lorsqu'un mouvement du train les projette l'un contre l'autre. Éric, qui veut se retenir à la barre d'appui courant le long du couloir, étend les bras, et, à sa grande surprise. Christian s'aperçoit qu'il porte un bracelet. Non pas une simple chaîne d'identité, mais un véritable bracelet en vermeil, finement ciselé, qui lui encercle étroitement le poignet gauche. Le tout d'ailleurs fort discret.

L'étonnement de Christian n'a pas échappé à son voisin. Devenu pourpre, il retire précipitamment son bras et se plonge derechef dans la contemplation de la nuit. Il y serait sans doute demeuré jusqu'au matin, si l'intervention d'un Assistant⁽¹⁻⁶⁾ n'avait fait rentrer les garçons dans leur compartiment.

— Il faut vous coucher, ou demain vous ne tiendrez plus debout !

— Oh, Bernard ! Reste avec nous, vois comme c'est beau. Nous aurons tout le temps de nous reposer au camp.

— Je l'espère bien, mais soyez raisonnable : Éric doit tomber de sommeil. Philippe, ajouta-t-il en ouvrant la porte du compartiment, que tout soit calme dans un quart d'heure. Bonsoir.

On arrivait à Meaux. Éric rentra. Puis Christian. Ils s'installèrent pour ce qui restait de la nuit, le premier sur une banquette, l'autre par terre, sur les sacs étendus.

Le silence se fit presque aussitôt. Tous étaient prêts pour la prière :

— *Seigneur Jésus...*(1-7) commença Philippe...

Et les huit scouts remercièrent Dieu pour le camp qui s'annonçait si bon.

Le silence à nouveau, que troublait seul le ronronnement ininterrompu du train. On percevait le souffle des garçons endormis. Christian, bien calé sur son matelas improvisé, se mit en devoir d'en faire autant. Mais le sommeil le fuyait obstinément. Les événements de la semaine obsédaient son esprit et dansaient une sarabande effrénée dans sa tête. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à chasser l'image, d'habitude si calme, si pondérée, de son père, tel qu'il lui était apparu l'autre soir, avec cet air étrange et cette intonation de voix qu'il ne lui avait jamais connue. Ses paroles lui tintaient aux oreilles :

— *Non, Christian, tu n'iras pas au camp, tu ne peux y aller...*

Que s'était-il donc passé, pour que le docteur revînt si rapidement sur une décision que rien ne faisait présager, mais qui semblait si irrévocablement arrêtée ? Oui, que s'était-il passé ? Christian n'arrivait pas à comprendre : après lui avoir manifesté leur intention formelle de le garder auprès d'eux, ses parents avaient paru plus pressés de le voir partir, qu'il ne l'était lui-même. Et Dieu sait !...

Il ne se trouvait distrait de la pensée de son père que par celle de sa rencontre avec Éric. Pourquoi s'était-il senti si troublé à la vue de ce garçon ? Les autres ne semblaient pas éprouver les mêmes sentiments, et Philippe le traitait sans l'ombre de gêne.

Un désir irrésistible s'empara alors de lui. Il voulait le revoir, pour savoir si l'impression disparaîtrait. Comme Éric dormait, il n'affronterait pas son regard, et pourrait l'examiner tout à son aise. Il leva le rideau, et la lune éclaira les dormeurs. D'un coup d'œil, Christian embrassa l'ensemble du compartiment. Il ne voyait pas les scouts installés au-dessus de lui, mais distinguait parfaitement le visage de Philippe, à gauche, et celui d'Éric, à droite. Sous la pâle lueur qui filtrait jusqu'à eux, tous deux semblaient extraordinairement calmes.

Christian se pencha. Éric avait un air frêle et doux. Rien ne le distinguait des autres. Et cependant, le sentiment qui l'étreignait si fort tout à l'heure commençait, quoique très atténué, à reparaitre en lui.

Christian s'obstina : l'impression disparut complètement. Satisfait, il rabassa le rideau, et tomba dans une demi-somnolence qui se mua bientôt en un sommeil lourd et agité. Son esprit ne s'était pas assoupi en même temps que son corps. Il se trouvait dans cet état de veille particulier, où l'on perçoit la matérialité des objets environnants, sans se rendre compte de leur véritable essence. Paraissant se détacher sur le fond clair du compartiment, le bras d'Éric prenait aux yeux de Christian des formes de plus en plus fantastiques, et s'imposait à lui. Il eut tout à coup la pénible sensation du vide. Cela l'éveilla : le train venait d'atteindre Châlons. Indifférentes et tristes, les lumières de la gare emplissaient l'intérieur du wagon de leur clarté sans âme. Encore sous l'impression du sommeil, Christian, du regard, chercha le bras d'Éric. En même temps qu'il reprenait conscience de la

réalité, il se souvint du bracelet à peine entrevu, et qui l'avait si fort intrigué. À cet instant, Éric remua légèrement, et le bracelet apparut en pleine lumière.

Profondément gravés dans le métal, Christian distingua des signes qu'il essaya de déchiffrer. Sans trop de peine, il parvint à lire: **B. K. 11.8.36.**

C'était tout.

Vainement chercha-t-il un sens à cet énigmatique assemblage de lettres et de chiffres. En dépit des plus subtiles déductions, il n'y put réussir, et le bercement du train le plongea cette fois dans un profond sommeil.

Seul le bruit du pesant convoi continua de troubler le silence de la nuit. L'une après l'autre, les heures s'égrenèrent, et l'aube parut. Une aube violette, d'une luminosité admirable. Puis le jour. Et le soleil, émergeant d'une traînée de nuages rouges, illumina d'un seul coup la campagne et les voies.

Nancy approchait. Les scouts dormaient encore.

Chapitre 2

LE CHÂTEAU PARFUMÉ.

À Saverne, on quitta l'express pour le petit omnibus aux wagons neufs, qui mène à Marmoutier. Trajet rapide. Du chemin de fer à Birkenwald, il n'y a que cinq kilomètres. Louis comptait arriver vers neuf heures. Mais à peine la Troupe se trouvait-elle rassemblée devant la gare, qu'un autocar apparut.

— Je dois vous conduire au château, déclara le chauffeur. C'est Madame de Lienville qui m'envoie...

Un autocar pour eux seuls : quel luxe ! Mais quelle déchéance aussi !

Les scouts harcelaient le Chef, pris entre le désir de répondre à une attention délicate, et la crainte d'une arrivée trop prosaïque au gré des garçons.

— Avec le bus, jamais de la vie ! criait Christian. On perdra tout le charme du voyage, on ne verra rien de la route. Allons à pied !

— À pied, à pied ! hurlaient les Loups.

— À pied ! reprenait la Troupe.

Il fallait prendre une décision. Le chauffeur attendait.

— Eh bien, fit Louis, y a-t-il des volontaires pour le car ?

Personne ne répondit. Quelques *Hou!* désobligeants retentirent.

— C'est bon, continua-t-il. Alors, sacs à terre. Chaque Patrouille portera les siens dans la voiture, et nous irons à pied...

— Hourrah !

— ... sauf un Chef...

— ... Hou ! Hou !

— ... qui surveillera les bagages et nous annoncera à Madame de Lienville. Bernard, voudrais-tu t'en charger ?

— Avec plaisir, répondit l'Assistant en avalant sa salive, avec plaisir !

Elle est bien jolie, la route qui relie Marmoutier à Birkenwald. Mais elle monte d'abord terriblement. Et les scouts de fondre. Heureusement qu'après Dimbsthal ce fut la descente. Les garçons forçaient le pas, cherchant, à chaque détour du

chemin, la silhouette du village. Alors qu'on dépassait un grand Christ de pierre, elle apparut enfin, ramassée au fond de la vallée, semblable à une toute petite chose blottie au pied des collines et des monts d'alentour.

On apercevait distinctement le clocher de l'église. Quant au château, il était presque entièrement caché par les sapins.

Quelques minutes encore, et la Troupe atteignit Birkenwald. Elle s'arrêta devant l'église, au milieu de la foule des gosses accourus. Le Chef se résignait à demander la direction du manoir disparu aux regards, lorsque Dany s'exclama :

— Oh, ça alors !

— Quoi donc ?

— Le château, il est là !

— Hein ? Où, là ?

— Ici !

Du doigt, Daniel indiquait un côté de la place, pendant que s'esclaffaient les gamins du village. C'était bien le château, mais tellement en contrebas par rapport à la route, que l'on en voyait juste les toits. On aurait fort bien pu passer à côté sans l'apercevoir.

Les scouts furent tirés de leur étonnement par l'apparition de Bernard, venu leur montrer le chemin. Ils descendirent un large escalier, traversèrent la Cour d'Honneur, passèrent plusieurs portes basses, et pénétrèrent dans la Salle des Gardes, immense pièce voûtée qui les transporta d'un coup en plein Moyen Âge.

Le jour pénétrait dans la pièce à travers des vitraux sertis de plomb, et l'on ne distinguait tout d'abord que les deux énormes colonnes supportant l'édifice. À leur fronton, s'irradiaient les ogives du plafond. Une grande table de bois occupait le centre de la salle, et de hautes cathèdres en étaient tous les sièges.

Une quinzaine d'armures, allemandes ou italiennes pour la plupart, achevaient de donner au décor une étrange saveur du passé. Seul un énorme bouquet de roses, émergeant d'un pot d'étain placé sur la table, paraît de fraîcheur cet ensemble guerrier.

Les détails se précisaient peu à peu : aux murs pendaient de vieilles tapisseries, alternant avec écus ou rapières. Étendards et gonfanons encadraient les armures.

Christian essayait les cathèdres, lorsque Mme de Lienville entra.

Les scouts la connaissaient pour l'avoir souvent vue à Paris. Elle leur parut presque différente, au fond de ce château d'Alsace, tant, avec son exquise simplicité et l'affabilité de son accueil, elle paraissait grande dame.

— Je suis heureuse de vous voir, commença-t-elle, tandis que les garçons s'inclinaient ; mais puisque vous avez préféré la poésie de la route au confort de l'autocar, vous devez être bien fatigués. Allez vite vous changer. N'oubliez pas que vous êtes ici chez vous. Je ne vous reverrai avec plaisir que lorsque vous serez reposés.

Ce qu'entendant, la Troupe s'enfonça dans le bois...

La journée passa sans qu'on la vît s'enfuir. Si fertiles en travaux de tous ordres, sont les premières heures d'un camp !

Après une bonne douche, les scouts retrouvèrent leur vigueur, et le soir, les gros ouvrages furent achevés. Dans le bois qui s'étend derrière le château, les tentes étaient dressées.

Le Chef avait réuni les C. P., et le Conseil adoptait la procédure d'urgence. Il y avait notamment la situation d'Éric à régler. Demeurerait-il au Loup, ou serait-il adopté par une autre Patrouille ?

Philippe tenait à le garder, tirant argument de ce qu'il avait déjà passé vingt-quatre heures sous l'égide de son fanion. Pierre et Claude n'y faisant pas d'objection, il fut décidé qu'Éric serait confié au Loup pour la durée du camp.

Philippe annonça la nouvelle le plus tranquillement du monde avant le dîner, et lui souhaita officiellement la bienvenue. Visiblement heureux, Éric voulut savoir si les autres partageaient sa joie. L'inspection des visages le rassura. Mais il manquait Christian. Qu'allait-il dire, lui ? Cela ne l'ennuierait-il pas ? Le voilà qui revenait justement du château :

— Christian, fit simplement Philippe, nous conservons Éric. Veux-tu l'aider à ranger ses affaires dans la tente, entre toi et moi ?

— Parfait, répondit Christian en décochant son sourire le plus bienveillant à l'adresse d'Éric dont l'embarras ne lui avait pas échappé, excellente idée.

Au fond, sans qu'il se l'avouât, ni qu'il sût pourquoi, il aurait été navré de voir Éric s'en aller. Quelque chose de mystérieux l'attirait vers ce garçon inconnu, en même temps qu'il subissait une véritable répulsion, bien propre à le déconcerter.

Habitué qu'il était à ne pas s'écouter, il tenta de se raisonner :

— *Suis-je donc bête ! C'est Philippe qui se moquerait de moi, si je lui racontais ça...*

Et lorsque Éric le vit venir à lui pour l'aider à ranger son sac, il ne put soupçonner que son cœur battait plus vite qu'à l'accoutumée.

— Cela ne t'ennuie pas que je reste avec vous ?

— M'ennuyer ? Pourquoi ? C'est plutôt toi qui pourrais avoir le cafard.

— Vous m'avez tellement bien reçu, qu'il me semble être de la Troupe.

— Je ne sais pas si tu es de la Troupe, mais ce que je sais, c'est que tu fais désormais partie des Loups. Et les Loups, ça n'est pas rien ! Au fait, comment t'es-tu arrangé pour camper avec nous, au lieu de partir avec tes copains ?

— Ah ! C'est toute une histoire ! Je te la raconterai un de ces jours.

— Comme tu voudras. Tu n'es pas obligé, tu sais. Je ne veux pas être indiscret.

— Bien sûr que non. Seulement, nous n'avons guère le temps maintenant.

— Et ton bracelet, il a aussi une histoire ?

À peine posée, Christian regretta la question qui lui était échappée. Il rougit comme un coq en voyant les yeux verts s'embuer.

— Oh ! Je te demande pardon, reprit-il, je ne l'ai pas fait exprès, ne me réponds pas. Dieu, que je suis bête ! Dis, tu ne m'en veux pas ?

— Mais non, tu ne pouvais pas savoir... Ce bracelet me vient de mon père, et c'est pourquoi j'y tiens beaucoup. Je sais que ça fait bizarre pour un garçon, mais c'est tellement spécial, si tu savais...

La voix d'Alain, les appelant à table, interrompit la conversation. Ravi de la diversion, Christian prit Éric par le bras et arriva tout ragaillard à la salle à manger.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as pleuré ? demanda Michel en venant dévisager Éric sous le nez.

— On te demande la pointure de tes mouchoirs ? rugit Christian devenu écarlate.

— Les larmes sont semblables à des gouttes de rosée... récita Patrick.

— Est-ce que vous allez bientôt lui fichez la paix ? intervint Philippe qui avait fini par capter les signaux de Christian. Vous ne voyez pas qu'il s'est fourré une branche dans l'œil ? Passe ton assiette, Éric. Tu vas voir que le potage d'Alain te fera oublier tes mésaventures lignéaires.

— Mes quoi ?

— Tes mésaventures *lignéaires*. C'est une astuce... pour le cas où tu aurais fait du latin.

— Ah ! Bon !

Au potage succéda une omelette, à l'omelette de la semoule, à la semoule des pruneaux, et aux pruneaux, la vaisselle. Après quoi, la Patrouille se rendit à la prière, et se coucha très tôt. Éric et Christian s'endormirent les premiers, pendant que Philippe, jetant un dernier coup d'œil sur ses garçons assoupis, pensait :

— *Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Ils ne vont tout de même pas commencer à se chamailler...*

— Oui, lui confiait Christian le lendemain, sans que je sache pourquoi, il s'est mis à pleurer quand je lui ai parlé de son bracelet. Il m'a seulement dit que c'était un souvenir de famille. Alors, tu ferais bien d'en parler à Louis, et de prévenir les autres, pour qu'ils évitent la gaffe.

— D'accord. Puisque vous avez l'air de vous entendre, occupe-toi de lui. Somme toute, il ne connaît personne, et je veux qu'il garde un bon souvenir du Loup. Ceci dit, on va rassembler le Conseil de Patrouille, au sujet des installations de camp. Il y a réunion des C. P. à onze heures : il ne faut pas y arriver sans avoir rien préparé. Appelle les scouts.

Le hurlement du Loup résonna dans le bois ; les garçons accoururent. Couverts de terre et de poussière – un coin de Patrouille ne se décore pas avec des gants – ils s'assirent dignement sur un tronc d'arbre, prêts à la discussion.

— Tout le monde est là ?

— Oui...

— Non, il manque Éric...

— Où est-il ?

— En train de faire un banc.

— Pourquoi ?

— Il a dit que du moment que c'était le Conseil de Patrouille, il n'avait pas besoin de venir...

— Ah !... C'est évidemment très chic à lui d'être discret, mais ce n'est pas une solution. Votre avis ?

— Qu'il vienne ! répondirent-ils d'une seule voix.

— Christian, va le chercher !

Un temps de galop dans les fougères...

— ... Éric, assieds-toi : tu n'es pas un Loup, c'est entendu, mais tu es l'hôte de la Patrouille. Par conséquent, agis absolument comme Michel ou François, par exemple, et n'aie plus de ces scrupules qui t'honorent, certes, mais qui te font te traiter toi-même en étranger. Désormais, considère-toi comme l'un de nous.

— Oh ! Philippe, si on lui donnait le scalp⁽²⁻⁸⁾ de Patrouille ?

— Pas encore. Qu'il le mérite d'abord !

Et le C. P. énuméra les questions à l'ordre du jour.

— ... Merveille, s'écriait-il une heure plus tard, on a accepté tous nos plans ! Le Renard a présenté une suggestion épatante sur un sujet tout à fait différent : il propose la fondation d'un journal, rapportant les principaux événements du camp, avec contes, nouvelles, reportages, dessins, etc...

— Un journal ? Imprimé ?

— Mais non, voyons, en un seul exemplaire, sur un cahier.

— Pourra-t-on publier des vers ?

— Qui sera rédacteur, directeur ?

— Chaque Patrouille à son tour. Un jour le Loup, un jour le Renard, un jour le Lynx. On se passera le cahier chaque soir, et chacun pourra le lire pendant la sieste.

— Il sera grand, ce journal ?

— Plutôt élastique : ça dépendra du programme de la journée, et de l'inspiration du moment.

— Moi, je me spécialiserai dans les petites annonces, proclama Dany.

— Moi, les reportages, fit Lélo.

— Moi, j'interpellerai le Gouvernement, déclara Christian. Y a que ça de vrai !

— Et toi, Éric ?

— Moi ? Je mettrai les vers de Patrick en musique...

— Si on commençait tout de suite ? proposa François.

— Minute ! Faudrait d'abord que la création du canard soit un fait acquis, et ne pas oublier pour autant le programme de la journée ! On pourra très bien parler de cela ce soir, à la veillée. D'autant plus que je ne vous ai pas tout dit. On va visiter le château cet après-midi, et Madame de Lienville nous invite à goûter. On est prié de s'habiller proprement !

— Qui l'a dit ?

— Le Chef.

La Troupe se réunit à la Salle des Gardes sur le coup de trois heures. Mme de Lienville avait voulu, disait-elle, lui faire faire une petite visite domiciliaire dès le premier jour : les scouts se sentiraient davantage chez eux au château, et connaîtraient les aîtres. La Salle des Gardes, à laquelle on pouvait accéder directement du camp, devenait le Q.G. des Chefs et servirait de bibliothèque aux garçons, libres d'y pénétrer à toute heure.

Ils parcouraient les salles, dont chacune avait son histoire, presque sa légende. Le château lui-même était peuplé d'antiques souvenirs.

C'était une construction fort ancienne, un vieux manoir du Moyen Âge, plusieurs fois restauré. Il portait l'ineffaçable empreinte des siècles, et les sculptures Renaissance couvrant les murs n'arrivaient pas à dissiper l'émouvante mélancolie qui imprégnait ses tours.

Donnant au Sud, c'est-à-dire du côté opposé à la route, s'épanouissait un immense jardin tout emperlé de roses. Splendides, elles montaient à l'assaut de la terrasse, qui, à l'Est, répond aux tours de l'Ouest. C'était un étrange spectacle que de voir les vieilles pierres embaumées, rajeunies par ces mille fleurs et leurs chaudes couleurs...

— Le château parfumé, dit Patrick, en humant la senteur d'une rose...

Chemin faisant, Mme de Lienville conta l'histoire de Birkenwald.

Village et château appartenaient à la plus ancienne histoire d'Alsace, et les colonnes soutenant la fameuse Salle des Gardes remontaient avec certitude aux environs de l'an 800. Par lettre datée d'Aix-la-Chapelle, du 17 février 843, Sainte Richarde, épouse de Charles le Gros, et fondatrice de l'Abbaye d'Andlau, avait concédé à cette Maison divers biens patrimoniaux qu'elle s'était réservés dans les Vosges, et notamment Birkenwald, ou plutôt *Bürckwald*, comme on écrivait alors. Les Abbesses d'Andlau donnèrent *Bürckwald* à fief à des seigneurs du pays, et ce fut Nicolas-Jacques d'Ingersheim qui bâtit en 1562 le château, tel qu'il est demeuré aujourd'hui. La date de la reconstruction se lit encore très distinctement sur une des portes de la façade Nord.

Le château passa ensuite dans bien des mains, y compris celles de seigneurs français qui ajoutèrent à leurs titres le nom de Birkenwald, et ce, bien avant que l'Alsace ne devînt officiellement française.

Par voie d'héritage, les Lienville possédaient le domaine à leur tour. Le Père de Foucauld, qui leur était parent, y avait souvent séjourné, et les scouts ne s'attendaient certes pas à retrouver à Birkenwald le cheval de bois qui avait réjoui sa première enfance. Pauvre petit cheval, triste, décoloré, relégué au grenier dans une éternelle solitude, d'où on ne le tirait que pour le montrer aux visiteurs de marque. De sa crinière, il ne restait plus rien ; depuis la mort du Père Charles, on considérait le cheval presque à l'égard d'une relique. Faute de pouvoir se l'approprier en entier, chacun lui avait enlevé quelques touffes de crin.

Les garçons, émus par ce passé renaissant devant eux, demeuraient silencieux devant le jouet un instant sorti de sa retraite. Un cri joyeux d'Alain, dont le regard venait de s'arrêter sur le mur, les tira de leur contemplation.

— Notre programme !

— Quoi donc ?

— Le programme de la fête de Troupe de cet hiver, il est là, encadré !

De fait, la châtelaine n'avait pas craint de placer cet éphémère souvenir d'un jour, à côté de très vieux tableaux ornant le grand corridor du second étage. Un ban de reconnaissance fit trembler les murs.

On admira l'escalier, joignant d'un seul jet le sol au dernier étage. Il portait sur ses pierres la marque des architectes qui bâtirent la cathédrale de Strasbourg.

Chambres de style et salons d'apparat se succédaient. Éric s'extasia devant un clavecin sur lequel se trouvait une *Imitation* entièrement décorée à la main. Il ne se lassait pas d'en admirer les pages, dont pas une enluminure ne ressemblait à l'autre.

— Préférez-vous goûter maintenant, ou voir la Tour des Émigrés ? demanda Mme de Lienville, en passant près de la salle à manger.

— Voir la Tour ! fut-on unanime à répondre. Pourquoi l'appelle-t-on Tour des Émigrés ?

— Parce qu'on y abrita un aristocrate pendant la Révolution. Vous cherchez la cachette vous-mêmes. Mais je vous préviens que les sans-culottes de Marmoutier ne l'ont pas dénichée.

Après une longue enfilade de pièces, on arriva à l'extrémité Ouest du château, formée par trois tours accolées l'une à l'autre et reliées entre elles par un étroit passage. Mme de Lienville s'arrêta au milieu de la Tour Centrale.

— Vous voici dans la Tour des Émigrés. Où est la cachette ?

La Troupe se trouvait dans une pièce circulaire, aménagée en chambre à coucher. Hormis sa forme, épousant forcément celle de la Tour, rien n'indiquait que l'on pût se trouver dans un endroit tant soit peu mystérieux. Les scouts avaient beau remuer les tableaux, interroger les murs, retirer les tapis pour sonder le parquet, ils ne découvraient rien. Au bout de dix minutes, ils durent s'avouer vaincus.

— C'est pourtant clair comme le jour ; ça saute aux yeux, sourit Mme de Lienville. Voyons, levez la tête !

— Ah ! fit Christian, en jetant un coup d'œil à la chambre voisine, qui correspondait à la première tour, j'ai trouvé ! La cachette est dans le plafond : regardez comme celui-ci est bas, par rapport aux autres !

Les garçons se précipitèrent pour mesurer la différence de niveau, et questionnèrent Mme de Lienville du regard.

— C'est exact, concéda-t-elle. Décidément, les scouts ont eu plus de flair que les révolutionnaires. Mais par où peut-on y accéder ?

Nouvelles recherches. Cette fois, les scouts voulaient se montrer perspicaces. Ils recommencèrent avec une ardeur nouvelle.

— Christian, appela Philippe, as-tu une idée ?

— Pas du tout. Et toi ?

— Il n'y a pas assez de place dans le mur lui-même, mais as-tu pensé au passage qui relie les tours entre elles ? J'ai vu une fente dans la boiserie. Ce doit être là.

— Allons voir. Ici ?

— Oui... Oh !

Christian venait d'ouvrir la porte d'un placard ménagé dans un des côtés du passage : celui-ci révélait un cabinet de toilette ! Déçu, il refermait la porte, lorsque Philippe le retint par le bras.

— Regarde là-haut.

— Oui, eh bien ?

— Cette planche qui sert de plafond ? Ce n'est pas naturel. Ce devait être la pierre. Grimpe sur mes épaules. Tu y es ? Tâche d'enlever la planche...

La Troupe se pressait dans l'étroit passage, attentive à la démonstration. Christian tenta d'abord de tirer la planche à lui, mais elle résistait. Il eut alors l'idée de la pousser en l'air. Après deux ou trois secousses, elle finit par se soulever, démasquant les premières marches d'un minuscule escalier.

Christian poussa un cri de triomphe. Il aurait poursuivi ses investigations, si Mme de Lienville ne l'avait arrêté.

— Il vaut mieux ne pas insister aujourd'hui. Je ne suis pas très sûre de l'escalier, et la cachette sent terriblement le renfermé. Si cela peut vous être agréable, je la ferai d'abord examiner par le garde, et vous y monterez tous. Pour l'instant, ces émotions ont dû vous donner grand faim ; il est tout à fait l'heure de goûter. Passons à la salle à manger. La Dame Blanche ne nous y dérangera pas.

— La Dame Blanche ? Quelle Dame Blanche ?

— Comment ? Vous ne connaissez pas l'histoire de la Dame Blanche ! Elle est dans tous les guides !

— Oh, Madame, contez-la nous !

— Que désirez-vous ? repartit Mme de Lienville. Thé, café, chocolat, bière ou sirop ?

— D'abord la légende de la Dame Blanche !

— Ce n'est pas une légende, c'est très vrai ! La Dame Blanche revient tous les soirs d'orage au château, où elle parcourt le corridor que nous venons de traverser. Afin d'être sûr de sa venue, mieux vaut l'appeler. Il suffit d'agiter une minute avant minuit la cloche que voici.

— Ce n'est pas possible !...

— Il ne tient qu'à vous d'essayer.

— Qui donc est cette Dame Blanche ?

— Une châtelaine de Birkenwald, assassinée par son médecin.

— Oh !

— Vous voyez bien que cela va vous empêcher de goûter ! Je ne commencerai son histoire que lorsque vous serez assis.

Quelle ruée vers les chaises ! Et quel silence !

— Vous avez vu qu'à la Révolution on avait caché un proscrit au château. Cela s'apprit. Mme de Bürckwald dut s'enfuir en Autriche, avec sa fille. Le domaine, mis sous séquestre, devint Bien National, et Mme de Bürckwald mourut à la Cour de Vienne. Napoléon, à qui sa fille avait été présentée, fit rentrer le château dans la famille, en la mariant à l'un de ses aides de camp, le marquis de Grimaldi-Monaco.

— Malheureusement, son mari la laissa presque aussitôt veuve et sans enfants. Quoique très aimée dans le pays, elle dut faire un séjour en Italie pour sa santé, alors fort délicate. Les prétendants affluèrent, mais furent tout éconduits, y compris un médecin de Florence...

— Celui qui l'assassina ?

— Celui-là même. Ne pouvant vaincre son refus, il lui offrit un bouquet de violettes, qui la laissa exsangue et sans vie. C'est elle, la Dame de Birkenwald, qui revient tous les soirs à minuit...

— Vous l'avez vue, vous, Madame ?

— Pas personnellement. J'avoue n'avoir jamais cherché à la rencontrer. Mais interrogez les habitants du village. La plupart d'entre eux l'ont aperçue, au moins une fois, dans leur existence.

— Nous pourrions la voir, nous ?

— Je ne sais si votre Chef vous y autorisera.

— Louis, tu veux bien, n'est-ce pas ?

— Jamais de la vie ! Voyez-vous que le médecin de Florence reparaisse à son tour, et vous offre un bouquet de roses, cette fois !

— Ah ! Je donnerais cher pour voir ça, déclara Christian la bouche pleine. Et toi, Éric ? Ma parole, tu es vert... Ça ne va pas ?

— J'ai un peu chaud...

— Pauvre vieux ! Veux-tu mon sirop ? Je t'assure, je préfère le thé... Est-ce tout, Madame ? N'y a-t-il plus d'autre histoire sur Birkenwald ?

— Si, encore une. Vous avez vu la terrasse qui surmonte les deux tours Est, dans lesquelles vous n'avez pas pénétré ? On dit qu'une sorcière y a été murée vivante.

— Murée vivante ! Elle revient aussi comme la Dame Blanche ?

— Non, rassurez-vous... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui encore, on ne trouve personne dans la région, qui consente à faire des fouilles.

— Comment ! Vous-même, Madame, ne savez pas ce qu'il y a dans ces tours ?

— Moi-même, j'ignore ce qu'on y trouverait, si l'on y pénétrait.

— Aucun passage secret n'y mène ?

— Pas que je sache. Il existait jadis un souterrain permettant aux occupants du château d'en sortir en cas de siège. L'entrée se trouvait dans une salle située sous la Salle des Gardes ; il débouchait derrière votre camp, loin dans la forêt. Il a été muré, voilà plusieurs années. De terribles seigneurs ont habité Birkenwald. Certains furent soupçonnés d'y séquestrer leurs prisonniers...

L'heure avançait. À regret, les scouts quittèrent la châtelaine accueillante, et repartirent vers le bois. Contournant les communs, ils s'arrêtèrent un instant devant les écuries : Diane, la chienne du garde, entourée de ses petits jappant près des chevaux, fit fête aux garçons.

Christian aimait énormément les bêtes. Il se précipita avec sa fougue habituelle, et distribua d'amicales caresses à la meute.

— Eh, Philippe ! On les emmène ?

— Ça serait du propre ! Tu finirais par préférer les chiens à ta Patrouille. Tu ferais mieux de t'occuper d'Éric, qui ne me semble pas dans son assiette...

— Oui, ça n'a pas l'air d'aller fort, cet après-midi. À propos, cela tient toujours pour le journal ?

— Plus que jamais. Sauf qu'on ne lui trouve pas de nom !

— Fais-le mettre au concours, avec prime à l'heureux lauréat. Éric, t'as pas d'idées, toi, pour le titre du journal ? Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu es malade ?

— Ce n'est rien, ne t'inquiète pas...

Et comme Philippe, rejoignant Alain, les laissait seuls, il ajouta :

— Ne te moque pas de moi ; toutes ces histoires de souterrains, de Dame Blanche, de sorcière murée, ça me retourne le cœur...

— Moi qui aime tant ça ! C'est de la blague, voyons !

— Sait-on jamais ! Et puis, parlons d'autre chose, veux-tu ?

Pauvre Éric ! Il ne put lire la gazette du lendemain, tant elle abondait en horribles détails sur le château hanté ! Les Renards, qui en avaient eu l'idée, l'inaugurèrent sous le nom provisoire de *L'Écho de la Salle des Gardes*. On avait bien fait les choses : plus de huit pages calligraphiées, avec trois dessins, réalistes à faire peur.

En revanche, une description très objective du château, œuvre du Second, s'adressait aux scouts *“qui n'avaient pas eu le temps de s'en caser le plan dans la tête.”*

Les armes de Birkenwald clôturaient le premier numéro. Comme l'expliquait le rédacteur, les châtelains portaient *“d'azur, au chevron d'argent, dans le haut de l'écu à deux pommes de pin d'or, tigées de même, inclinées de chaque côté, et dans le bas, à un ours marchant d'or.”*

— Ah ! Si seulement je pouvais pénétrer dans la Tour de la Sorcière, fit Christian en reposant le journal.

Chapitre 3

LE CAMP DES ROSES.

— Éric, Éric, où es-tu ? Dany, tu ne l'as pas vu ?

— Ma foi, non. Du reste, on ne sait jamais où il est : toujours parti.

— Comment, on ne sait jamais où il est ! Je le trouve bien, moi, quand j'en ai besoin.

— Oui, parce que c'est toi, mais pour les autres, c'est tout différent. Tu es le seul auquel il parle à peu près librement. Nous, il se tait et nous regarde. Bien heureux s'il ne nous laisse pas tout le travail !

— Pour le coup, tu exagères ! Tu vois bien qu'il y a quelque chose qui le tracasse. D'abord, il n'a pas écrit une seule fois à ses parents depuis le début du camp ; c'est tout juste s'il a griffonné trois lignes sur une carte pour un étranger, quelqu'un d'Oslo, je crois... As-tu remarqué le crêpe de son chapeau ? Il doit être en deuil. Alors, il ne faut pas lui en vouloir.

— Il est toujours dans les nuages !

— C'est peut-être qu'il pense à trop de choses et se fait des idées noires. Et puis, il ne connaît personne à la Troupe. Malgré tout, ce n'est pas aussi gai que pour nous.

— Il est de fait qu'il a plutôt l'air triste. Toujours le même petit sourire figé. Il n'y a que toi qui arrives à le dérider...

— Et Louis. Mais je t'assure, tu as beau dire que je suis le seul avec qui ça colle complètement, il m'intimide. Je le trouve très chic, je voudrais être très copain avec lui, et je n'ose pas. Ça ne te fait pas cet effet-là, à toi ?

— Non, pas du tout. S'il n'était pas si renfermé, il serait comme tout le monde.

— Oui... En attendant, je ne sais pas où il peut être. Tiens, voilà Philippe... Philippe, sais-tu où se trouve Éric. Je le cherche depuis dix minutes et je n'arrive pas à le découvrir.

— Cela prouve que tu n'as guère de mémoire, fit le C. P. Tu sais bien qu'il est allé tenir compagnie à François, et lui raconter notre balade à Wangenbourg.

— Ah, c'est vrai ! Je n'y pensais plus. Tu permets que j'y monte ?

— Hum ! Enfin, tu en as assez fait pour aujourd'hui. Tâchez de rentrer à l'heure : il y a feu de camp ce soir.

— Entendu !

Le temps de passer un chandail, Christian galopait vers le château. Du camp, celui-ci paraissait énorme, et la masse de ses tours mordait sur les toits du village, qu'elle dérobaît aux regards. Pour y parvenir, il fallait sortir du bois, laisser la bergerie à droite, longer un champ, passer le ruisseau dans lequel on se baignait chaque jour, et finalement franchir un rideau de peupliers, dernière étape

avant la roseraie. Le jardin traversé, on entra de plain-pied dans la Salle des Gardes, d'où l'on accédait facilement aux étages supérieurs.

Peu de temps après l'arrivée, François ayant eu une grosse poussée de fièvre, Mme de Lienville avait usé d'autorité pour le soigner au château. Cette fatigue, bénigne à la vérité, s'était compliquée d'une crise de foie qui, sans le faire trop souffrir, s'était cependant manifestée par une éruption telle, qu'elle condamnait le pauvre garçon, couvert de pommade et de crêpe Velpeau, à une immobilité absolue.

Le jour, on le portait sur la terrasse du premier étage, surmontant les deux tours Est, d'où il pouvait apercevoir le camp. Quant aux nuits, il les passait dans l'une des chambres du second étage.

Christian arrivait à la terrasse, lorsqu'un chant lui fit prêter l'oreille. Il reconnut la voix d'Éric, et s'arrêta pour mieux entendre. Harmonieux et lent, c'était un chant d'une douceur extrême. La voix chaude prolongeait encore les syllabes. Christian ne bougeait pas. Mais le sentiment de gêne, qu'il croyait définitivement éteint, reparut tout d'un coup.

— Ah, non ! fit-il, ça ne va pas recommencer !

Et poussant résolument la porte, il apparut sur la terrasse. Mais il demeura sur le seuil, muet de stupeur.

Le malade était sagement étendu sur la chaise-longue. Éric, par contre, n'avait rien trouvé de mieux, pour amuser François, que d'endosser une splendide armure noire, et il chantait ainsi au milieu des fleurs, adossé à la balustrade, tête nue, et le casque empanaché sous le bras. Il paraissait si blond, si jeune, si frêle, sous cette gangue d'acier, que l'on ne pouvait s'empêcher de songer à l'un de ces pages du temps jadis, qui, maniant dès l'âge le plus tendre la lance et l'épée, savaient si bien parler aux dames, et déclamer les contes appris des trouvères entre deux chevauchées...

En voyant l'ébahissement de Christian, Éric n'avait pu s'empêcher de sourire : son costume faisait son petit effet !

— Tiens, Christian, aide-moi à sortir de ma coquille : on étouffe là-dedans !

L'une après l'autre, les pièces tombent, et les années s'envolent ; en place du gentil page évanoui, le scout a surgi.

— Éric, demande François, fais-nous un peu de musique... Je t'en prie, ça me ferait tant de plaisir...

— Dis donc ! La maladie te rend exigeant, toi ! Je dois me déguiser en noble chevalier, te chanter des romances, et à peine suis-je délivré de ma carcasse, qu'il faut m'atteler au piano ?

Le grand salon était tout près de la terrasse. Il s'y trouvait un bel Erard. Mme de Lienville avait autorisé les scouts qui savaient jouer, à s'en servir. Christian, grand amateur de musique, et qui ne l'avait jamais entendu, fut tout surpris quand Éric, annonçant la *Mort d'Aase*, commença. Décidément, c'était un artiste. Sous ses doigts agiles, les notes fugitives prenaient une âme, et le décor d'alentour s'estompait dans la brume évocatrice des paysages nordiques.

Jamais encore Christian n'avait ressenti à ce point la mélancolie de *Peer Gynt*. La tête rejetée en arrière, Éric semblait perdu dans un rêve lointain. Christian lut une telle expression de détresse sur son visage, qu'il en fut tout remué. Il aurait voulu pouvoir parler, dire quelque chose, mais il resta sans voix jusqu'au moment

où, après avoir plaqué un dernier accord, son ami sourit aux deux scouts et leur demanda leur avis.

Alors, revenu sur terre, Christian ne sut que le regarder avec ses grands yeux noirs, et dire :

— Comme c'était beau ! Qui donc t'a appris à jouer si bien ?

— Maman, répondit-il, – et lentement il détourna la tête, tandis que les pétales d'une rose effeuillée tombaient sur les touches d'ivoire...

François reconduit dans sa chambre, ils se hâtèrent vers le camp. Une fumée grise s'échappait du bois. Les couleurs flottaient encore en haut du mât. Ils passèrent devant une grande croix élevée le premier jour, et dont le piédestal disparaissait sous les roses.

Des roses, il y en avait partout : dans le coin de chaque Patrouille, à l'Intendance, au pied du mât de camp, et jusqu'aux cuisines, émergeant de vieilles boîtes à conserves recouvertes de mousse, et à demi enfouies dans le sol.

En arrivant devant le coin du Lynx, ils furent surpris de l'extrême agitation qui y régnait. Jean Lignières, le Second, si calme d'habitude, parlait avec de grands gestes, et la Patrouille, haletante, faisait cercle autour de lui.

— Que se passe-t-il ? s'écria Christian en entraînant Éric après lui, qu'est-il arrivé ?

— Imagine-toi, lui répondit Claude, que Jean a entendu des bruits provenant du souterrain muré.

— Celui de la Salle des Gardes ?

— Oui.

— Quand ça ?

— Il y a un instant : il est venu nous mettre au courant.

— J'étais en train d'écrire, expliquait Jean, lorsque j'entendis soudain des coups sourds résonner derrière la muraille. Ils provenaient exactement de l'endroit désigné par Madame de Lienville, comme étant celui de l'entrée du souterrain. J'ai d'abord pensé qu'il y avait quelqu'un à côté : j'ai appelé, mais personne ne m'a répondu. Pendant ce temps, le bruit continuait à intervalles réguliers et très rapprochés, comme si on frappait violemment contre le mur. Puis ça a cessé...

— Tu es absolument sûr qu'il n'y avait personne ?

— Absolument ! Tu penses bien que s'il y avait eu quelqu'un, on m'aurait entendu : j'ai fait suffisamment de boucan ! D'abord, il ne pouvait y avoir personne de ce côté-là, puisqu'il n'existe aucune pièce, aucun retrait. On nous l'a assez dit !

— Ça, alors, c'est extraordinaire ! S'il pouvait se passer quelque chose !

— Tu tiens vraiment tant que ça à ce qu'il arrive un malheur ?

— Mais non, voyons, c'est pour rire ! assura Christian, qui avait vu passer dans les yeux d'Éric la même lueur que tout à l'heure. Tiens, rentrons en vitesse, ou Philippe nous tressera des guirlandes...

La soirée fut presque aussi agitée chez le Loup que chez le Lynx. Daniel avait eu vent de l'histoire, et la resserrait toute chaude, malgré les efforts de Christian pour détourner la conversation. Éric n'était visiblement pas à son aise.

— Pour moi, disait Michel, il y a quelque chose de louche là-dessous. Tout à l'heure, quand je suis allé chercher l'Aumônier au presbytère, j'ai aperçu un

individu manifestement étranger au village, et qui cherchait à repérer ce qui se passait au château. Il ne m'a pas produit une bonne impression, loin de là ! Ça ne me dirait rien du tout de le saluer au coin d'un bois.

— En as-tu parlé à Louis ? questionna Philippe.

— Oui, il m'a même demandé si j'étais certain de ce que j'avançais ; sur mon affirmation répétée, il a dit qu'il s'en occuperait... Oh ! Philippe, regarde, François !...

— Eh bien, quoi, François ?

— La fenêtre !

Tous les regards se tournèrent vers le château dont la massive silhouette se profilait étrangement sur le ciel pâle. Ce bloc noir était vraiment sinistre. Une seule lumière brillait, celle de François. Éclairage intermittent : à l'aide de l'installation électrique, on égrenait du Morse.

— Je te dis qu'il a envoyé S.O.S.!...

— Tu es sûr ? Regarde encore. Ah ! Ce qu'il envoie mal ! On dirait qu'il est pressé, affolé, qu'il n'a plus son contrôle... Mais oui, ma parole, il appelle au secours : S.O.S... Loups, au château tout de suite ! Alain, préviens le Chef et rejoins-nous. Au château ! Au château !

Ce fut une course effrénée dans les bois, les champs, les parterres. Les Loups s'engouffrèrent par la porte basse de la Salle des Gardes, escaladèrent en trombe l'escalier, avalèrent les couloirs, et se ruèrent dans la chambre de François, après avoir aux trois quarts démonté la porte sous leur flot ravageur.

— Ça, c'est gentil de venir me voir..., commença la victime présumée. Miséricorde, poursuivit-elle après une seconde d'effarement, que vous est-il arrivé ? Quelque chose de cassé ?

— Mais c'est toi, c'est toi...

— Moi ? Pas du tout ! Qu'y a-t-il donc ?

— Tu nous a appelé au secours !

— Jamais de la vie : je vous ai envoyé *bonsoir*...

— Comment, *bonsoir* ! Nous avons tous lu S.O.S. !

— Ce n'est pas possible, nous ne nous serions pas tous trompés !

— Que se passe-t-il, que se passe-t-il ? intervint le Scoutmestre, qui accourait, lui aussi. Il est arrivé quelque chose à François ?

La première émotion calmée, on s'expliqua. François, disait-il, avait envoyé *bonsoir*, et les Loups avaient lu S.O.S. !

Ayant reçu le message à l'improviste, on en avait seulement capté les quatre dernières lettres. On avait bien compris le s o de bonsoir, mais par suite d'un défaut de cadence, l'i et le début de l'r de la fin, s'étaient changés en s. D'où la méprise, qui déclencha une belle explosion de rires, malgré une judicieuse remarque du Chef :

— Pour des scouts qui ont leur brevet de signaleur !

La descente s'opéra avec plus de calme, les garçons se demandant ce qu'on allait penser au château de leur équipée, si on les avait entendus monter. En arrivant à la Salle des Gardes, Daniel, l'esprit préoccupé par l'aventure de l'après-midi et le récit du Second des Lynx, tendit l'oreille et fit taire tout le monde. Mais seul le tic-tac d'une montre troubla le silence appesanti. Jean Lignières n'avait-il pas été victime d'une hallucination ?

On commençait à se moquer de Dany, quand un choc violent, presque immédiatement suivi d'un bruit sourd et indistinct, se produisit juste à l'endroit suspect.

— Écoutez, écoutez ! souffla Patrick en levant la main.

Le bruit persistait. On eût dit des pas se rapprochant de plus en plus. Au moment où ils allaient effleurer la muraille, il y eut un second choc, et le bruit s'éteignit.

— Ça, par exemple !...

Presque au même moment, la porte donnant accès au jardin s'ouvrit, et le garde parut. S'attendant à partir en expédition avec lui, les scouts se précipitèrent pour le mettre au courant de ce qu'ils venaient d'entendre.

À leur grande surprise, le garde partit d'un immense éclat de rire, qui résonna longuement sous les voûtes.

— Ah ! Ah ! Ah ! Le bruit dans le souterrain ! Mais c'est moi, mes petits Messieurs, qui cassais du bois dans une cave à côté, dont on a sans doute oublié de vous parler. Ce que vous avez pris pour un souterrain, n'est qu'une pièce de corridor qui longe le mur pour déboucher dehors. Seulement, vous ne pouvez pas voir la porte, elle est cachée par les massifs.

Pauvres Loups ! Vraiment pas de chance ! Ils revinrent au camp, l'oreille basse. Tout de même, on aurait pu s'y tromper. Sans compter l'individu signalé par Michou... Tout cela n'était pas clair, et ils se promettaient d'ouvrir l'œil à l'occasion.

Éric, lui, ne se mêlait guère à la conversation générale. Il n'était pas peureux, mais ces sujets lui étaient fort désagréables.

— Vois-tu, disait-il à Christian, c'est plus fort que moi, ce château m'épouvante...

— Mais enfin, tu ne crois pas à ces histoires de souterrains et de revenant ?

— Non, évidemment, et pourtant ça m'impressionne au point de me rendre malade. Je veux bien me battre, lutter contre n'importe qui, mais nager dans le mystère m'est odieux.

— Eh bien, moi, je donnerais cher pour éclaircir celui du château... s'il y en a un. Du reste, je ne partirai pas d'ici sans avoir vu la Dame Blanche... C'est curieux, ce que tu n'aimes pas les aventures !

— Hélas ! Je suis payé pour cela !

Christian n'osait pas insister. Certes, il aurait aimé connaître le fond de la pensée d'Éric, mais sa délicatesse native s'opposait à ce qu'il considérait comme un manque de tact et une indiscretion. Depuis le jour où il l'avait si mal à propos questionné sur son bracelet, il avait souvent désiré lui parler à cœur ouvert, mais sa timidité prenait chaque fois le dessus.

De son côté, Éric se rendait bien compte que Christian était son meilleur ami à la Troupe, et qu'il s'efforçait d'aplanir une foule de petites difficultés dans ses rapports avec les autres garçons. Son caractère renfermé ne portait pas à l'intimité. On jouait avec lui, on lui parlait volontiers, on aimait surtout à l'entendre chanter, bref, on le traitait absolument comme un membre de la Patrouille, mais il ne serait venu à l'idée d'aucun des Loups d'entrer en relations plus étroites avec ce garçon, qui ne sortait pas d'une réserve, à la vérité fort

courtoise. Sans lui en faire reproche, ni même l'exprimer ouvertement, les plus jeunes de la Patrouille le trouvaient un peu distant et par trop dans la lune. Du reste, plus le camp avançait, plus il se montrait inattentif et rêveur. On le ramenait brusquement sur terre, et, l'espace d'un éclair, son regard reflétait une telle détresse, parfois une telle souffrance, qu'on regrettait de lui avoir fait reprendre un trop brutal contact avec la réalité.

Mais cela n'allait pas toujours sans heurts. Souvent, il ne prêtait plus attention à rien. Témoin ce jour où les Loups perdirent une inspection par suite de sa négligence. Ah ! Les affreux petits bouts de papier qui traînent autour des tentes !... Ce matin-là, il avait fallu toute la bonne humeur de Philippe et la force de persuasion de Christian, pour empêcher les autres de lui manifester assez sèchement leur mécontentement.

Éric savait pouvoir compter sur Christian, auquel il s'attachait chaque jour davantage, et cette pensée le réconfortait. Il s'ingéniait à lui être agréable, et chantait souvent pour son seul plaisir, essayant ainsi de lui faire comprendre combien il était sensible à sa fraternelle sollicitude. Celle-ci s'était spécialement manifestée un certain soir où les Loups se trouvant de service, Éric, chargé de rapporter un objet au château, l'avait totalement oublié. Un Lynx s'était alors permis une allusion aussi stupide que malencontreuse :

— Eh ! L'homme au bracelet, il est donc si difficile de penser aux petits travaux sans intérêt...

Éric, subitement très pâle, s'était détourné sans mot dire, mais déjà Christian bondissait :

— Il ne regarde personne, ce bracelet, entends-tu, personne ! Et puis, est-ce qu'on te demande quelque chose ?

Le Lynx, conscient de sa sottise, et la regrettant déjà, avait filé sans demander son reste, tandis que Christian s'empressait :

— Ne t'en fais donc pas ! On lui revaudra ça !...

Dès lors, encouragés par Philippe, heureux de cette bonne entente, on ne les vit plus guère l'un sans l'autre.

Le temps fuyait. Juillet disparu, août fondait à son tour : encore quelques jours et le camp finirait. Christian commençait à dresser des plans, pour aller surprendre la Dame Blanche au château, et ce, malgré les lettres fréquentes de ses parents, lui répétant sur tous les tons de ne pas commettre d'imprudence, et surtout de ne pas s'éloigner du camp sans ses chefs.

Éric, auquel il s'était confié, le suppliait de renoncer à ce projet, ajoutant qu'en tout cas, s'il tentait l'aventure, ce serait seul et contre son gré.

Craignant de le voir s'opposer à ses vues, Christian n'avait pas mis son C. P. dans la confidence, mais il s'était bien promis d'élucider la mystérieuse personnalité de la Dame Blanche, avant de regagner Paris. C'était là chose blâmable, il faut en convenir. Mais s'il avait pu se douter qu'un soir, au cours d'un jeu dans la forêt, il était passé à deux mètres de la sortie du souterrain muré, sortie cachée par un épais taillis, que n'aurait-il fait ?

À quelques jours de là, survint un événement qui rapprocha encore les deux amis.

François allant tout à fait bien, le Loup décida, en priant le Lynx à dîner, de lui rendre une vieille invitation du camp passé.

Le jour du festin, dès la première heure de l'après-midi, la Patrouille entière se mit au travail. On voulait non seulement offrir au Lynx un repas succulent, mais encore parer la *Salle à manger*, de manière à laisser d'impérissables souvenirs d'élégance...

On avait agrandi la table, confectionné de nouveaux sièges, monté un second lustre, répété la cérémonie d'inauguration.

Michel, qui dessinait bien, décorait les menus que Patrick mettait en vers. Éric faisait les courses, et Christian, à qui avaient été dévolus des travaux moins délicats, ruisselait de sueur, et mouillait tout ce qui lui restait de chemise, en maniant la hache ou la pioche. François, Daniel et Léo s'occupaient plus particulièrement de la cuisine, Philippe veillant sur l'ensemble.

À l'heure dite, tout était prêt, les scouts tirés à quatre épingles, attendaient leurs invités. Le coup d'œil était sans conteste charmant. À la lueur des lustres, la table avait un air princier. Devant chaque couvert, le menu, avec un dessin différent, des fleurs en abondance, une vraie nappe, faite de serviettes ajustées bout à bout, et dont des guirlandes de feuillage cachaient les raccords. Sur tout cela, le clignotement des bougies illuminant la table, gratifiant les moindres objets de formes irréelles et d'ombres fantastiques, s'irradiant dans le bois, faisant étinceler une feuille, débusquer un petit animal, cascader des diamants sur le bleu d'un sapin. De loin, on eût dit la féerie lumineuse d'un conte de Grimm.

Dany demeurait à la cuisine pour éviter tout malheur, les autres attendant les Lynx, qui arrivèrent bientôt. On leur offrit la primeur d'un chant de bienvenue, composé par Patrick et harmonisé par Éric. Puis, on passa à table. Le repas était excellent, le service parfait, et le dîner se poursuivait dans l'atmosphère de la plus fraternelle gaieté. François comptait sur un article formidable dans *L'Écho de la Salle des Gardes* (c'était le nom finalement adopté) du lendemain.

Éric s'était proposé pour surveiller la cuisine pendant le repas, trouvant normal que ce travail lui incombât, de préférence à tout autre.

Philippe avait accepté, en le remerciant pour sa délicate attention. Le dîner tirait à sa fin, et on allait passer au dessert, une *Crème Royale*, triomphe d'Alain, qui lui avait donné tous ses soins. Éric se contentait de tourner d'un geste machinal la crème épaisse sur un feu très doux, afin qu'elle n'attachât point.

Il avait allumé une bougie, fichée sur une des pierres du foyer, et attendait qu'on lui fit signe pour verser l'entremets dans un plat. Les yeux fixés sur la braise, son cœur était loin de la soirée pour laquelle il s'était cependant donné tant de mal. Il ne voyait pas que la bougie, sans doute de mauvaise qualité, avait fini par s'incliner, et coulait goutte à goutte dans la crème. Comme celle-ci était chaude, le suif brûlant ne durcissait pas, et se mélangeait intimement à la pâte.

Éric poussa un cri d'angoisse en s'en apercevant. Il saisit une cuiller pour voir si le malheur était encore réparable, mais à peine eut-il avalé une bouchée, qu'il resta atterré : c'était absolument immangeable. Le goût de la chandelle, s'alliant à celui de la vanille, donnait au mélange une saveur à la fois acide et fade, la plus déplaisante qui soit.

— Oh, mon Dieu ! fit-il, en constatant que le désastre était irréparable.

Au même instant retentit la voix de Christian, qui venait chercher la crème. Il resta stupéfait devant l'air épouvanté d'Éric.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh ! Christian, si tu savais, si tu savais !...

— Quoi donc ? Tu t'es fait mal ?

— Si seulement ! Goûte ça, Christian, goûte ça !

Et il lui tendait la cuiller.

— Mais c'est infect, cette histoire-là ! Que lui est-il arrivé ?

— Hélas, c'est moi. J'ai laissé la bougie couler dedans.

— Oh !

Les yeux rivés à son tour sur la crème à jamais perdue, Christian ne pouvait en détacher ses regards.

— Alors, tu te dépêches ? appelait Patrick.

Christian leva la tête et vit deux grosses larmes couler sur les joues d'Éric, qui n'avait pas bougé. Il chercha désespérément un impossible secours. Que faire ? Rien au monde ne transformerait cette pâte gluante en un dessert appétissant.

— Christian, eh bien ?

— Voilà, voilà...

Il poussa une exclamation de joie, et ses yeux brillèrent.

— T'en fais pas, mon petit, personne ne le remarquera.

— C'est impossible ! Comment t'y prendras-tu ?

— Tu me promets de ne rien dire ?

— Que vas-tu faire ?

— Éric, j'ai ta parole. Bon. Alors, calme-toi. Ils n'y verront que du feu. Passe-moi le plat, vite !

Et Christian, versant sa crème dans le plat, comme si de rien n'était, l'apporta triomphalement à la salle à manger. Tout le monde chantait. La gaieté atteignait un potentiel élevé.

— Voici la crème, fit Claude...

— Voici la crème, reprirent-ils tous en chœur.

— Voici la crèèèèème, fredonna Christian en jonglant avec le plat.

Il essaya de le faire glisser d'une main dans l'autre, et de le rattraper au vol. Mais il rata son coup, voulut se reprendre, perdit l'équilibre, et tomba si malencontreusement, qu'il vint renverser le plat, par miracle intact.

Sous le choc, la crème se répandit sur le sol.

Un vent de consternation souffla sur l'assemblée.

— Mon Dieu, que tu es bête, n'avait pu s'empêcher de dire Philippe, que tu es bête !

— Idiot ! grommelait Alain entre ses dents.

— Je vous fais toutes mes excuses, bégayait Christian en se relevant, toutes mes excuses, je suis absolument désolé, désolé...

En tombant, il s'était écorché aux genoux et aux mains. Il arborait un air si piteux, avec la crème qui maculait sa chemise et sa culotte déchirées, la terre qui s'y était mêlée, le sang qui commençait à couler, que les Lynx se mirent à rire pour sauver la situation.

Claude s'empressait auprès de Philippe.

— C'était trop officiel, vois-tu, ça nous aurait porté malheur ! Au moins ça, c'est une veine, et représente un maillon de plus à la chaîne d'amitié unissant nos deux Patrouilles...

À la suite de son C. P., chaque Lynx se précipitait sur un Loup pour le congratuler, et l'assurer « que c'était bien mieux ainsi ».

Bref, le baromètre remontait à la verticale. Mais Éric, qui suivait Christian et s'était précipité au bruit de sa chute, ouvrait la bouche pour remettre les choses au point : — Ce n'est pas lui, c'est moi... il a fait exprès de tomber... — lorsque Christian, prompt comme l'éclair, le saisit aux épaules avec une fureur contenue :

— Je te défends de dire un mot, tu entends, je te le défends ! Tu as promis de te taire, et si tu racontes quoi que ce soit, c'est fini entre nous !

Philippe s'impatientait.

— Ça suffit pour aujourd'hui, vous deux ! Vous n'allez pas commencer...

Le Lynx lui coupa la parole pour lancer un ban improvisé sur ce triste événement. Le sourire renaissait sur les lèvres. Lélo servit des fruits rafraîchis, et l'on ne s'inquiéta plus de la crème.

La réception dura encore quelque temps, et la Troupe se retrouva à la veillée. Depuis l'intervention de Christian, Éric n'avait pas ouvert la bouche. Il était confondu de tant de bon cœur et d'amitié. De longtemps, il ne s'était senti pareillement entouré. Il n'osait plus regarder Christian, qui, gai comme un pinson et l'âme en fête, chahutait sans vergogne.

La veillée fut courte. La nuit étant extrêmement belle, les scouts furent autorisés à faire un tour au clair de lune, avant d'aller dormir.

Par petits groupes, les Loups marchaient en silence sur la route de Wasselonne, émus de la splendeur nocturne.

Christian, seul en avant, s'abandonnait à la douceur de la brise et à la bonne odeur des sapins, quand il sentit quelqu'un s'approcher derrière lui. Se retournant, il reconnut Éric, qu'il accueillit de son plus aimable sourire.

— Ah ! C'est toi !

— Comme tu as été gentil, Christian...

— C'est tout ce que tu avais à me dire ?

Un silence. Seul le bruit des pas sur l'asphalte, le murmure du vent dans les arbres. Et la route, droite, immense, drapée d'or par un rayon de lune.

— Christian ? Tu m'as demandé... je voudrais... il faut que je t'avoue quelque chose.

Arrêt. Les garçons se regardent bien en face, cette fois sans détourner la tête. Christian comprend que s'il ne l'en empêche, Éric va tout lui confier. Ne voulant profiter d'un moment de faiblesse, il l'arrête :

— Non, pas ce soir, demain... Tu ne pourrais plus dormir, mon vieux frère.

Il n'en dort pas davantage. Christian, auquel la satisfaction du devoir accompli laissait une paix profonde, n'entendit ni ne vit l'agitation d'Éric, qui ne céda au sommeil que fort avant dans la nuit.

Et le jour qui suivit fut semblable à ceux qui l'avaient précédé.

Chapitre 4

DABO.

— Dis donc, Philippe, tu sais que c'est demain la fête d'Éric ?

— Oui, et alors ?

— On ne la lui souhaite pas ?

— Mais... si.

— On ne lui offre rien ?

— Tu veux lui offrir quelque chose, toi ?

— Pas moi spécialement, la Patrouille...

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas...

— Eh bien, tu repasseras quand tu auras une idée. Seulement, si c'est pour demain, tu ferais bien de te dépêcher.

Christian s'était creusé la tête toute la matinée, mais en vain. Il interrogeait tour à tour le ciel, qui ne lui répondait pas, Diane, qui ne se faisait pas faute de lui prodiguer ses meilleurs conseils, mais en langage chien, et Philippe, qui le renvoyait poliment, ajoutant que tout serait perdu si l'idée ne venait pas de lui.

Le début de l'après-midi fut consacré à des travaux de modelage. Le sourcil froncé et la mèche en bataille, Christian pétrissait la glaise sans enthousiasme.

— À quoi penses-tu ? s'inquiétait Lélo.

— À rien.

Philippe insistait, moqueur :

— Eh ! Lève la tête : on ne voit plus que tes cheveux !

L'heure se traînait. La glaise vint à manquer.

— Christian, s'il te plaît, veux-tu chercher un peu de terre au château : il en reste encore sur la table de la Salle des Gardes.

Christian se leva et prit la direction du village. Son imagination, d'habitude si fertile en inventions de toutes sortes, l'abandonnait. Il était sur le point de se décourager, lorsqu'il s'arrêta devant une rose tigrée, qu'il huma avec délices.

Et l'idée vint !

Avec la précipitation qui le caractérisait, il l'adopta séance tenante, courut jusqu'au château, grimpa quatre à quatre le grand escalier, et demanda tout bredouillant au domestique affolé « si Madame pouvait le recevoir ».

Introduit dans un petit salon, l'attente lui fit perdre une partie de son assurance, et quand Mme de Lienville s'informa, souriante, de l'objet de sa visite, c'est d'une voix assez troublée qu'il le lui exposa. Voulant souhaiter la fête d'un de ses amis, il avait pensé qu'elle ne se refuserait peut-être pas à l'aider.

— Mais bien entendu ! En quoi puis-je vous êtes agréable ?

— Madame, il aime beaucoup les fleurs, et nous aurions voulu lui offrir un gros bouquet. Seulement, vous nous en donnez déjà tant pour décorer notre camp, que nous ne nous serions jamais permis d'en cueillir d'autres sans votre autorisation.

— Je vous en prie, prenez tout ce qui vous fera plaisir. Quand doit avoir lieu ?

— Demain, Madame, demain matin.

— En ce cas, je vais vous remettre un sécateur. Vous choisirez les roses vous-même, juste au moment de les donner, pour qu'elles n'aient pas le temps de se faner.

Et voilà pourquoi le lendemain, levé avec l'aurore, Christian errait dans le jardin, le sécateur à la main.

La fraîcheur de la nuit imprégnait toutes choses, et le scintillement d'une étoile persistait dans la pâleur azurée du matin. C'était l'heure où il fait si bon courir à perdre haleine dans la rosée complice, l'heure où la terre entière semble vous appartenir, l'heure pure entre toutes, celle que ne tache aucune ombre du jour. Longtemps, Christian l'aspira de tout son corps et de toute son âme.

La cloche de l'église, sonnante l'*Angelus*, salua les premières ardeurs du soleil. Christian rentra sans bruit dans la tente, disposa les roses avec art auprès d'Éric, et secoua les dormeurs.

— Vous comprenez, leur avait-il expliqué, au fond, on ne peut rien lui offrir d'astucieux ; puis, on ne le connaît pas d'assez longue date. Ces fleurs suffiront à lui montrer qu'on le traite comme s'il était vraiment de la Patrouille, et cette pensée lui fera sûrement plaisir.

Éric ne tarda pas à s'éveiller. Ce fut un beau spectacle : Philippe, Patrick, Christian, Michel, François, Lélo et Dany se jetant sur lui, l'étouffant à moitié, et l'accablant de leurs vœux.

D'abord sidéré, un radieux sourire éclaira son visage, dès qu'il eut compris la raison de cette insolite manifestation d'amitié. Saisissant à pleins bras le bouquet sur lequel perlaient encore d'étincelantes gouttes de rosée, il dit simplement :

— Nous le porterons à la Croix du Camp pour attirer une particulière bénédiction sur les Loups, qui sont aussi chics avec moi qu'aurait pu l'être ma propre Patrouille...

La matinée passa rapidement, égayée par une charmante attention de la châtelaine. Elle envoya un gros panier de vin d'Alsace, afin, disait-elle, qu'il lui fût permis de prendre part à la joie générale, puisqu'elle avait ce plaisir qu'un scout vit tomber le jour de sa fête à Birkenwald.

Depuis quelque temps, un vent de mystère soufflait dans les airs. Il était vaguement question, pour la Troupe, d'une randonnée en camp volant ; cela ressortait de quatre ou cinq mots surpris derrière une tente ; mais la Scoutmaîtrise opposait aux questions des garçons une indifférence et une placidité si manifestement voulues, que l'on ne pouvait s'empêcher d'y songer. Les scouts achevaient une sieste quelque peu agitée par la prévision des événements futurs— Bernard n'était-il pas allé trois fois à Marmoutier le matin même?—lorsque Robert, le Premier Assistant, s'en vint tourner autour de chaque Patrouille, avec un air si narquois, que Christian s'écria :

— Attention, le Loup, ça va chauffer !

— Et plus que tu ne le crois ! reprit Robert en se dirigeant vers le mât de camp.

— Debout ! hurlait Philippe, tombons-lui dessus, et ne le lâchons pas qu'il ne nous ait tout expliqué ! Enfin, on va savoir ce qui se passe ! En avant !

Ce noble enthousiasme fut momentanément bridé par un coup de trompe annonçant le rassemblement général. De tous les coins du bois des scouts surgissaient, accélérant leur allure en voyant le Loup lancé ventre à terre et poussant des rugissements sauvages.

— Félicitations, s'extasiait Robert, inspectant les garçons essoufflés, félicitations ! Si vous arriviez toujours ainsi aux rassemblements, ce serait parfait. En attendant, prenez donc la peine de vous asseoir. Vous y êtes ? Bon. Eh bien, continua-t-il le plus nonchalamment du monde, nous avons une proposition à vous faire.

— Une proposition ?

— Oui. Figurez-vous qu'en discutant avec Bernard de vos qualités respectives, nous avons eu un petit différend.

— Un différend ? Explique, explique !

— Voilà. Bernard prétendait que vous n'étiez pas capables de lever le camp dans les soixante minutes...

— Hou, hou, hou !...

— ... alors j'ai protesté...

— Ah, ah, ah !...

— ... en disant que, pour ma part, je ne vous croyais pas susceptibles d'être prêts à prendre la route avant au moins deux heures de temps !

C'était là jeu dangereux, avec des garçons auxquels une bonne sieste avait insufflé, outre le repos du corps et de l'esprit, tous les courages et toutes les audaces. Aussi, les hurlements reprirent-ils de plus belle. Joignant le geste à la parole, les Renards bondissaient déjà sur l'Assistant qui mâchonnait paisiblement un brin de fougère, lorsqu'il se releva d'un bond, repoussa un bras vengeur qui allait l'atteindre, et siffla pour obtenir le silence. Retenant leur souffle, et prêts à une seconde charge, les scouts attendirent.

— Ça va, vous avez du sang dans les veines, reprit Robert, avec cette fois une chaleur dans la voix, nettement plus sympathique que son calme de tout à l'heure. On va voir ça. Êtes-vous prêts ?

— Oui !

— À tout ?

— Oui !!

— Aux aventures les plus extraordinaires, les plus épouvantables, les plus terrifiantes, les plus hallucinantes ?

— Oui !!

— À faire des lieues et des lieues sans boire, sans manger, à dormir dans les fossés, à n'attendre d'autres secours que de vous-mêmes ?

— Oui !!

— Bref, êtes-vous prêts à prendre le bâton du voyageur et à partir tout de suite ?

— Oui, oui, tout de suite !

— Alors, voici la proposition qui vous est faite : lever le camp pour trois jours, et vous rendre aux ruines du Haut-Barr et sur le rocher de Dabo.

— Hurrah !!!

— Mais à une condition : seules pourront entreprendre le voyage les Patrouilles donnant toute satisfaction et toute garantie. Pas de traînards ni de brouillons !

Vous n'aurez qu'une heure pour vous préparer et vous répartir le matériel nécessaire. Chaque scout sera impeccable, et le coin de Patrouille irréprochable. Toute Patrouille qui ne serait pas prête dans les délais, restera ici. L'heure commencera à courir dans quelques minutes, le signal sera donné à son de corne. Et maintenant, disparaissent ! Les C. P., attendez un instant !

Le Conseil ne fut pas long. Sitôt revenu, Philippe rassembla sa Patrouille, qui avait démonté la tente, et donna ses instructions.

— Christian, ramasse tout ce que tu pourras trouver de sale comme matériel ou instruments divers, et nettoie-le. Patrick, mets-toi à la disposition d'Alain. François, commence par aller te laver, tu es absolument dégoûtant ; Michou, file chercher les provisions à l'Intendance. Daniel, porte à la Salle des Gardes tout ce qui craint la pluie et que nous n'emporterons pas. Quant à toi, Éric, prépare ton sac dès maintenant, tu donneras un coup de main aux autres quand tu auras terminé.

Et, se tournant vers son Second :

— Répartis le matériel entre les garçons, veille à ce que l'on n'oublie rien et que tout soit parfaitement rangé.

Au même instant, un coup de corne s'envola du bois. Il était exactement trois heures moins dix.

Philippe, comptant avec raison sur un battement de quelques minutes, n'en avait accordé que cinquante à sa Patrouille pour être archi-prête. Et bien lui en prit !

Il aurait fallu parcourir le camp, admirer les réactions des garçons, la fièvre avec laquelle chaque C. P. distribuait ses encouragements !

Cela étant malheureusement trop long à décrire, les petits tableaux qui vont suivre auront du moins l'avantage de préciser, quart d'heure par quart d'heure, la progression du Loup.

PREMIER TABLEAU : *Trois heures cinq.*

PHILIPPE

A bouclé son sac en cinq secs, et invité les autres à en faire autant. Comme il regardait pour la quatrième fois sa montre dans la même minute, le verre tombe et se casse. Ce sont des choses qui arrivent...

ALAIN

Commence par séparer ce qu'on emporte avec soi de ce qu'on laisse au camp. Répartit le matériel restant en plusieurs petits tas, pour le distribuer. Ne semble pas croire à l'imminence d'un tremblement de terre.

CHRISTIAN

S'explique avec deux bonnamaux, un mar'hut⁽⁴⁻⁹⁾ et une lanterne triangulaire. Protestations indignées de l'éponge de fer, qui n'a encore jamais été mêlée de façon si intime à de telles opérations.

PATRICK

Sur les conseils d'Alain, a d'abord fait son sac, avant de lui apporter son généreux concours. Pour l'instant, semble passionnément intéressé par la contemplation d'une bête à Bon Dieu. On ne peut lui en vouloir. En principe, c'est même recommandé...

MICHEL

S'est rendu à l'Intendance, comme il le lui avait été prescrit, mais n'est pas encore de retour.

DANIEL

Dans le ruisseau jusqu'au cou ; il y a espoir de l'en voir sortir un jour ou l'autre.

FRANÇOIS

Fait avec Alain le tri de ce que l'on emporte et de ce qu'on laisse au château. Semble ne porter qu'un intérêt médiocre à la question.

ÉRIC

Achève son sac. Rien à signaler.

DEUXIÈME TABLEAU : *Trois heures vingt.*

PHILIPPE

S'arracherait volontiers les cheveux qui lui restent, s'il en avait davantage à sa disposition. Devant l'inopportunité et les conséquences funestes d'un tel geste, si symbolique soit-il, a préféré chanter comme quatre et travailler comme dix. Il peut être intéressant de noter qu'il était exactement quinze heures dix-huit – heure officielle du camp – lorsque ses deux lacets de soulier craquèrent avec un à-propos touchant et un ensemble parfait. Un lourd silence a salué cet événement, celui-là même qui, d'après les historiens, précède les révolutions.

ALAIN

Parcourt le camp avec des bonds de gazelle, la crainte de se mettre en retard, la ferme volonté d'être prêt à l'heure, le regret de trouver encore bien du désordre, et des paroles pleines de décision à l'adresse de Patrick, mué en exécuteur des hautes œuvres.

CHRISTIAN

A pieusement recueilli le dernier soupir de l'éponge de fer, et vient de donner l'ultime coup de torchon à la dernière des bonnamaux. À voir son ardeur, à contempler son visage, ses mains et son fond de culotte, un promeneur charitable se dépouillerait certainement de cinquante centimes en sa faveur.

PATRICK

A abdiqué toute initiative entre les mains d'Alain. En ramassant les bouts de papier indésirables qui, sans l'orner pour autant, enrichissent le sol de leur présence, songe à la composition d'un poème épique intitulé : *La Patrouille en folie.*

MICHEL

A paru prendre goût à faire la navette entre l'Intendance et le coin de Patrouille. Ces fréquents voyages lui ayant donné soif, hésite entre faire son sac et remplir sa gourde. Méditation troublée par l'arrivée de Philippe, qui prend nettement position pour la confection du sac, de préférence à toute autre activité.

DANIEL

Est finalement sorti du ruisseau. S'est tracé une belle raie, mais, vivement préoccupé par l'ordonnance de son foulard, a cru devoir consulter Éric à ce sujet. Après quoi, aurait déjà commencé son sac s'il n'avait également cru nécessaire de changer de bas, ceux qu'il porte actuellement présentant un raccommodage peu élégant.

FRANÇOIS

Après avoir porté à la Salle des Gardes ce qu'on laisse au château, s'est mis en position d'attente devant son sac, et contemple Philippe, avec un air d'attendrissement fort touchant.

ÉRIC

Ayant rassuré Dany sur la belle ordonnance de sa raie et arrangé les pointes de son foulard dans le dos, s'est avisé que les trous à détritrus n'avaient pas été bouchés. S'y emploie avec calme et distinction.

TROISIÈME TABLEAU : *Trois heures trente-cinq.*

PHILIPPE

A finalement pris le sage parti de s'en remettre au Seigneur quant à la suite des événements. Applique dans toute sa rigueur le proverbe : *Aide-toi et le ciel t'aidera.* Maigrît et se déshydrate à vue d'œil.

ALAIN

S'est ponctuellement acquitté de ses différentes tâches. Après être allé porter les roses du coin de Patrouille au pied de la Croix du Camp, donne tous ses soins au pliage de ses couvertures.

CHRISTIAN

A dû se plonger à son tour dans le ruisseau. À peine essuyé, s'est rué sur son sac avec une telle précipitation, qu'il oublie pêle-mêle brosse à dents, pansement individuel, chemise de rechange, etc... Heureusement qu'Éric était là !

PATRICK

Rendu à la liberté par Alain, et ses propres préparatifs terminés, a donné libre cours à l'inspiration poétique qu'il sent l'envahir. Adossé à un arbre et drapé dans sa cape, présente une certaine ressemblance avec Néron contemplant Rome en flammes. Mais Philippe, ayant prié Patrick-Néron de s'adonner à des travaux d'une utilité plus urgente, quoique moins poétiques, et celui-ci étant allé chercher la charrette de Patrouille :

— Jean de la Lune ! a fulminé le C. P., ne vois-tu pas que le matériel est porté dans les sacs ?

MICHEL

Sac achevé. Mais hanté par le récent souvenir de ses courses à l'Intendance, Michou a cru devoir interviewer Éric sur les aliments militaires et les sacs à ration dont il est question dans *Scouting for Boys*. A du reste aimablement remercié Éric pour ses réponses courtoises, bien que dénuées de précision. S'est finalement mis à la disposition de Philippe...

DANIEL

Après avoir terminé son sac avec le concours d'Éric, a longuement graissé ses souliers. Puis, quoique désireux d'envoyer un petit mot à sa famille, s'est cependant décidé à lover les lassos, dont on ne s'était pas occupé.

FRANÇOIS

A été manifestement frappé par la nécessité absolue de raccourcir sur-le-champ un piquet de tente. N'a malheureusement pu rallier son C. P. à cette idée, mais, par contre s'est assez fortement entaillé le doigt au cours de l'opération. Alors il est allé trouver Éric...

ÉRIC

A discrètement aidé Daniel et Léo à parfaire leurs sacs. S'est efforcé de répondre convenablement aux questions pleines d'actualité de Michel, mais à dû interrompre le cours de ses explications, pour faire le pansement de François. Après quoi, s'est précipité au secours de Christian, et bourre dans son propre sac tout ce que ce dernier a oublié.

Telle était exactement la situation à trois heures trente-cinq, c'est-à-dire cinq minutes avant le délai accordé par Philippe, un quart d'heure avant celui imparti par les Chefs. Malgré tout, à quatre heures moins vingt, la situation s'annonçait comme singulièrement éclaircie, et Philippe se reprenait à espérer, lorsque Éric, qui examinait Christian avec attention, poussa un cri :

— Malheur ! Tu as oublié de te changer !

C'était exact ! Sortant du ruisseau, encore plein d'eau et de savon, Christian avait sauté dans sa vieille culotte de camp, sans plus penser à endosser son uniforme. Le plus fort, c'est que personne ne s'en était aperçu, et que, sans l'intervention d'Éric, il aurait bien failli se présenter ainsi au rassemblement final. Il se produisit alors un de ces mouvements à la fois combinés et spontanés des foules, que l'on cherche vainement à analyser par la suite. En un clin d'œil, Christian fut déshabillé, rhabillé, chaussé, équipé et paré. Il était encore tout étourdi et bien incapable de dire qui lui avait passé ses bas ou mis son foulard, quand, à son tour, François attira l'attention sur lui :

— Les costumes de bain ! On n'y a pas pensé !

Plus que trois minutes ! Léo fila vers les séchoirs, revint les maillots sur son cœur, et les distribua à la volée. Il en manquait un, celui de Christian.

— Où ai-je bien pu le fourrer, se lamentait-il au moment où la Patrouille, à la suite de Philippe, fonçait vers le mât de camp, où ai-je bien pu le fourrer ?

Il n'était pas loin. Mais on ne devait le retrouver que le soir, lorsqu'en se couchant Christian constata, avec une douce allégresse, qu'il l'avait gardé sur lui !

Pour l'instant, il réservait son attention aux explications fournies par le Chef aux trois Patrouilles, exactes au rendez-vous. La première étape devait être assez longue, et l'on n'atteindrait le lieu de camp que tard dans la nuit.

L'exode ne manqua point de grandeur. Hormis les aboiements des chiens voyant partir leurs amis, on aurait volontiers songé à une marche triomphale sur quelque capitale imaginaire. Loin sur la route, les gamins du village formèrent une fière escorte aux valeureux paladins. Et Patrick, quoique épongeant les premières gouttes de sueur qui lui perlaient aux tempes, célébra, en vers enflammés, la poussière du chemin et les chaleurs de l'été. Mais un moucheron reçu dans l'œil coupa tous ses effets.

L'enthousiasme n'était pas encore tari quelques heures plus tard, quand la pluie, vexée de n'avoir pas été conviée, se mit brusquement de la partie. Elle se manifesta par un violent orage éclatant en coup de foudre et trempant les garçons jusqu'aux os. Le grain passé, elle persista à tomber, sans hâte, sans colère, insinuante et froide, collant à la peau et s'infiltrant jusqu'au tréfonds des moelles...

Bravement, les garçons tendirent leurs visages brunis à sa perfide caresse. Ruisselant d'eau, Éric entonna le poème de Richepin:

*La pluie, la pluie aux pieds bleus,
Joue sur la peau des feuilles mortes
Son joyeux air de tambourin.
La pluie, la pluie aux doigts verts,
Dans sa danse tournoyante
Et fait des ronds dans la poussière...*

Mais lorsque, arrivés à l'emplacement fixé pour la première étape, on entendit Bernard dépêché en avant, annoncer l'impossibilité de camper sur un terrain aussi détrempé, il y eut quelque courage à sourire et à crier son dédain au ciel toujours gris.

Il fallut se remettre en route pour trouver une ferme et quémander l'hospitalité d'une grange. Les scouts avaient voulu des aventures : dès le premier soir ils se trouvaient servis ! Réellement fatigués, ils mettaient leur point d'honneur à ne pas l'avouer. Chez les Loups, Daniel serrait les dents, mais se traînait sur les genoux, et Christian s'accrochait au bras d'Éric qui, à l'étonnement général, paraissait ne pas sentir la fatigue. Ce fut encore lui qui aida Philippe à bouchonner la Patrouille, la grange tant désirée enfin découverte, et qui alluma dans la cour de la ferme un grand feu où l'on vint se réchauffer avant de se glisser dans le foin.

Le lendemain, le soleil était plus beau que jamais. Pendant que les uniformes achevaient de sécher, les garçons s'exposèrent béatement à ses rayons, quitte à les déclarer trop provocants au moment du départ. Heureusement qu'une petite source pleine de fraîcheur, rencontrée dans la journée, leur procura, avant de parvenir au Haut-Barr, premier but de l'expédition, les délices d'un bain chèrement gagné. Pourtant, lorsqu'ils eurent atteint la plateforme, d'où la vue s'étend sur la plaine d'Alsace et, par-delà le Rhin sur la Forêt-Noire, ils se déclarèrent amplement payés de leurs peines. Le vieux burg possédait suffisamment de pans de murs et de grandeur intacts, pour qu'il leur fût possible d'imaginer les princes de Rohan regagnant leur palais de Saverne par le souterrain qui le reliait à la forteresse. La Chapelle, entretenue et restaurée, évoquait les Évêques de Strasbourg, qui, s'il faut en croire la chronique, aimaient à se délasser, dans un tel cadre, des fatigues de leur épiscopat.

Le jour suivant, les scouts s'éveillèrent à l'aube : chaque Patrouille devait se rendre par ses propres moyens à Dabo, suivant des itinéraires différents, déjà tracés par Robert sur un plan qu'on leur avait remis au moment du départ.

La pluie de l'avant-veille et le soleil du jour précédent avaient endurci les garçons, qui montaient gaillardement à travers les sapins. On avait choisi pour lieu de rendez-vous, le rocher qui surplombe le village, et les Loups s'attendaient à le voir surgir de minute en minute. Mais l'heure avançait et rien ne venait obscurcir l'horizon.

— Tu es sûr d'avoir suivi le plan ? demandait pour la dixième fois Léo à Philippe. Avec les raccourcis, nous devrions être arrivés depuis longtemps !

— Je n’y comprends rien, rétorquait le C. P., mais je réponds de la route suivie. Vois toi-même.

Et Alain était forcé de se rendre à l’évidence.

— Si au moins on connaissait l’orientation du village, soupira-t-il, on se dirigerait à la boussole et on finirait bien par le dénicher... Pourquoi n’avons-nous pas le droit de nous servir de la carte ?

— Si, à partir de huit heures du soir : d’ici là, nous avons largement le temps de nous retrouver. Et puis, avec la carte, ce n’est plus intéressant !

Tout en parlant, ils atteignirent un vaste carrefour. Philippe demeurait perplexe. Le plan n’était guère explicite : en l’examinant, on avait l’impression d’être arrivé au but, et on se retrouvait pourtant en pleine futaie, loin de toute agglomération.

Déjà le jour languissait : les coulées de lumière filtrant sous le couvert du bois s’amenuisaient lentement, et le soleil n’étincelait plus que sur le haut des arbres.

Une décision s’imposait. Philippe fit poser les sacs et réunit le Conseil. La discussion qui suivit précisa la question sans y répondre. De quel côté fallait-il se diriger ? Attendrait-on plutôt sur place que huit heures sonnent, pour se repérer avec la carte et la boussole ? Les garçons écartaient d’emblée cette dernière solution, qu’ils trouvaient indigne d’eux, mais ne lui en substituaient aucune.

Au feu des discours avait succédé un morne silence, chacun cherchant à sortir de l’impasse. La voix d’Éric, parfaitement calme, fusa tout à coup :

— Tu disais, Philippe, que le plan s’arrête ici ?

— Oui...

— Par conséquent, de deux choses l’une : ou nous sommes arrivés au lieu du rendez-vous, et il n’y a qu’à s’installer, ou nous n’y sommes pas, et il faut continuer. D’accord ?

— Si c’est une plaisanterie...

— Laisse-moi parler : je n’ai pas fini. Or, nous n’avons pas atteint le lieu du rendez-vous, puisque celui-ci n’est autre que le rocher de Dabo, sur lequel nous ne nous trouvons manifestement pas. Donc, il faut poursuivre notre chemin. Mais si le plan s’arrête là, et si nous n’avons pas le droit d’employer la carte, c’est que nous pouvons nous en tirer seuls ; autrement le tracé irait jusqu’à Dabo.

— Tiens, mais au fait...

— Pour l’instant, il s’agit d’explorer les environs immédiats du carrefour ; il serait bien étonnant de ne pas tomber sur quelque indice susceptible d’éclaircir la situation.

Philippe était stupéfait : le raisonnement s’avérait d’une simplicité enfantine, mais il fallait y songer.

— *Décidément, pensait-il, nous ne sommes pas au bout de nos étonnements, avec ce garçon : on dirait un souffle, et il est plus résistant qu’aucun autre ; avant-hier il riait de la pluie, et ce soir, il est seul à ouvrir la bouche!*

Il le contemplait d’un air si ébahi, que Christian lui éclata de rire au nez. Philippe aussitôt se ressaisit et donna ses ordres :

— Éparpillez-vous sur un rayon de cinquante mètres autour du carrefour. Rassemblement dans un quart d’heure. Si quelqu’un découvre quelque chose, qu’il avertisse au sifflet.

Huit bonds dans les fourrés, des minutes qui passent, enfin la voix de Daniel :

— Par ici, j'ai trouvé ! Tenez, continua-t-il en se tournant vers ceux qui l'avaient rejoint, regardez !

Il désignait du doigt trois nœuds d'herbe fraîchement coupée, s'échelonnant à courte distance sur le côté droit du sentier.

— Quelqu'un a tracé la piste. Nous n'avons plus qu'à la suivre.

— D'accord, ponctua Philippe en remerciant Dany d'un sourire. En attendant, la Patrouille doit une fière chandelle à Éric. Ah ça ! Où est-il donc ? Éric ! Éric ! Mais il était là, il y a une seconde ! Éric ! Éric !! Éric !!!

Peine perdue. Éric avait disparu.

— Si c'est une farce, tu as gagné ! reprit Philippe continuant de crier. Maintenant réponds, je t'en prie, c'est sérieux. Où es-tu ?

Toujours le silence. Philippe eut froid tout à coup.

— Mais non, voyons, il est là, il a voulu s'amuser à nos dépens...

— Non, c'est impossible, interrompit Christian tout pâle ; il lui est arrivé quelque chose ; il n'aurait jamais fait ça. Il faut le chercher tout de suite !

— Bien sûr, nous n'allons pas partir sans lui, rassure-toi ! Ah ! Son sac ! Il n'est plus là non plus !

— Oh !

— Éric ! Éric !! Éric !!!

Toujours rien. Le crépuscule tombait. Les garçons étaient consternés. Christian faisait peine à voir, et Patrick, le plus calme de tous en apparence, allait ouvrir la bouche pour rompre le silence oppressant, lorsque le cri du Loup se fit entendre, à quelques mètres de là. Les scouts coururent dans la direction du bruit, et ne purent retenir un cri de joie, en découvrant Éric derrière un buisson. Mais dans quel état ! Échevelé, son foulard en bâillon, les vêtements défaits, et solidement ficelé autour d'un arbre à l'aide d'un énorme lasso, il semblait une victime prête au supplice.

— Mon pauvre vieux, répétait Christian en le détachant, mon pauvre vieux, que s'est-il passé ? Dis, tu n'as pas mal au moins ? Ce n'est pas toi qui pouvais nous appeler ! Qui donc alors ?

— Ceux qui l'ont emmené ici, bien sûr ! déclara Philippe. Ah ! Je donnerais cher pour les connaître !

Un ricanement narquois salua cette déclaration. Et les ravisseurs parurent. Quelle ne fut pas la stupéfaction des Loups en reconnaissant Robert et l'Intendant, tous deux fort esbaudis de leur mine déconfite !

— Un bon point pour l'esprit de Patrouille ! commença le premier bandit. Ça fait plaisir à voir. Mais je n'aurais jamais cru le Loup capable de se laisser pareillement surprendre !

— Lâches, lança Christian furieux, en détachant Éric, lâches ! Ah ! Vous pouvez être fiers ! Quand on attaque les gens par-derrière et qu'on s'en prend à plus faible que soi, il y a vraiment de quoi se vanter !

— Hé là, hé là, du calme, jeune homme ! Est-ce notre faute si vous avez perdu ?

— Perdu ! Quoi, perdu ?

— Mais le jeu, tiens ! Philippe, montre voir le plan que je t'ai remis ce matin. Vous ne savez pas lire ?

Philippe avait déplié le papier ; et comme il le tendait à Robert, il vit pour la première fois, ces trois mots, écrits cependant fort lisiblement à l'extrémité supérieure droite de la feuille : *Attention à l'embuscade !*

Comment un détail de cette importance avait-il pu échapper à Philippe et à tous ceux qui, comme lui, avaient consulté le plan, ils ne le surent jamais. Mais à la suite d'Éric qui, étant au fond le principal intéressé dans l'affaire, fut aussi le premier à s'en remettre, la Patrouille prit le parti de rire de l'aventure, puisqu'elle avait manifestement eu le dessous.

La paix conclue, mystificateurs et mystifiés reprirent leur marche sur Dabo. Le rocher apparut bientôt, mystérieux et farouche, défiant les vallées qui convergeaient à ses pieds. L'exhaussant vers le ciel, une antique chapelle découpait étrangement l'horizon rougeoyant, et dominait les crêtes d'alentour. Très bas dans la brume naissante, les toits du village mettaient la seule note de vie dans ce paysage de guerre et de massacre. Les comtes de Dagsbourg, auxquels avait appartenu Dabo, étaient de rudes seigneurs, bien davantage enclins à fourbir leur épée et à rançonner la campagne, qu'à s'épancher en oraison. La chapelle n'avait détrôné le repaire bâti sur ce nid d'aigle que lorsque l'un d'eux, alors Évêque de Toul, fut proclamé Pape sous le nom de Léon IX...

De près, un charme austère s'en dégagait, et les Loups, bons premiers au rendez-vous, montèrent à l'assaut de la tour prolongeant le clocher.

Christian avait entrepris Alain et ne le lâchait plus. Philippe s'en aperçut et vint voir ce dont il retournait.

— Christian voudrait que l'on remette le scalp de Patrouille à Éric. Je trouve qu'il l'a bien mérité. N'est-ce pas ton avis ?

— Pour ma part, je ne demande pas mieux. Je pense que le reste de la Patrouille n'y fera pas d'objection. Loups ! Alain propose, annonça-t-il lorsque tout le monde fut rassemblé autour de lui, Alain propose de remettre les couleurs de Patrouille à Éric, en souvenir des bons jours passés ensemble, et en remerciement du service qu'il nous a rendu cet après-midi. Y voyez-vous quelque empêchement ?

— Au contraire !

— Christian, poursuivit Philippe, nous n'avons pas de scalp ici, mais je pense que tu serais heureux de céder le tien à ton ami...

Il n'eut pas le temps d'achever : Christian avait arraché son nœud d'épaule et l'attachait à la chemise d'Éric.

— Là, fit-il, il est bien sale, bien passé, mais c'est celui de ma Promesse et j'y tenais beaucoup.

Éric remercia. Un sourire presque heureux égayait son visage : vraiment, il était ému, et laissait passer tout son cœur dans les poignées de main gauche qu'il distribuait à la ronde.

La nuit venait. Une nuit lumineuse, piquetée d'étoiles. La tente fut montée dans les sapins. Bientôt une lueur apparut à l'orée du bois : les Lynx, puis les Renards.

Les Loups, eux, ne pouvant se décider à dormir, humaient les parfums de la forêt et se taisaient devant sa majesté pénétrante.

... Éric et Christian marchaient côte à côte. Seules les aiguilles de sapin, craquant doucement sous leurs pas, troublaient le silence de la nuit. Ils grimpèrent jusqu'à la chapelle, et s'assirent au pied de la tour. Christian, qu'Éric

avait entraîné avec l'autorisation de Philippe, ne se sentait plus le droit de repousser ses confidences. Respectant son mutisme, il attendait qu'il parlât.

— Ne crois-tu pas, commença-t-il, qu'il est grand temps de te raconter l'histoire du bracelet ?

— Tu as assez de confiance en moi pour cela ?

— Oui, tu es mon seul ami, et je ne veux rien avoir de caché pour toi. Je vais tout te dire, et peut-être, quand tu sauras, pourras-tu me conseiller et m'aider. Je suis tellement seul, si tu savais, tellement seul...

— Non, ne dis pas cela : nous sommes deux maintenant, et ce n'est pas moi qui t'abandonnerai... Mais qu'as-tu ? T'aurais-je encore peiné sans le vouloir ?

— Non, non Christian ; tu es au contraire si bon, si fraternel... il faut que je te dise : je n'ai plus de parents...

Il avait prononcé ces simples mots avec une telle expression de douleur résignée, que Christian, lui passant un bras autour du cou, s'efforça de le reconforter. Enfin Éric releva la tête, qu'il avait laissé tomber sur l'épaule de son ami. Et un pâle sourire effleura le visage aux yeux verts.

— Maman est morte l'année dernière, papa depuis deux mois à peine, presque subitement. L'oncle qui est mon tuteur est très bon pour moi, mais je ne le connaissais seulement pas avant ! Et puis, je dois remplir une mission dont mon père avait la charge, et je ne sais même pas de quoi il s'agit. La seule indication que j'aie, c'est ce bracelet. Papa me l'a remis juste avant de mourir, et m'a fait jurer de le conserver jusqu'à ce que ma mission soit remplie. Comprends-tu maintenant pourquoi j'y tiens tant, et ne puis m'en séparer ?

— Oui, je vois. Mais enfin, tu n'as aucune espèce d'idée du genre de tâche qui t'est dévolue ? Ton père n'y a jamais fait allusion devant toi ?

— Si, souvent, mais toujours en termes mystérieux et très vagues. Il ne savait pas tout. Il parlait d'un flambeau à transmettre à son tour, flambeau qui lui était parvenu après de longues haltes au cours des siècles. La seule chose précise dont je me souviens, c'est que cette mission devait être un acte symbolique et de justice, se renouvelant périodiquement, à de très longs intervalles. Et maintenant qu'il est parti sans pouvoir me rien expliquer, comment vais-je tenir sa place et me montrer digne de lui ? Si tu savais, Christian, comme je me sens faible et désarmé devant ce devoir auquel je ne puis me soustraire et que je ne parviens pas à connaître !

— As-tu fait des recherches autour de toi ? Aucun membre de ta famille, aucun de ceux que fréquentait ton père, n'a pu te renseigner ? Personne ne t'a fourni le moindre éclaircissement ?

— Non, personne. Je te dis, la seule indication que je puisse avoir, et encore, si on peut appeler ça une indication, c'est le bracelet qui la donne. Tiens, regarde.

— *B. K. 11.8.36.*, lut pour la seconde fois Christian, non moins intrigué qu'au départ de Paris. Tu connais le sens de cette inscription ?

— Hélas non ! C'est ce qui me désole. Parce que si je savais ce que cela veut dire, je trouverais certainement la suite.

— Pourtant, ça ne me semble pas difficile à deviner. Montre un peu. *B. K. 11.8.36.* Laissons les lettres de côté pour le moment, et ne nous occupons que des chiffres. Cela m'a tout l'air d'être une date...

— J’y ai bien pensé : *11 août...* 36. Mais le millésime ? 1436, 1536, ... 1836, 1936, lequel ? Et encore, en admettant que nous ayons la date exacte, en serions-nous davantage avancés ?

Christian restait songeur.

— Et si c’était 1936 ? répondit-il enfin. *11 août 1936 ?* C’est la semaine prochaine. Peut-être se passera-t-il quelque chose ce jour-là ?

Éric frissonna.

— Puisque c’est moi qui dois agir, comment veux-tu qu’il puisse arriver quoi que ce soit ?

— Évidemment, je ne sais pas, mais sois tranquille, nous finirons par résoudre cette énigme. En tout cas, je te promets de t’aider de tout mon pouvoir. Maintenant, à mon tour de t’avouer quelque chose...

— Quoi donc ?

— Imagine-toi que tu m’as terriblement impressionné : au début, j’osais à peine te parler ! Bien sûr, je n’avais pas vraiment peur de toi, mais chaque fois que je voulais te dire un mot ou te traiter comme un autre, quelque chose m’en empêchait... Rassure-toi, c’est fini !

— Extraordinaire, murmura Éric, j’allais t’en dire autant ! Ainsi, quand Philippe m’a annoncé que je restais au Loup, j’étais à la fois inquiet et plein de joie.

— Bah ! Laissons tout ça tranquille : c’est de l’histoire ancienne. Regarde la lune qui se lève...

Redressant la tête, ils fixèrent l’astre mort qui perçait la nuit claire.

Chapitre 5

LA DAME BLANCHE.

Quoique moins fertile en aventures, le retour fut aussi joyeux que l’aller. Les Loups cherchaient à rendre un lustre nouveau à leur Patrouille, lustre un peu terni, leur semblait-il, par la défaite essuyée dans le bois. C’était à qui fournirait l’idée la plus ingénieuse, afin de proclamer à la face du monde que si, d’aventure, on avait une fois berné le Loup, il savait prendre une éclatante revanche.

— Il faut absolument trouver quelque chose, déclarait Lélo, sinon, ce n’est plus la peine...

Les autres d’applaudir. Mais tous de rester cois sur le choix des moyens.

— On pourrait peut-être préparer un numéro sensationnel pour le prochain feu de camp, risqua Daniel.

— Tu as une idée ?

— On en trouvera...

— Ah ! Certes ! Seulement, s’il faut attendre l’inspiration, cela peut durer longtemps !... Et puis un numéro, un numéro, nous ne sommes pas au cirque !

— Hommes de peu de foi ! intervint Patrick, qui n’avait rien dit jusque-là. Hommes sans réflexion et cherchant midi à quatorze heures, alors que vous avez sous la main de quoi vous couvrir de gloire !...

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— La vérité ! Écoutez: c'est à nous que revient la rédaction du prochain *Écho de la Salle des Gardes*. Nous allons faire une relation de l'expédition, dépassant tout ce que l'on peut imaginer !

— Et on en profitera pour y insérer les couplets de la *Chanson de Birkenwald* ! Car il y a une *Chanson de Birkenwald*, ajouta Philippe.

— C'est au moins de Patrick ?

— Michou, on ne peut rien te cacher !

— Alors, apprends-la-nous. Elle se chante sur quel air ?

— Sur celui de la *Jeune Grenouille*. Il y a déjà trente couplets, et on en ajoutera tous les jours !

— Trois fois salut à Patrick ! À nous la gloire et l'immortalité ! Alors, pour en revenir à ce numéro sensationnel, que décidons-nous ?

La discussion reprit de plus belle. L'accord se réalisa en vue de Birkenwald. Les garçons allongèrent le pas pour traverser le village, tandis que Christian distribuait sourires et tapes amicales à droite et à gauche, aux plus jeunes des habitants. Il se ménageait ainsi des amitiés susceptibles de le documenter sur la Dame Blanche, car l'idée d'éclaircir son mystère ne s'était que plus fortement ancrée en lui.

La Patrouille s'arrêta un instant chez le garde, pour prendre le courrier amassé pendant ces trois jours d'absence. Tout occupé qu'il était à répondre aux caresses des chiens, Christian remarqua cependant l'air à la fois respectueux et admiratif dont le garde considérait Éric, paisiblement en train de décacheter une longue enveloppe grise, constellée de cachets multicolores.

— Chic ! Des timbres étrangers ! Tu me les donnes ?

— Si ça peut te faire plaisir...

— Je te crois ! Merci. Tu es bien gentil. Je ne les connaissais pas, ceux-là... Hein ! Non mais... dis donc, c'est ton nom, ça ?

Sur les traits de Christian se peignait le même étonnement qui allongeait la figure du garde. L'enveloppe qu'il tenait à la main était adressée à *Son Altesse le Prince Éric Jansen*, à Paris, puis au château de Birkenwald, par Marmoutier.

— Oui... c'est mon nom. Pourquoi ? Tu ne le connaissais pas ? Eh bien, tu en fais une tête !

— Tu es vraiment prince ?

— Ah, c'est pour ça ! Écoute Christian, il ne faut pas m'en vouloir : ça peut arriver à des gens très bien. Et puis d'abord, Monsieur d'Ancourt, ici, je suis Éric Jansen tout court. Compris ? Alors Philippe, on rentre ?

— Ma foi, je me demande ce que l'on attend. D'autant plus que les autres sont déjà là : on les entend d'ici. À vos ordres, Monseigneur, conclut-il en s'inclinant jusqu'à terre devant Éric, à vos ordres...

— Éric ?

— Oui ?

— As-tu remarqué comme le temps se couvre ?

— C'est bien ennuyeux !

— Pas mon avis...

— Pourquoi ?

— Tu ne devines pas ? Tu n'as donc pas envie d'aller dire bonsoir à la Dame Blanche ?

— Encore !

— Mais, mon vieux, je n'ai jamais été plus sérieux !

— En ce cas, tu iras seul. Parce que moi, ça ne me dit rien du tout.

— Et ta mission ? Tu n'y penses plus ?

— Ça n'a aucun rapport, voyons ! Il faut que tu sois enragé ! Quand Louis le saura—et il finira bien par l'apprendre—ça fera un beau raffut ! Tout ça pour une histoire à dormir debout !

— Comment, une histoire à dormir debout ! Tu crois peut-être que je ne me suis pas renseigné ? Que si je suis allé fouiner chez tout le monde au village, c'est pour le plaisir de faire la connaissance des indigènes ? Eh bien, détrompe-toi ! J'ai questionné un tas de gens, l'épicier, le boulanger, les fils du meunier, jusqu'à l'instituteur, sans oublier la bonne du Curé. Or, tous, tu entends, tous sans exception, m'ont affirmé l'existence de la Dame Blanche !

— Je serais curieux de connaître l'avis de Joseph...

— Le garde ? Ah bien ! Il est le plus affirmatif de tous. Il m'a juré l'avoir vue de ses propres yeux, mais alors ce qui s'appelle vue ! Si tu trouves que ce n'est pas suffisant, dis-moi ce qu'il te faut !

— Madame de Lienville elle-même pourrait me certifier son existence, je te dirais : Christian n'y va pas !...

La nuit vint. Orageuse. Sans une étoile. Puis la pluie, en larges gouttes chaudes.

Au camp, tout dormait. Sauf Christian. Il n'avait plus reparlé à Éric de son projet, et s'était couché comme à l'accoutumée. Personne ne pouvait le soupçonner. Pas même Philippe, dormant à poings fermés. Les yeux grands ouverts, Christian écoutait la pluie grelotter sur la tente. D'instant en instant, il regardait sa montre dont les aiguilles lumineuses mordaient chaque fois davantage sur la nuit. À onze heures, il alluma sa lampe électrique, et en projeta le faisceau sur chacun des dormeurs. Sur les jambes d'abord. Sur les visages ensuite. Yeux clos, sommeil partout.

Il éteignit ; à tâtons, prenant garde au moindre heurt, par gestes précautionneux, il s'habilla. Pas de coiffure, une blouse imperméable.

Tout doucement, s'appliquant à ne pas toucher Éric ou Philippe, il voulut sortir de la tente. L'eau avait resserré les nœuds, et comme il était sans appui, il fut lent à les dénouer. Enfin la porte s'ouvrit, mais trop brusquement. La toile claqua et vint balayer Philippe.

Christian essaya de la rejeter au-dehors, et se pencha davantage en avant. Il perdit l'équilibre, tomba à plat ventre sur Éric et Philippe, toujours endormis. D'un coup de reins, il se retrouva immobile à sa place, guettant leur réveil. Mais rien ne se produisit. Rassuré, il calcula son élan et se jeta dehors. Il écouta encore, toujours immobile, craignant de voir un chef se dresser devant lui. Il n'entendait que le bruit mou de la pluie arrivant au sol. Elle lui poissait déjà les cheveux.

Il ouvrit la bouche pour happer quelques gouttes au passage, aspira profondément l'odeur d'herbe mouillée, et à pas lents prit le chemin du château.

Dans le jardin, il s'accorda un instant de répit, sensible au parfum des roses, plus prenant que jamais, dans la chaude humidité de cette nuit d'orage. Un aboiement furieux lui rendit le sens des réalités, tandis qu'une masse sombre se ruait vers lui.

— Diane, mon chien, tais-toi, mais tais-toi donc ! Allons ma vieille, calme-toi, c'est moi ! Doux, doux... En voilà un boucan ! Si jamais on t'a entendue, je suis frais !

Une fois encore, il tendit l'oreille : aucune lumière n'apparut aux fenêtres, aucune voix ne mêla sa note au concert de la nuit.

Christian respira. Il renvoya la chienne, traversa la Salle des Gardes, gravit les marches du grand escalier, ouvrit sans bruit la porte du premier étage, gagna le couloir : il était au cœur de la place. Il n'avait plus qu'à attendre.

Minuit moins sept. Viendrait-*Elle* ? Christian s'accroupit dans un angle, et ne quitta plus sa montre des yeux. Moins quatre... moins deux... moins une... Minuit ! La pendule d'une chambre voisine chanta la première. Puis l'église. Puis le coucou du corridor. Et le silence retomba. *Elle* ne s'était pas montrée.

— *La cloche, songea soudain Christian, la cloche pour l'appeler!*

Sans plus réfléchir, il se précipita. Dans l'ombre, il étreignit la chaîne, et furieusement, la secoua. Une plainte aiguë, tumultueuse, essoufflée, emplit la vaste demeure. Christian sonnait toujours. C'est seulement lorsqu'il s'arrêta à bout de forces et que le silence retomba, qu'il se rendit compte de ce qu'il avait fait. La Dame Blanche ne viendrait pas, ce n'était pas possible, mais tout le château allait être réveillé. On accourrait ici. Que dirait-il ?

Collé au mur, il attendait, l'écho de mille cloches aux oreilles, le cœur battant, les yeux scrutant l'ombre. Des secondes passèrent—ou des minutes : Christian ne savait pas. Il commençait à reprendre ses esprits, quand à l'extrémité du couloir, une porte s'ouvrit, laissant filtrer un rayon lumineux.

Christian ne fit pas un geste. Une force invincible le tenait cloué au mur, le regard rivé à la porte. Une forme blanche s'avançait vers lui...

L'électricité joua. Mme de Lienville, en longue robe d'intérieur, s'empressait déjà.

— Un de vos amis serait-il souffrant ? Puis-je vous être utile à quelque chose ?

— Madame, oh Madame !...

— Mon Dieu ! Rien de grave, j'espère ?

— Non, Madame, personne n'est malade. C'est moi qui...

— Mais vous êtes trempé ! Venez d'abord vous sécher. Vous parlerez ensuite.

— Cela ne fait rien... Madame, je vous demande pardon, c'est ma faute. J'ai voulu voir la Dame Blanche, j'ai attendu jusqu'à minuit ; comme elle ne venait pas, je ne sais ce qui m'a pris, je me suis souvenu de la cloche, et j'ai sonné jusqu'à ce que vous arriviez.

— C'est tout ? Vous me rassurez ! Je craignais un accident. Venez vous sécher : pour votre peine, je vous conterai la véritable histoire de la Dame Blanche. Une histoire que vous serez seul à connaître... Asseyez-vous. Buvez ceci. Voulez-vous m'obéir ! Eh bien, sachez que la Dame Blanche n'a jamais existé.

— Mais tout le monde affirme l'avoir vue ! Joseph lui-même...

Mme de Lienville sourit.

— Ils ont vu une Dame en blanc—qui n'était pas la Dame Blanche... Et la Dame en blanc, vous l'avez devant vous.

— Est-ce possible ? Vous, Madame, vous ?

— Oui, moi. Il y a quelques années, j'ai soigné à Birkenwald un malade très cher. C'est moi que l'on voyait passer comme ce soir, par les corridors illuminés. Il n'en a pas fallu davantage pour ressusciter la vieille légende. Une légende à laquelle vous ne croirez plus désormais, puisque vous connaissez son secret... qu'il faut m'assurer de garder !

— Madame, je vous le promets ! Je vous demande encore pardon pour mon indiscretion.

— Ne vous excusez pas. Rentrez vite au camp. Vous serez terriblement fatigué demain. Soyez sans crainte : personne ne dira rien...

Confus et satisfait tout ensemble, Christian prit congé de Mme de Lienville et redescendit l'escalier. Il était arrivé à hauteur de la Salle des Gardes, lorsqu'un bruit de pas précipités attira son attention. Pas de doute : on courait derrière lui. Probablement le garde réveillé par le bruit.

Christian ne tenait pas à mettre le château au courant de son équipée. Aussi bondit-il à travers la Salle pour se dissimuler près de la porte du jardin. Il se blottit derrière une armure garnissant un angle de la pièce, et attendit.

Il ne s'était pas trompé. À peine était-il installé, que la Salle s'éclaira et Joseph parut. Ne remarquant rien de suspect, il traversa la pièce pour se rendre au jardin. Christian entendit un aboiement lointain. Il tressaillit : si la chienne venait jusque-là !

Au bout de quelques minutes, le garde rentra, referma soigneusement la porte, et s'en fut comme il était venu. Christian, soulagé, se mit en devoir de sortir de sa cachette. Dans le mouvement qu'il fit pour s'extirper du coin où il s'était réfugié, sa main, arc-boutée au mur, vint s'appuyer sur un des motifs sculptés dans la pierre. Quelle ne fut pas sa stupeur, en sentant la muraille se dérober sous lui ! Prestement, il manœuvra le bouton de sa lampe électrique : un large pan de mur avait pivoté sur lui-même, découvrant un passage béant.

Stupide, Christian contemplait le trou noir qui s'ouvrait devant lui.

— *Ce n'est pourtant pas le souterrain dont on nous a parlé, puisqu'il est muré. Et si ce n'est pas celui-là, lequel est-ce ? Je n'en connais pas d'autre...*

L'idée lui vint de remonter prévenir Mme de Lienville de sa découverte. La peur de paraître ridicule l'en empêcha.

— *Ma foi, tant pis. Je suis assez grand pour me débrouiller seul. Si jamais je découvre un trésor, c'est à moi qu'en reviendra tout l'honneur!*

Il projeta le rayon lumineux dans l'ouverture : on ne voyait qu'un escalier en colimaçon, aux murs noirs et gluants, aux marches hautes, s'enfonçant dans le sol.

Christian plaça l'armure en travers du passage, afin que la paroi ne pût se refermer sur lui, et commença à descendre.

Sa montre marquait une heure moins dix.

Chapitre 6

LA DÉCOUVERTE.

Le lendemain, cinq heures de l'après-midi, dans les sapins.

Jeu de Troupe : les scouts éparpillés doivent traverser une certaine ligne sans se faire reconnaître. Tous les déguisements sont admis, mais le visage doit être à découvert.

Entre deux bonds, Christian conte à Éric son aventure de la nuit.

— ... Et alors ?

— Alors, quand j'ai vu ça, je n'ai fait ni une ni deux. J'ai calé la porte avec une armure, pour ne pas me trouver emprisonné à l'intérieur de la boutique, et je me suis mis à descendre. C'est gluant, tu n'as pas idée ! Un moment, j'ai failli me ramasser. J'ai voulu me retenir, mais j'ai littéralement enfoncé dedans : il y a sur les parois une couche de toiles d'araignées, de poussière et de vase, que c'en est effarant...

— Cela dura longtemps ?

— Soixante-deux marches, exactement. Une fois en bas... attention, baisse la tête, vite, tu vas te faire prendre ! Zut, ça y est !

— Michou, vu !

— Non, erreur ! Tu as de la veine ! J'ai bien cru que ça y était. Fais attention ! La prochaine fois, il ne te manquera pas ! D'autant plus que je ne t'ai encore rien dit : si tu savais la suite ! Ah ! Il a repéré François... avançons, doucement, doucement... stop ! Non, tu ne connais pas le principal, et quand tu le connaîtras, j'espère que tu me féliciteras ! J'arrive donc en bas de l'escalier et débouche dans une espèce de souterrain qui continue tout droit. Naturellement, je continue avec lui... Mais cette fois, ça n'a pas duré longtemps, deux, trois minutes à peine, juste ce qu'il faut pour m'étaler et perdre ma lampe qui s'éteint sous le choc. Tu penses, je n'étais pas fier ; à quatre pattes, en train de la chercher partout ! Enfin, je mets la main dessus, j'allume, ça fonctionne. Je poursuis ma route, et presque tout de suite je me heurte à un autre mur qui barre toute la largeur du passage. Qu'aurais-tu fait à ma place ?

— Moi ? Je serais rentré me coucher !

— Si tu m'interromps tout le temps, tu n'apprendras jamais la suite.

— !!!

— Parfaitement ! Donc, toi, tu serais rentré te coucher. Moi, je n'ai pas eu le même réflexe. Heureusement d'ailleurs, pour la suite des événements... Je me suis dit que ce souterrain n'avait pas de raison d'être s'il n'aboutissait quelque part, et qu'il y avait peu de chances qu'il fût muré, puisque le mécanisme de la Salle des Gardes fonctionnait. Alors, j'ai cherché et trouvé. Simple comme bonjour : tu promènes ta main sur la paroi jusqu'à ce que tu sentes une très légère dépression. Tu appuies, et le mur se range pour te laisser passer. L'ennuyeux, c'est qu'il se referme aussitôt. Je n'ai eu que le temps de me jeter en arrière et de recommencer. J'avais aperçu une grande salle, et je voulais l'examiner de plus près. Je n'avais rien pour caler la porte. D'aller chercher une autre armure en haut, pas question : ça aurait pris trop de temps et ma lampe faiblissait. À tout hasard, j'ai ôté ma blouse, je l'ai pliée, j'ai fait fonctionner le mécanisme et ça a suffi pour l'entraver. Voyant ça, j'ai retiré ladite blouse, je me suis faufilé dans la salle, et j'ai replacé le

vêtement dans l'interstice. Le système a réussi, et j'ai pu me balader dans les lieux tout à loisir. Pas trop quand même, car je n'avais presque plus de lumière, suffisamment cependant pour te rapporter... tiens mon vieux... devine...

— Comment veux-tu... ?

— *La chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante...*

— Oh, mais dépêche-toi ! On le sait, que tu as des lettres ! Qu'est-ce que c'est ?

— ... *la plus triomphante, dis-je, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire...*

— Christian, je t'en prie !

— ... *la plus incroyable, la plus imprévue...* aïe ! Ce coup-ci, ça y est !

— Christian, vu ! Une fois !

— Tu ne l'as pas volé ! Si c'est ta chose la plus imprévue, la plus triomphante, etc., tu as mis dans le mille !

— Oh, la, la ! Eh bien, je suis sérieux, maintenant. Ce que j'ai trouvé d'extraordinaire et qui va te faire sauter, ce sont, gravés sur les murs de la pièce où je suis parvenu, *les chiffres de ton bracelet !*

— Hein ! Qu'est-ce que tu dis ?

Éric, à demi redressé, secouait Christian.

— Chut ! Baisse-toi, voyons, baisse-toi ! C'est une salle nue, toute ronde, avec pour tout mobilier une vieille horloge et neuf roses sculptées de distance en distance dans la pierre. À chaque fleur doit correspondre un couloir différent, car il s'en trouve une sur la portion de mur qui obstrue celui par lequel je suis arrivé. Et, surmontant l'horloge, en chiffres romains énormes, il y avait gravés, cette fois-ci complets, ceux de ton bracelet: *XI-VIII-MCDXXXVI*. Tu vois que j'avais raison, en parlant d'une date : 36, c'est pour 1436, 11 août 1436. Quant aux lettres... oh ! Comment n'y avons-nous pas songé plus tôt ? *B. K.*, mais c'est tout simplement l'abréviation de *BIRKENWALD*, ça crève les yeux ! Ce qui donne : *BIRKENWALD, 11 août 1436.*

— Tu es sûr ?

— Dame ! Qu'est-ce que ça pourrait signifier d'autre ?

— Il y a 36 et non 1436 sur le bracelet. Rappelle-toi ce que je t'ai dit à Dabo : pourquoi 1436 *plutôt que* 1636, 1836 ou 1936 ?

— S'il y a 1436 sur les murs ?

— Justement ! Si c'était 1436, on aurait mis la date en entier sur le bracelet, tandis qu'avec un autre millésime, tout s'explique. Souviens-toi qu'il ne s'agit pas d'un acte unique, mais se renouvelant périodiquement à de très longs intervalles...

— Alors ce serait *BIRKENWALD, 11 août 1936.*

— Demain ?

— Oui, demain... Vois comme ça s'adapte bien : il y a encore un mois, tu ignorais jusqu'au nom de Birkenwald !

— Demain, ce serait demain... répète Éric, qui recommence à trembler.

— Ne t'inquiète donc pas ! Je suis là. Qui sait ? Peut-être n'est-ce qu'un anniversaire ? En tout cas, il faut absolument y retourner ; c'est dans le souterrain que se trouve la solution du problème. Ce soir, nous irons ensemble, et ce sera bien le diable si nous n'arrivons pas à tirer ça au clair. Eh bien, qu'y a-t-il ?

Éric baisse la tête et ne répond pas. Christian insiste.

— Je te dis que ça finira mal ! soupire Éric ; mieux vaut ne pas recommencer. C'est déjà beau que tu en sois revenu...

— Tu renonces à ta mission ?

— J'ai envie de demander conseil à Louis.

— Pourquoi pas mettre la Troupe au courant de tes affaires de famille, pendant que tu y es ?

— Ce n'est pas la Troupe, c'est le Chef. Il est naturel d'avoir confiance en lui !

— Plus qu'en moi ? Alors vrai, ce n'était pas la peine de m'appeler ton ami !

— Christian, tu es injuste !

— Pourquoi ne veux-tu pas venir ? Depuis que je te connais, tu es obsédé par la recherche de cette mission que tu ignores, et quand tu es sur le point de la découvrir—car ça ne fait aucun doute, s'il doit se passer quelque chose, c'est ce qu'on trouvera dans le souterrain qui nous l'apprendra—tu y renonces sous des prétextes qui n'en sont pas, et tu declares que tu as peur ! Comme si on allait rencontrer des fantômes ! Serais-tu froussard, par hasard ?

— Froussard, moi ! Froussard !

De pâle qu'il était, le visage d'Éric s'empourpra. Le vert de ses yeux devint gris, son regard glacial.

— Froussard, moi ! répète-t-il d'une voix changée. Ah, tu as de la chance d'être mon ami ! Tu ne me connais pas ! Froussard ! Je n'ai jamais entendu ce mot-là que deux fois dans ma vie. Et il faut que ce soit toi qui me le dises !

Il s'était levé, plus rien ne demeurant en lui de l'air de douceur qui l'imprégnait d'habitude. Les cheveux en arrière, la bouche dure, ce n'était plus le page un soir apparu sur la terrasse, c'était Siegfried, c'était Roland furieux...

Soudain il s'agenouilla et tendit une jambe vers Christian :

— Tu m'as souvent demandé d'où provenait cette cicatrice : je me suis contenté de sourire sans jamais te répondre. L'explication, la voilà. Un jour, quand j'avais neuf ans, mon père reçut un jeune cheval qu'il voulait dresser lui-même. Un pur-sang de New-Market, que le voyage avait rendu méchant. À peine pouvait-on l'aborder : il bottait et frappait en tous sens. J'accourus à l'écurie pour le voir et me tins à distance. Le valet qui l'avait amené se prit à rire, se moquant de ce qu'il appelait ma peur. Ce qu'entendant, je le forçai à brider le cheval, à le sortir et à me hisser dessus. Ce fut une belle course ! On m'a ramassé avec une jambe cassée et la tête fêlée. Mais depuis, personne ne m'a plus traité de froussard. Personne... sauf toi ! Ne comprends-tu donc pas que si je refuse de t'accompagner dans ce souterrain, c'est parce que je sais qu'il t'arriverait malheur ? J'en ai le pressentiment, j'en suis sûr. Tu m'as montré la voie, je t'en remercie. J'irai seul. Tu ne viendras pas avec moi. Ainsi tu ne me reprocheras plus ma couardise, et moi je n'aurai plus à trembler pour mon seul ami. Manquer à mon devoir, je ne le puis, ni ne le veux : j'éclaircirai le mystère du souterrain !

Christian ne trouva rien à répondre. Il avait offensé Éric, et s'en voulait d'avoir cédé une fois de plus à son naturel emporté. Il se demandait comment réparer son erreur, lorsque les deux garçons se virent entourés du reste de la Patrouille.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? rugissait Philippe. Vous n'avez pas entendu siffler la fin du jeu ? Non ? On a encore perdu à cause de vous ! Christian, si tu es malade, il faut le dire ! Tu n'as pas cessé de dormir toute la matinée, et au lieu de

faire attention à la partie, tu racontes des histoires avec Éric. Vraiment, mon vieux, tu exagères... Allez on rentre!

Le jour mourut, morne et silencieux. Éric n'avait plus ouvert la bouche. Christian travaillait en silence, remâchant ses torts de l'après-midi. Il n'osait reparler à son ami de ce qui les préoccupait. L'angoisse d'Éric n'avait pas déteint sur lui : plus que jamais, il désirait percer le mystère du bracelet, mystère dont les profondeurs du château, pensait-il, fourniraient la clef.

Tout en taillant des flèches pour son arc, il cherchait le moyen d'amener Éric à ses vues, sans mettre le Scoutmestre au courant de leurs intentions. D'abord parce que c'était leur affaire à eux deux, ensuite parce que Louis, trop prudent, prendrait de telles précautions pour l'exploration des bas-fonds du mystérieux manoir, que tout le charme de la découverte s'évanouirait en fumée.

— *Oui, se répétait Christian, se rendant compte qu'Éric était plus volontaire qu'il ne le semblait au premier abord, il ne faut pas le laisser y aller seul. Comment le décider à partir avec moi ? Je lui promets de l'aider, d'être son ami, son frère, et je commence par l'insulter... Le mieux serait d'y aller moi-même avant lui. Ça presse : le 11, dans quelques heures, on y sera...*

Jusqu'à la nuit, les heures se succédèrent, lourdes, interminables. Le crépuscule naissant, une brise légère, le halo mouvant des premières lueurs, rendirent aux Loups un tant soit peu désemparés par l'incident de l'après-midi, la légèreté du cœur et de l'esprit.

Puis, le programme disait : *Feu de Camp*. Ces trois mots détendaient l'atmosphère, redoraient la journée.

Ce n'était point ce soir la simple et calme réunion des Patrouilles venues s'asseoir auprès du feu—du feu dont les flammes attirent celles qui brûlent dans le cœur des garçons libérés, attendris, sans défense—du feu où semblent s'être réfugiées toute chaleur, toute lumière et toute vie.

Ce soir, c'était moins et c'était plus.

Moins, parce qu'il n'y aurait peut-être pas cette merveilleuse spontanéité des chants qui jaillissent au même instant des lèvres de chacun, ce magnifique abandon des cœurs qui se fondent et s'amalgament en une ineffable communauté.

Plus, à cause de la fenêtre qu'ouvre sur l'inconnu des âmes, la mystérieuse poésie des paroles s'envolant pour la première fois autour des braises mauves, des danses nouvelles en habits neufs, des voyages au pays du rêve...

Scintillantes flammèches emportant vers le ciel ce monde de désirs apparus, de résolutions prises, de chevauchées grandioses—étranges musiques intérieures qu'harmonise la plainte des chênes ou la simple résonnance de trois doigts crispés sur la peau d'un tambourin—divin apaisement enfin, lorsqu'à l'orgueil des flammes altières, succèdent les dernières lueurs d'un bois qui meurt en entraînant avec lui, comme la marée emporte au plus profond de l'onde les algues échouées sur le rivage, toutes les déceptions, les petites, les fautes de la journée passée.

Hiératiques, la même couverture sur les épaules, le même foulard sur le front, les scouts attendaient que la voix du Chef, dominant le grésillement de la résine brûlante, déclarât le Feu de Camp ouvert, en les invitant à s'asseoir. Et quand ce fut chose faite, une immense vague déferla, hymne d'amour et de joie.

Le Lynx menait le jeu, les danses suivaient les chants.

Ainsi la Troupe entière prenait part à l'action. Des masques bariolés, une cape diversement pliée, créaient un même adolescent roi, bandit ou chevalier.

Alors que l'ardeur du foyer commençait à décroître, Éric chanta. Sa voix très pure envoûtait l'assemblée. Mais il demeurerait impassible et lointain.

— Une chanson norvégienne, réclama quelqu'un...

Il fut sur le point de refuser, ne l'osa pas, s'inclina. Vers les cimes monta la berceuse, qui jadis, dans le train, avait ému Christian. Et comme Éric, en terminant, se tournait vers lui, Christian connut à son sourire qu'il était pardonné. Une vraie joie s'unit à la paix qui déjà l'inondait.

Il n'y avait plus maintenant qu'un grand recueillement près du feu. Les dernières minutes s'achevaient dans l'agonie des braises. Louis avait ouvert Le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu:

... Nuit, tu es sainte. Nuit, tu es belle, avait écrit Péguy.

Nuit au grand manteau,

Nuit, je t'aime et je te salue et je te glorifie et tu es ma grande fille et ma créature...

Nuit, ma plus belle invention,

C'est toi qui calmes, c'est toi qui apaises, c'est toi qui fais reposer,

Tu es la seule qui panses les blessures ;

Les cœurs endoloris, tout démanchés, tout démembrés.

Ô, ma fille aux yeux noirs...

Toi qui verses le repos et l'oubli. Toi qui verses le baume, le silence et l'ombre...

Toi qui couchais l'Enfant Jésus tous les soirs,

Au bras de la Très Sainte et de l'Immaculée,

Ô douce, ô grande, ô sainte, ô belle nuit, peut-être la plus sainte de mes filles,

nuit à la grande robe étoilée...

Ainsi s'exprimait le Seigneur. Peu après, les scouts à reculons s'estompèrent dans la brume. On entendit quelque temps un chant très doux, qui était une prière. Il s'éteignit quand les tisons roses eurent revêtus leur manteau gris.

Recroquevillé entre ses couvertures. Christian ne pouvait dormir. La fatigue des heures précédentes évanouie, il réfléchissait anxieusement, n'espérant plus voir Éric revenir sur sa décision.

Pour rien au monde, il ne l'aurait laissé s'aventurer seul dans le souterrain ; ce qu'il ne craignait pas pour lui-même, il le craignait pour celui dont il percevait le souffle à son côté. Au vrai, l'emportant sur sa curiosité, le désir d'épargner à son ami des recherches qu'il savait lui être particulièrement désagréables, le tenaillait. Éric aurait beau passer l'éponge sur l'altercation de l'après-midi, s'il avait résolu de partir seul, il le ferait.

Un instant, Christian pensa tout dire à Louis. S'il ne s'était agi que de lui, sans doute s'y serait-il finalement résigné ; mais il ne se reconnaissait pas le droit de livrer le secret d'un autre.

Comme jadis en wagon, le sommeil le fuyait obstinément. Tout à coup, il se décida. Au moment de sortir de la tente, il hésita, ne sachant s'il préviendrait Éric ou non. La peur de le voir s'opposer à son projet l'en empêcha. Il voulut toutefois

l'avertir, au cas improbable où, s'éveillant avant le jour, Éric constaterait son absence.

Il détacha une feuille de bloc, griffonna quelques lignes sur ses genoux, fixa le message au sac de couchage d'Éric, et, avec les mêmes gestes que la veille, se prépara à ouvrir la porte de toile. Il n'acheva pas : dehors on entendait un bruit de pas...

Christian se rejeta dans ses couvertures qu'il remonta jusqu'au nez. Il était temps : les pas s'arrêtèrent devant la tente, et il reçut l'éclat d'une lampe électrique en plein visage.

Christian ne broncha pas : il savait *geler*.

La lumière s'éteignit, les pas, s'éloignèrent.

— Je l'ai échappé belle, murmura-t-il...

Il attendit près d'un quart d'heure. Pas un soupir. Il courut sa chance : elle était bonne, car il parvint sans encombre au château. Mais Diane ne vint pas à sa rencontre : raidie devant la niche, sans motif apparent, la chienne aboyait à la mort.

Chapitre 7

LE VOYAGE DE PREMIÈRE CLASSE.

Éric s'éveilla tard et ne s'aperçut de l'absence de Christian qu'en commençant sa toilette. Philippe manquait aussi. Il les supposa ensemble et, sans plus s'inquiéter, prit sa douche.

De retour aux tentes, il vit les couvertures de chacun déjà étendues au soleil. Rapidement, il s'habilla et se dirigea vers l'autel. Dite par l'Aumônier, la Messe commençait. Il s'absorba dans son livre. À l'Évangile, machinalement, il compta les Loups du regard : Philippe était là, Christian manquait encore. Ce n'était certes point le moment de s'enquérir de lui ; pourtant, jusqu'à la bénédiction finale, une seule idée le harcela de son leitmotiv obsédant : — *Où donc est Christian?*

Il lui sembla que Philippe restait plus longtemps que d'habitude plongé dans sa méditation. Il attendit avec impatience qu'il se relevât. Et il resta sans voix à l'énoncé de la nouvelle qu'après une nuance d'hésitation, laissa tomber le C. P.

— Christian ? Il ne te l'a pas dit ?... Mais *il fait son voyage de première classe...*(7-10)

— *Il fait son voyage de première classe !... Sans rien me dire, alors que nous devions partir ensemble... Je l'ai fâché, c'est sûr...*

Ainsi songeait Éric. Dans son quart, sans qu'il y prît garde, refroidissait le chocolat.

— Eh ! Tu ne manges pas, Éric ?

— Pardon ?

— Tu ne déjeunes pas ?

— Merci, je n'ai pas faim. Tu le veux ?

— Évidemment, ce n'est pas très chic à Christian d'être parti sans toi...

— Il est libre !

— Non, il n'est pas libre : il y a la Patrouille. Qu'en penses-tu, Philippe ?

— Qu'apparemment tu parles comme un dieu, mais qu'en réalité tu raisones comme une tourte, Dany ! Si Christian n'a pas cru devoir nous faire part de ses intentions, c'est vraisemblablement qu'il avait une raison. Faites comme moi : attendez et vous saurez pourquoi.

— Il y a encore un secret là-dessous ? Tu l'as pourtant cherché avec nous, ce matin !

— Michou !

— Philippe ?

— Mange ton pain, suce ton pouce, et tais-toi. Quant à l'explication de ce départ précipité, vous la connaîtrez tout à l'heure, après l'inspection. D'ici-là, repos sur ce sujet !

— Philippe !

— Père ?

— Vos garçons se doutent-ils de quelque chose ?

— Non. Simplement surpris. Avec un peu d'habileté, ça prendra. Il faut faire vite. Ne pas leur laisser le temps de réfléchir. Où est Louis ?

— Il téléphone à la Gendarmerie de Saverne. J'espère qu'on l'aura retrouvé avant ce soir. Sinon, on avertira ses parents. C'est bizarre, je ne crois pas à une fugue.

— Moi non plus. Certes, Christian est jeune, impulsif, irréfléchi, tout ce que vous voudrez, mais pas au point de quitter le camp sans autorisation. Tout au plus aurait-il voulu contempler le lever du soleil et se serait-il blessé ; en ce cas, nous ne pouvons manquer de le rejoindre... Dites-moi, Père Aumônier, cet individu qui circulait dans le village la semaine dernière, qu'est-il devenu ?

— Disparu. Ah ! Voici le Chef !

— Alors, Loup, Renard et Lynx, vous semblez bien discrets !

— ???

— À moins que vous ne soyez très renseignés. Au fait, avez-vous remarqué que Christian n'est pas là ? Oui... Vous n'ignorez même pas qu'il fait son voyage de première classe... Et cela ne vous fait rien ? Vous trouvez normale cette façon de filer à l'anglaise ?

— C'est plutôt dégoûtant...

— Comme en termes touchants !... À moins, encore une fois, que ce ne soit sur l'invitation de la Scoutmaîtrise, pour donner un peu de travail à Messieurs les Scouts, qui, à force de se prélasser au camp, engraissent à vue d'œil et s'embourgeoisent affreusement. Je me résume : si Christian n'est pas là, c'est qu'il est ailleurs. S'il est ailleurs...

— C'est qu'il n'est pas là...

— Judicieux ! Et s'il n'est pas là...

— C'est qu'il faut le chercher !

— Ô le plus astucieux des garçons, tu l'as dit. À vous de le dénicher. Christian est parti à l'aube. Cinq heures d'avance. Vous prendrez la route aussitôt prêts.

Retour à cinq heures ce soir. Patrouille gagnante : celle qui l'aura rejoint la première. Prenez soin de mettre vos montres à la même heure. Si vos recherches sont couronnées de succès, faites-le savoir au château dans le minimum de temps. Utilisez tous les moyens de transmission possibles : téléphone, télégraphe, T.S.F. au besoin. On verra les débrouillards. Bien entendu, les gens fatigués ne bougent pas du camp. Dès que vous serez équipés, les C. P. viendront aux ordres. Avez-vous quelque chose à demander ?

— Si on ne le trouve pas ?

— On brûlera un cierge à saint Antoine !

Le Scoutmestre se courba sur la carte.

— Voici la région à explorer. Pour ne pas vous gêner mutuellement, elle est divisée en trois zones, trois itinéraires si vous préférez. Chaque Patrouille tirera au sort. Celle à qui reviendra le plus long kilométrage de routes, prendra les bicyclettes du château : on vous les prête.

Pour le déjeuner, réchauffez ce qu'a distribué l'Intendance. Dernière recommandation : dans chaque Patrouille, restez groupés ; interdiction absolue de s'éloigner les uns des autres. Soyez de retour pour dix-sept heures. Du reste, vous nous verrez certainement, Bernard et moi...

— Peut-on se renseigner auprès des habitants ?

— Tous les moyens d'information sont autorisés. Évitez toutefois de soumettre les indigènes à la question. Il ne vous manque plus rien ? Pas de question à poser ? Pierre ? Claude ? Et toi, Philippe ?

— Éric désire rester au camp, Chef.

— Souffrant ?

— Nerveux. Il est un peu froissé, je crois, de n'avoir pas été prévenu par Christian.

— Ton avis ?

— Ne pas le forcer.

— Alors, laisse-le. Maintenant, tirez au sort.

Midi à Birkenwald.

Pas de nouvelles des Patrouilles lâchées depuis bientôt trois heures. Mme de Lienville, avertie, a mis toutes les ressources du château à la disposition des Chefs : auto, chevaux, voitures. L'Aumônier confère à Saverne avec le Procureur de la République et le Commandant de la Gendarmerie. Bernard sillonne les routes sur sa moto ; Robert, guidé par le garde, fouille les abords du camp.

Louis demeure au château, attendant le retour du Père pour partir. Guettant l'appel du téléphone, il repasse les mille suppositions faites depuis le matin. Un garçon ne disparaît cependant pas ainsi : il faut qu'on le retrouve, on le retrouvera.

Quelle mission, s'il n'est pas là ce soir, de prévenir ses parents ! Ses parents qui ne l'ont laissé partir que parce qu'ils le croyaient plus en sécurité au camp que partout ailleurs ! Eux qui redoutaient tellement cette date d'aujourd'hui, craignant qu'il n'arrivât malheur à leur enfant...

— *Je l'ai pourtant vu hier soir, dans sa tente, après le feu de camp... Et ce pauvre Philippe, qui a encore le courage de jouer la comédie à sa Patrouille !*

S'il avait été enlevé ? S'il n'est pas rentré ce soir, demain, après-demain, il faudra bien alors le dire aux garçons...

Pour la centième fois, Louis interroge la carte, suit ses Patrouilles sur leurs itinéraires différents. Recueilleront-elles une trace, un indice ? Ah ! Le téléphone !...

— Oui, c'est moi. Père. Du nouveau ?

— Rien encore. Mais tranquillisez-vous : la Police est alertée ; depuis dix heures, routes et gares sont surveillées. Son signalement est transmis partout. On a fermé le quadrilatère compris entre Nancy, Strasbourg, Bitche et Colmar. Que ce soit en auto ou en chemin de fer, on me garantit qu'il n'en sortira pas. C'est l'affaire de vingt-quatre heures, trente-six peut-être, quarante-huit au plus. En tout cas, personne ne l'a vu à Marmoutier. Ni à la gare, ni au village, je m'y suis arrêté au passage. J'ai également signalé l'individu qui rôdait autour du camp ; on le recherche. Je serai à Birkenwald dans une heure, je rentre immédiatement. À tout à l'heure.

— Merci...

Louis feuillette l'indicateur : Christian n'aurait-il pas pris l'omnibus avant qu'on ne surveillât la voie ferrée ? Non, il n'y avait qu'un train à Marmoutier ce matin, et personne ne l'a vu.

Un coup à la porte : Éric.

— Le déjeuner t'attend, Chef.

— Le déjeuner ?

— Il est une heure.

— Tu as faim, toi ?

— Pas énormément.

— Moi non plus. J'aime mieux rester ici, à attendre les nouvelles.

— De Christian ? Le jeu est donc si passionnant ? Tu vas me faire regretter de n'être pas parti ce matin.

Le jeu ! Louis en est loin. Il ne va tout de même pas mettre Éric dans le secret. Et le repas se déroule triste et languissant.

— Chef ?

— Allo ?

— Y a-t-il indiscretion à te demander où est exactement Christian ?

— Pourquoi ?

— Pure curiosité... Comme je ne participe pas aux recherches...

— Vraiment ?

— Vraiment !

Trois bouchées silencieuses...

— Éric ?

— Chef ?

— Pourquoi n'es-tu pas avec le Loup ?

— D'abord, j'étais un peu fatigué, ce matin...

— Pauvre vieux !

— ... et puis j'ai peur d'avoir mécontenté Christian. Hier, nous nous sommes disputés...

- Il est assez entier.
 - Je n'ai pas toujours bon caractère !
 - S'il avait préféré partir seul pour t'épargner une fatigue ?
 - Je suis aussi résistant que lui ! Mais ce n'est pas vrai, il ne court aucun risque, n'est-ce pas ?
 - Non, bien sûr...
 - Tu me le certifies ?
 - Enfin, pas plus que n'importe lequel d'entre nous, qui partirait cette nuit à la découverte.
 - C'est-à-dire ?
 - Qu'il peut évidemment rencontrer un sanglier dans la forêt, ou une auto sur la route.
 - Quand doit-il rentrer ?
 - Sitôt qu'on l'aura trouvé.
 - Ce soir ?
 - Oui... si les Patrouilles ont du flair. Sinon...
 - Sinon ?
 - Demain, sans doute, après-demain au plus tard.
 - Comment ! Ce n'est pas fixé ? Je croyais que ça durait vingt-quatre heures, un voyage de première classe !
 - Généralement oui, quelquefois davantage.
- Éric regarda fixement le Scoutmestre qui soutint difficilement son regard. Brusquement le scout se leva et dit d'une voix changée :
- Chef ! Pourquoi ne me dites-vous pas la vérité ?
 - Plaît-il ?
 - Chef ! Je vous demande l'autorisation de rejoindre ma Patrouille !
 - Tu étais souffrant ce matin.
 - Je ne le suis plus.
 - Tu sais bien que les Loups sont à bicyclette. Il n'y a plus un seul vélo au château.
 - J'irai à cheval !
 - À cheval ? Tu sais monter ?
 - Suffisamment. Me permettez-vous de partir ?
 - Tu y tiens absolument ?
 - Absolument !
 - Eh bien, va ! Ne te fais pas embarquer, et sois de retour à cinq heures, quoi qu'il arrive. N'oublie pas de prendre une carte. Tu sais où trouver les autres ?
 - Oui, entre Obersteigen et Wangenbourg.
 - Alors, bonne chance !
 - Merci, Chef !

Trois heures moins dix au tournant d'une route, quelque part du côté d'Engenthal.

Les Loups sont étendus dans l'herbe du fossé. Chaleur accablante. Pas un renseignement, pas un indice : Christian est ailleurs. Ils ont eu la mauvaise zone, voilà tout. Il ne reste plus qu'à fouiller deux ou trois chemins—par acquit de conscience—et rentrer.

Encore cinq minutes de répit, yeux fermés, bouche ouverte, la sueur mouillant le creux du dos... Pas un souffle de vent qui rafraîchisse la peau moite, en se coulant par la chemise entrouverte.

— Je donnerais bien trois poèmes pour une douche, gémit Patrick.

— Moi, toute une heure de vaisselle ! renchérit Daniel.

Philippe se lève.

— Allons, en selle, dit-il.

C'est sa première parole depuis une heure.

À nouveau poussière et soleil. Les yeux brûlent.

Un, deux, trois kilomètres. Chut ! Il y a un ruisseau : on entend l'eau qui chante. Oui, à trois cents mètres, derrière cette haie. Tant mieux : on pourra se rafraîchir le visage ! Tiens... quelqu'un... Oh ! Un foulard gris bordé de blanc ! Ça y est, c'est lui, il est pris, et bien pris !

— Christian ! Christian !! Christian !!!

Le scout s'approche. Ce n'est pas Christian, c'est Éric qui fait boire son cheval.

Les Loups ne l'ont pas retrouvé. Ni les Lynx. Ni les Renards.
Il couchera à la belle étoile et rentrera demain. Ou après-demain.
Ou pas du tout.
Six heures. Comme l'eau était fraîche, et douces les mirabelles...

— Allo, Birkenwald, Monsieur Louis Williers ?

— Lui-même.

— Ici, le Capitaine commandant la Gendarmerie, à Saverne. On me communique de Mulhouse que l'individu dont vous nous aviez parlé, a été arrêté au moment où il montait dans le rapide de Bâle. C'est un nommé Kalschnieff, sujet bulgare, bien connu de nos services et déjà plusieurs fois refoulé. Il prétend ne pas connaître votre garçon et donne de son temps un emploi facilement vérifiable. À mon avis, ce n'est pas là qu'il faut nous orienter.

— Alors, que comptez-vous faire, mon Capitaine ?

— Continuer les recherches. Rien n'est perdu, je vous le répète. Les brigades limitrophes sont alertées, et je vous réponds que, seul ou accompagné, il ne pourra passer inaperçu. Naturellement à moins que...

— À moins que ?

— Je veux dire à moins d'un malheur. Mais cela ne me paraît guère probable. Pour moi, il s'agit d'une simple fugue, et votre scout va bientôt réparaître. Il serait cependant préférable d'avertir la famille.

— C'est bien mon intention.

— Parfait. De mon côté, je ne manquerai pas de vous transmettre, au fur et à mesure, les renseignements qui me parviendraient.

— Je vous remercie, mon capitaine... Allo, Mademoiselle, ne coupez pas, voulez-vous m'appeler Paris, *Étoile 08-93*, oui, deux fois quatre, pour le 8 à Birkenwald.

Alain regarda son C. P. dans le blanc des yeux.

— Philippe, oublierais-tu que je suis ton Second, par hasard ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Pourquoi n'as-tu plus confiance en moi ?

— En voilà une question ! Quelle mouche te pique ?

— S'agit pas de mouche. S'agit que tu as des ennuis, et que tu les gardes pour toi.

— Aucun ennui, je t'assure.

— À d'autres !

— Puisque je te le dis !

— Tu me prends pour un aveugle ou pour un enfant ? Crois-tu que je ne remarque pas la tête que vous faites, les Chefs et toi, depuis ce matin ? Que je suis dupe de cette histoire de voyage de première classe où le prétendu explorateur laisse au camp son sac, son manteau, son chapeau et ses couvertures ? Ce qu'il y a, veux-tu que je te le dise ? Christian a bel et bien fichu le camp, et nul ne sait où il se trouve. J'ai commencé à me méfier à la façon dont Éric nous a rejoint. Lui aussi devait se douter de quelque chose. En rentrant, j'étais fixé : il suffisait d'entendre les questions posées aux C. P. Nous n'avons pas joué, nous avons travaillé. S'il s'était agi d'un jeu, il n'aurait pas été question du téléphone, et nous n'aurions pas croisé si souvent Bernard en chemin. Tu vois, inutile de me cacher ce que je sais.

Philippe demeura un instant silencieux.

— Louis ne veut pas qu'on l'apprenne, répondit-il enfin. C'est pour cela que je ne t'ai rien dit.

— Rassure-toi, j'ai gardé mes réflexions. Les autres n'ont aucun soupçon. Seulement, mieux vaut être empoisonné à deux... quand il s'agit d'un C. P. et de son Second !

— Allo, Birkenwald, le numéro 8 ? Ne quittez pas, vous avez Paris, *Étoile* 08-93. ... Monsieur Williers ?... Non, ce n'est pas Monsieur d'Ancourt : il vient de prendre l'avion pour Alger... Oui, une dépêche : son frère est très mal... Madame d'Ancourt l'accompagne... Voici l'adresse à laquelle vous pourrez les atteindre...

Conseil de Scoutmaîtrise. Couvert de poussière et d'égratignures, Robert s'est jeté dans un fauteuil de la Salle des Gardes.

— Résultat négatif sur toute la ligne, avoue-t-il, absolument rien, pas un indice. Mais il y a encore une partie du bois à fouiller. S'il est tombé dans un ravin, s'il est blessé, il se trouve peut-être dans l'impossibilité de nous le faire savoir, car son sifflet est ici. Tant qu'il restera un pouce de terrain inexploré, il y aura de l'espoir. Mais il faut faire vite : pensez à ce que doit souffrir ce malheureux gamin, s'il ne peut nous appeler à son aide ! Au fait, a-t-on changé le programme de ce soir ?

— La sortie de nuit ?

— Oui. Pourquoi ne pas l'utiliser en s'attelant tout de suite à la besogne ? Au moins, si nous ne trouvons personne, nous saurons à quoi nous en tenir.

— Je crains la fatigue pour les petits : ils ont marché tout le jour.

— On n'emmènerait que les grands, intervint l'Aumônier. Robert a là une excellente idée, qui a le mérite d'entrer dans le cadre du jeu proposé aux garçons. N'est-ce pas votre avis, Chef ?

Louis s'inclina.

— Adopté, fit-il, puisque tout le monde est d'accord. Toi aussi, Bernard ? Oui ? Reste à organiser le travail. Robert, veux-tu délimiter exactement sur la carte, la

portion du terrain que tu as explorée... Déjà fait ? Bon ! Reste donc la zone que je marque au crayon bleu.

Voici comment nous allons procéder : nous formerons trois colonnes dont l'axe de marche coïncidera sensiblement pour chacune avec un sentier forestier. Point de première destination de chaque équipe : la lisière opposée du bois. Pendant cette partie du trajet, ne pas dévier de la ligne préalablement fixée dans chaque groupe.

Au point de première destination, il faudra opérer la jonction et communiquer les résultats obtenus, s'il y a lieu, soit par un procédé optique, soit par un procédé sonore. Pratiquement, je crois l'optique facilement réalisable. Il y a plusieurs monticules d'où l'on peut facilement émettre et recevoir. Le contact réalisé, chaque colonne reprendra le chemin du camp, se déployant cette fois en éventail. La largeur du front à couvrir est de douze cents mètres ; par conséquent, il devra y avoir, au retour, une cinquantaine de mètres entre chacun des garçons.

À partir de ce moment, une seule mission pour tous : fouiller la portion de terrain dans laquelle on doit évoluer, en se dirigeant vers le château. Bien repérer son emplacement à la boussole avant de se séparer. Cependant, nécessité de toujours garder le contact. De quart d'heure en quart d'heure, coup de trompe de chaque chef de colonne, qui indiquera ainsi sa position. À l'intérieur des équipes, contact au sifflet, chaque fois qu'un scout ou que le chef de groupe le jugera utile. Toute communication, lumineuse ou sonore, sera précédée de l'indicatif du poste émetteur. Si le signal S.O.S. retentit, s'immobiliser aussitôt, et ne se remettre en marche qu'au reçu de nouvelles instructions.

Quant au commandement des groupes, je partirai avec le Loup, Bernard prendra le Renard, Robert le Lynx, et vous Père, vous joindrez-vous à nous ?

— Certes ! J'accompagnerai Bernard, s'il n'y voit pas d'inconvénients.

— Au contraire ! Voici les caractéristiques de chaque groupe.

GROUPE I. – LOUP.

CHEF : C.T.⁽⁷⁻¹¹⁾

Point de première destination : la cote 403.

INDICATIFS. Lumineux : vert. Sonore : LLL.

GROUPE II. – RENARD.

CHEF : A.C.T. Bernard.

Point de première destination : la cote 412.

INDICATIFS. Lumineux : rouge. Sonore : RRR.

GROUPE III. – LYNX.

CHEF : A.C.T. Robert.

Point de première destination : la cote 430.

INDICATIFS. Lumineux : jaune. Sonore : YYY.

Les chefs de groupe communiquent à la trompe, entre eux et avec leurs propres garçons.

Les scouts ne communiquent qu'avec leur chef de groupe, et au sifflet seulement. Tout message de leur part sera précédé de l'indicatif du groupe, suivi de leur nom.

Signaux de liaison de quart d'heure en quart d'heure.

Il est six heures dix. Départ à neuf heures moins le quart. Les équipes seront vraisemblablement rendues à leurs points de première destination respectifs entre neuf heures quarante et dix heures. Elles installeront aussitôt leur indicatif, et s'il n'y a rien à signaler, placeront à côté du feu de couleur, un feu blanc fixe. Ceci fait, je donnerai l'ordre de mise en route, deuxième partie. Jusque-là, ne rien entreprendre sans mon autorisation.

NATURE ET TEXTE DES MESSAGES ÉCHANGÉS DANS LA NUIT DU 11 AU 12 AOÛT 1936.

22 h. 10. Apparition de l'indicatif rouge et du feu blanc sur la cote 412.

22 h. 12. Apparition de l'indicatif jaune et du feu blanc, sur la cote 430.

22 h. 17. Apparition de l'indicatif vert sur la cote 403.

22 h. 30. Indicatif vert. C.T. à chefs groupes II et III.

Placez chaque scout individuellement sur sa base de départ. Stop. Éteignez indicatif quand opération terminée. Stop. Départ fixé 23 heures sans autres indications.

22 h. 50. Indicatif vert. C.T. à chefs groupes II et III.

Veillez à garder contact permanent. Stop. Arrêtez marche du groupe entier si un scout ne répond pas,

23 h. 15—23 h. 30. Signaux de liaison.

23 h. 40. YYY. Lignièrès.

Ai cassé ma lampe en tombant. Stop. Impossible continuer recherches. Que faire ?

23 h. 44. YYY. A.C.T. à Lignièrès.

Rejoins premier scout à droite et reste avec lui. Stop. Préviens quand tu l'auras trouvé.

23 h. 45. Signaux de liaison.

23 h. 52. YYY. Lignièrès.

Jonction opérée.

24 h. Signaux de liaison.

0 h. 09. LLL. Michel Herment.

Empreintes sanglier toutes fraîches allant dans même sens que moi. Stop. Que faire ?

Même heure. RRR. Pierre Laurent.

Découvert entrée grotte ou issue souterraine. Puis-je explorer seul ?

0 h. 13. LLL. C.T. à Michel.

Attends-moi.

0 h. 15. RRR. A.C.T. à Pierre.

Père te rejoint. Stop. Siffle chaque minute.

Même heure. Signaux de liaison.

0 h. 25. LLL. Michel.

Menacé par sanglier. Suis dans un arbre. Prenez garde.

0 h. 29. LLL. C.T. à tous groupes.

Arrêtez immédiatement et attendez nouvelles instructions. Stop. Michou n'aie pas peur, j'arrive.

0 h. 34. S.O.S. Michel—S.O.S. Michel—S.O.S. Michel—S.O.S....

Éric, le voisin de Michel dans cette marche à la nuit, allait parallèlement à lui, à cinquante mètres environ. Il avait entendu le message annonçant les traces de sanglier, et quelques minutes plus tard, percevait le trot sourd d'une bête écartant taillis et fourrés.

Éric eut peur pour Michel, qu'il pressentit en danger. Le sanglier ne s'attaque pas à l'homme ; dérangé, il cède généralement la place. Mais si d'aventure son humeur devient belliqueuse, tout est à craindre. Sans doute les coups de trompe répétés l'avaient-ils fait sortir de sa bauge.

Un moment, on n'entendit plus rien. Au loin d'innombrables lumières trouaient la nuit : les scouts.

Tout à coup, un grand cri—Michel sans doute—emplit le bois. On perçut durant quelques secondes le bruit d'une galopade effrénée, puis plus rien.

Crispé d'angoisse, Éric prit sa course, sautant par-dessus les troncs d'arbres, escaladant les talus, butant contre les lianes enchevêtrées, sa lampe électrique donnant juste assez de lumière pour lui permettre d'éviter les trop gros obstacles. De sa main droite, il tâta son couteau, la seule arme qu'il eût à sa disposition. Pas même un lasso. Sans s'arrêter, il traduisit le second message de Michel. Il éprouva quelque soulagement à le savoir sur son arbre en sécurité relative, et ralentit son allure pour reprendre haleine.

Le bruit qui s'était tu, reprit à nouveau. Éric s'élança. Louis envoyait alors l'ordre prescrivant la halte générale. Éric le traduisit comme l'autre, en courant. Il ne se demanda pas s'il obéirait ou s'il poursuivrait sa course au secours de Michel : déjà il entendait les grognements de la bête furieuse. Quelques bonds encore, et il reculait d'effroi, en éteignant sa lampe. Cramponné à la maîtresse branche d'un jeune chêne. Michel regardait le sanglier donner de furieux coups de boutoir à l'arbre trop frêle, sur lequel il s'était réfugié. Il se lançait de toute sa masse contre l'arbre qui geignait et s'inclinait chaque fois davantage. Parfois l'animal s'arrêtait pour fouiller le sol, déterrer les racines du jeune chêne et rendre ainsi plus fragile le seul instrument de salut de Michel. Bientôt l'arbre céderait. Michou serait précipité à terre, et en admettant même qu'il eût la possibilité de se relever, il serait mis en pièces par la bête déchaînée.

Louis allait venir, disait-il... Trop tard : dans quelques instants l'arbre croulerait, et c'en serait fait du garçon. Celui-ci le comprit : il porta son sifflet à ses lèvres, et les yeux perdus au loin, cherchant vainement le feu sauveur qui se dirigerait vers lui, envoya les trois lettres désespérées.

Éric était brave. Mais la partie n'était pas égale. Fatigué par la course, il n'avait qu'un couteau pour attaquer et se défendre. Juste à ce moment, le chêne craqua. Michel poussa un cri. L'arbre tenait encore.

Éric alors se décida.

— *Il n'a pas treize ans, songea-t-il, et j'en ai bientôt quinze. Il faut le tirer de là. Mon Dieu, protégez-moi!* Michou, je suis là, cria-t-il, ne bouge pas !

Au bruit, la bête se retourna. Ses yeux flambèrent. Une seconde elle hésita entre l'arbre presque abattu et le garçon immobile à dix pas de là. Puis, d'un élan irrésistible, se rua vers la nouvelle proie offerte. Éric se vit piétiné sans espoir. D'un bond désespéré, il se jeta de côté et parvint à éviter les défenses. Déjà le solitaire revenait à l'assaut.

Éric bondit une seconde fois. Mais son bras, tendu vers un point d'appui, ne rencontra que le vide. Il perdit l'équilibre et tomba.

Il ne put se relever : la bête était sur lui. La partie était jouée et il avait perdu.

Dans sa chute, il avait cependant conservé son couteau à la main. C'est ce qui le sauva. Muet d'horreur, il frappa de toutes ses forces la masse affreuse qui allait le déchirer. Son bras gauche protégeait son visage, et le droit frappait sans relâche... Il sentit les durs sabots s'abattre sur lui et ferma les yeux. Mais ses côtes ne furent point labourées, sa poitrine ne fut pas lacérée par les défenses tranchantes. L'œil crevé, la cervelle coulant d'une horrible blessure, le solitaire agonisait.

D'un suprême effort, Éric se releva. Vacillant comme un homme ivre, il fit quelques pas, vit dans un brouillard Michel qui lui tendait les bras, et s'écroula.

0 h. 50. LLL. C.T. à tous groupes.

Michel hors de danger. Stop. Prière à Bernard et Robert rendre compte si tous leurs scouts présents. Stop. Prière au PÈRE prendre commandement d'ensemble Philippe devenant chef groupe I. Stop. Je rentre au camp avec Éric et Michel.

0 h. 59. RRR. PÈRE à C.T.

Je prends commandement pouvez partir. Stop. Groupe II complet. Stop. Pierre a trouvé piste, vous préviendrai si besoin.

1 h. 05. YYY. Chef de groupe III à C.T.

Groupe III complet. Stop. J'attends instructions.

1 h. 09. LLL. C.T. à tous groupes.

PÈRE chef de manœuvre donnera instructions nouvelles. Stop. Trouvez boisson chaude au retour.

1 h. 15. RRR. PÈRE à tous groupes.

Reprenez la marche sauf Pierre que je rejoins.

Porté par Louis, soutenu par Michel, Éric avait regagné le camp. Étendu sous la tente, son cœur se remplissait à nouveau d'amertume en songeant à Christian. Ah, s'il l'avait vu cette nuit, il ne l'aurait certes plus traité de froussard ! Hélas ! On ne savait plus où le chercher...

— ... Mon Dieu ! fit soudain Michel, qui vidait ses poches avant d'enfiler son pyjama.

— Qu'y a-t-il ?

— Oh, excuse-moi ! En rangeant tes affaires ce matin, j'ai découvert une lettre épinglée à ton sac de couchage. Je l'ai prise pour te la remettre, et je viens de la retrouver dans ma poche. Je suis désolé... Avec toutes ces histoires d'aujourd'hui, je l'avais complètement oubliée...

— Une lettre ? Montre-la ! Seigneur, mais c'est son écriture !

Fiévreusement, il déchiffra les lignes enchevêtrées :

Ne sois pas fâché pour cet après-midi, disait Christian, je ne voulais pas t'offenser et n'ai jamais douté de ton courage. Mais puisque tu ne veux plus de moi pour t'accompagner, et que c'est la dernière nuit avant le 11, je vais aux souterrains : j'aurais trop peur de t'y savoir seul.

Si je ne suis pas rentré demain matin, viens me rejoindre sans rien dire à Louis. Je tracerai une piste à la craie. En attendant, dors bien et sois sage.
CHRISTIAN

Deux, trois fois, Éric relut le message. Les mots dansaient devant ses yeux. Une gêne le prit à la gorge. Il était arrivé malheur à Christian !

Il voulut se lever. Réunissant ses dernières forces, dominé par l'unique volonté de sauver son ami, il parvint à se mettre debout.

Il y avait plus de vingt-quatre heures que la lettre était écrite, plus de quinze heures que Christian l'attendait!

Chapitre 8

LE TERME DU VOYAGE.

— Zut ! lâcha Christian, ça commence mal...

Dans sa précipitation à regagner les souterrains, il avait oublié de caler l'ouverture de la Salle des Gardes, et le pan de mur s'était refermé sur lui.

— Bah ! continua-t-il, ce n'est pas terrible, ça doit certainement fonctionner de l'intérieur...

Il jouait de bonheur : ses mains expertes rencontrèrent le mécanisme, et le bloc tourna. Rassuré, il le laissa pivoter à nouveau, et refit le chemin parcouru vingt-quatre heures auparavant.

Comme la veille, il s'arrêta au milieu de la grande salle ronde qu'ornaient seules l'horloge et les neuf roses de pierre. La date mystérieuse semblait la raison d'être de tout ce qui l'entourait : il fallait avancer.

Comment forcer les autres passages aboutissant à cette antichambre ? Christian songea d'abord aux motifs sculptés de la paroi. Contrairement à ce qu'il pensait, aucun mécanisme ne se déclencha. Patiemment, il recommença ses recherches, appuyant sur chaque pétale. Peine perdue : les fleurs grises ne livrèrent pas leur secret. Après une heure de travail, il n'avait pas avancé d'un mètre.

Il n'osait condamner le couloir qui l'avait conduit jusqu'à la Salle Ronde, craignant de ne pouvoir le rouvrir. Il eut alors l'idée d'examiner le sol, au lieu de limiter ses recherches à l'inspection des murs. Ce n'était point de la terre battue, mais un dallage presque régulier. Sous l'épaisse couche de crasse et de poussière qui le recouvrait, on devinait au centre de la pièce une mosaïque grossière.

Résolument, de son mouchoir sacrifié, Christian en nettoya l'emplacement. La tâche n'était pas mince, ses mains saignaient. Mais bientôt un dessin apparut, imprécis, puis plus net.

Christian, stupéfait, mit à jour un bouquet de neuf roses épanouies, liées entre elles par un ruban de pierre. Sertie dans la banderole, se tordait une inscription en mosaïque plus fine, délavée par l'humidité, aux trois quarts effacée par le temps.

Avec effort, le garçon devina plutôt qu'il ne lut : *B. K. 11.8.36...*

Existait-il un rapport entre les roses du bouquet et celles de la muraille ? Il en était persuadé. Il eut pourtant beau se meurtrir les mains sur la mosaïque comme il l'avait fait sur les pétales immuables, rien ne bougea dans la salle.

Christian était découragé. Tout allait-il sombrer, faute de pouvoir trouver le mot du mécanisme qui peut-être lui crevait les yeux ? Une fois encore il promena sur les murs le pinceau de sa lampe, et la vieille horloge fut baignée de lumière. Un étrange pressentiment l'agita : est-ce que par hasard...

Il s'approcha du boîtier, chercha vainement une clef qui n'existait pas, et d'un doigt tremblant, s'attendant à les voir tomber en poussière, effleura les aiguilles.

Elles marquaient la demie de minuit. Lentement, doucement, avec des délicatesses d'artisan figolant son chef-d'œuvre, il égrena les heures.

Et *cela* se produisit alors qu'il passait sur la neuvième. On entendit un bruit sourd, une sorte de halètement étouffé, et toutes ensemble, dans un affreux grincement, les portes s'ouvrirent. Neuf heures, neuf portes, neuf roses...

Christian resta un long moment immobile : vrai, c'était trop beau. Il n'osait faire un pas, toucher un mur, de peur de voir se clore à jamais les souterrains dévoilés. Tel une statue qui tout à coup s'anime, il secoua d'un geste la chape de silence qui lui pesait aux épaules.

— Sésame, ouvre-toi ! sourit-il, et il voulut tout connaître à la fois.

Il prit au hasard un des couloirs débouchant à sa droite, mais très vite en vit la fin : une double grille de fer barrait le chemin. À peine y avait-il quelques mètres entre chacune ; la seconde franchie, le couloir, de rectiligne qu'il était, s'incurvait presque perpendiculairement à sa première direction.

Christian revint sur ses pas et recommença. Deux fois encore il tomba sur les mêmes portes de fer, plus solides que les plus épaisses murailles...

À la quatrième, le spectacle changea. Il marcha d'abord plus longtemps, et au lieu d'un rideau de fer, ce fut une tenture de cuir qui l'arrêta. Sans peine, il l'écarta, pour pénétrer dans une salle dont il ne put discerner les contours. Sa lampe mourait. Il avança, mais un coup reçu en plein visage le jeta en arrière, criant de surprise et d'horreur. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. Un bruit d'ailes le rassura.

— Ce n'est rien, une chauve-souris... à prévoir puisqu'on peut respirer. Il y a des trous d'air quelque part...

Il risqua trois pas, et à nouveau cria. De joie, cette fois : surélevant un flambeau, il avait aperçu une torche. Il porta la main à sa poche, frotta une allumette. La résine craqua, résista, puis fuma, grésilla et flamba. Le cercle d'ombre, à grands pas, recula. Bientôt Christian put embrasser toute la pièce. Une longue salle, qui eût semblée habitée, sans l'innommable couche de poussière

ensevelissant les meubles et le couple de chauves-souris tournoyant au plafond. Cela sentait les catacombes et le citron moisi.

Aux murs pendaient de gigantesques tapisseries, étoffe et cuir. À terre, alternant avec de sombres fourrures, s'étalaient de laineux tapis. Des sièges, des coffres, des manuscrits épars sur une table, d'autres torchères encore...

Christian les alluma toutes. Son ombre dansa, gigantesque, sur la tapisserie. Une seconde, il s'amusa à la contempler, avant de remarquer, juste dans le prolongement de la direction d'où il était venu, une autre tenture de cuir, pareille à celle qu'il avait soulevée. Il conserva sa torche, éteignit les autres, et continua sa route.

Presque aussitôt, le décor changea. Non que la nouvelle chambre fût moins grande que la première. Peut-être même le paraissait-elle davantage, parce que autrement meublée. Mais elle appelait invinciblement l'épouvante. On ne pouvait se méprendre sur le rôle du lit de cuir qui occupait un des angles, non plus que sur celui des marteaux, poulies, fours, entonnoirs, coins, roues et courroies qui garnissaient l'ensemble. Christian croyait entendre les hurlements des malheureux soumis à la question. De biais par rapport au lit, s'allongeait une table noire et trapue, qu'entouraient trois escabeaux. Des plumes, qui tombèrent en poudre lorsque Christian y porta la main, de la cire, des sceaux, deux ou trois parchemins, un énorme registre clos par un fermoir de cuivre.

Sans trop de mal. Christian l'ouvrit et parcourut les pages. L'encre jaunie était si pâle, les caractères si illisibles, qu'il le referma sans regarder les derniers feuillets, sans davantage se douter qu'il tenait entre ses mains le secret d'Éric et le mystère de sa destinée...

Cette salle n'était pas la dernière. Christian, reprenant sa marche, atteignit une chapelle entièrement dépouillée, hormis six cierges à demi consumés. Derrière l'autel apparaissaient les premières marches d'un escalier qui s'enfonçait sous lui ; un rideau de soie, tout effrangé, s'efforçait vainement à le dissimuler. Christian le laissa pourtant retomber : révélé par une tenture de brocart sur quoi pleuraient des roses d'or, un étroit passage, s'enfonçait dans le mur. Du coup il ne songea plus aux marches entrevues sous l'autel. Aussi vite que le lui permit sa torche fumeuse, il avança. Longtemps, lui sembla-t-il, avant d'être arrêté par une grille en fer forgé, avec dans l'entrelacement de ses motifs une date—toujours la même—et des roses.

Se refusant à croire l'obstacle insurmontable, Christian s'arc-bouta contre la grille et, de toutes ses forces, poussa. Il eut beau l'agiter en tous sens et s'y cramponner, la porte ne céda pas. Mais, comme ses doigts agrippaient un des chiffres, la grille, au lieu de pivoter, se leva, rentrant sans bruit dans le plafond.

Sans méfiance, Christian poursuivit sa route, lorsque le sol lui manqua. Il se sentit glisser dans le vide. D'instinct, il étendit les bras, essayant de se raccrocher dans sa chute. Ses mains glissèrent sur la pierre sans pouvoir s'y fixer, et il tomba.

Onze mètres d'abîme et d'obscurité, une arrivée brutale... Il crut devenir le centre d'un soleil qui lui brûlait le visage, alors qu'un froid mortel lui remontait au cœur. Ses oreilles bourdonnantes s'emplirent du bruit de la mer. Il n'entendit pas la trappe se refermer sur sa tête, et perdit connaissance.

Cela ne dura pas longtemps. Le lit sur lequel il était tombé, l'avait empêché de se briser les membres. Il le comprit et remercia Dieu. Debout dans la nuit, il tenta de se retrouver. Tout à l'heure, il avait laissé échapper sa torche. Sans doute s'était-elle éteinte, puisque aucune lueur ne perçait les ténèbres. Sa lampe donnait encore, ses allumettes n'étaient point perdues. Cela le rendit presque joyeux. Précédé d'un mince filet de lumière, il entreprit de reconnaître l'endroit où il était tombé, et de chercher une issue.

Il fut vite convaincu de l'inanité de ses efforts : la pièce n'offrait aucune porte. La voûte, quoique mal éclairée par la lampe, l'était suffisamment pour qu'on n'y pût trouver trace de l'ouverture par où il avait chu. Sa seule découverte fut celle de la torche, ramassée près du lit.

Christian ne perdit pas courage : les murs, jusqu'ici, lui avaient livré passage ; ils finiraient bien par révéler le mécanisme qui lui rendrait la liberté.

À l'inverse des salles déjà parcourues, celle-ci était de dimensions fort restreintes. Si elle paraissait prodigieusement haute, elle mesurait, en revanche, à peine quatre mètres sur six. Outre le lit, une table et un escabeau boiteux formaient le mobilier.

Christian remarqua, dans un coin, un lambeau de tapisserie, recouvrant une masse informe. Il souleva l'étoffe. Le bruit du métal qui s'entrechoque, le fit tressaillir : il aperçut un amas de dagues, de poignards et d'épées. Un pistolet à garnitures de nacre heurta une vieille rapière, entraînant d'autres lames qui roulèrent avec fracas.

Machinalement, Christian ramassa une dague ; il crut reconnaître sur le manche ciselé un dessin familier. Curieusement il l'examina de plus près. Quelle ne fût pas sa stupeur en voyant le propre blason de sa famille gravé sur le plat du manche !

— C'est impossible, voyons, je rêve...

Il n'était pas le jouet d'une hallucination. L'arme qu'il tenait entre les mains était bien timbrée des trois étoiles d'or que les Ancourt avaient jadis fièrement portées sur champ d'azur, aux confins du monde chrétien. Il en prit une seconde, une troisième : la plupart étaient au chiffre de sa maison.

— D'où viennent-elles ?... Mais d'où viennent-elles donc ?

Il commençait à entrevoir un terrible mystère auquel les siens n'étaient pas étrangers. Et, lorsqu'en examinant les murs du réduit qui allait devenir la plus terrible des prisons, il lut la date fatidique, il ne put faire taire son angoisse.

— 11 août 1936 ! Aujourd'hui !... Mon Dieu, serais-je pour quelque chose dans la mission d'Éric ?

Il attendit vainement une impossible réponse. Sa lampe jeta une dernière lueur et mourut. Il n'eut pas le courage d'allumer la torche retrouvée...

Dehors, le premier coq chantait.

Chapitre 9

LE MANUSCRIT.

Le Scoutmestre bondit. Éric qu'il croyait endormi, se tenait devant lui.

— Chef, je sais où est Christian !

— Ce n'est pas possible, voyons, tu es rentré avec nous !

— Je t'assure que si. Je pars tout de suite et je te le ramène.

— Où est-il ? Comment l'as-tu appris ?

— Je ne peux pas te le dire, je n'en ai pas le droit. Nous serons de retour dans quelques heures, je te le promets. Le voyage de première classe, tu sais bien que ce n'est pas vrai. Alors, laisse-moi faire...

— Mais mon pauvre petit, tu ne tiens pas debout. Il faut quelqu'un qui t'accompagne.

— Non, c'est impossible, je t'en prie, ne m'interroge pas : tu sauras tout demain, maintenant je ne peux rien dire...

— Enfin, c'est de la folie ! Éric, n'oublie pas que je suis le Chef !

— C'est parce que je m'en souviens que je demande ton autorisation. La fatigue, ça n'a pas d'importance. Je te donne ma parole, ma parole de scout, que je ne puis faire autrement. Si je ne pars pas, on ne retrouvera jamais Christian.

Louis ne savait que répondre. Refuser ? Si Éric disait vrai, que deviendrait Christian ? Accepter, lâcher un scout dans l'inconnu, à demi-mort de sommeil et d'épuisement ? Une minute passa, lourde d'un oppressant silence.

— Alors interrogea Éric.

— Alors... va. Et Dieu te garde !

Autant il s'était senti faible et hésitant les jours précédents, autant il se montrait calme et résolu. Une inexplicable transformation s'opérait en lui. Tout à l'heure, en refusant de s'expliquer ou de se laisser accompagner, il ne savait à quel instinct mystérieux, venu du plus profond de lui-même, il avait obéi. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, son corps et son âme se raidissaient, se cristallisaient. Lorsque la première porte s'ouvrit devant lui, c'est un véritable automate qui descendit les marches. Les dés étaient jetés. Le drame, qu'il ignorait encore, commençait.

Il semblait lire son chemin sur la pierre : nul besoin de signes ou de repères. Les mêmes tentures s'écartèrent, les mêmes torches s'allumèrent. Chaque objet lui était familier. On aurait dit qu'il venait là comme à l'accoutumée.

Il s'arrêta devant la table aux parchemins, les parcourut du regard, et presque aussitôt s'empara du registre négligemment feuilleté par Christian. Une force invincible s'était emparée de lui. Il se laissa tomber dans une cathèdre de chêne noirci et se mit à lire, comme s'il n'était venu que pour cela.

Il passa les premières pages, quasi-illisibles, s'absorbant dans les derniers feuillets, couverts d'une encre plus fraîche. À le voir, on aurait pu se demander s'il vivait. Pas un mot, pas un geste, pas un battement des paupières. Et lorsque le registre lui échappa des mains, il demeura prostré sur son siège. Seul, un involontaire tressaillement des épaules montrait qu'il réfléchissait.

Il se leva pourtant. Son corps sembla retrouver sa souplesse, son esprit sa lucidité. Alors, sans que rien ne l'eût fait prévoir, il arracha violemment son bracelet—si violemment même, qu'un peu de sang gicla sur la peau écorchée—et le brisa contre un mur après l'avoir sauvagement piétiné. Puis, sans plus se

soucier de Christian, il prit en courant le chemin du retour. Dehors, le soleil l'éclaboussa. Il n'était pas encore huit heures.

Il regagna le coin du Loup, couvert de poussière et de toiles d'araignées, du sang plein son bras. Les garçons l'entourèrent, mais il ne parut point les voir. Et quand Louis, quelques instants plus tard, lui demanda à voix basse, pâle d'émotion contenue :

— Eh bien, Éric, eh bien ?

— ... Non, Chef, répondit-il, je ne l'ai pas retrouvé.

L'inconcevable attitude d'Éric, parti à la recherche de Christian et revenant sans avoir tenté de l'atteindre, serait vraiment inexplicable, si l'on n'avait sous les yeux la teneur des pages qui déchirèrent pour lui le voile mystérieux. Voici donc, fidèlement transcrites, les dernières feuilles du manuscrit :

... Unique et sincère relation des interrogations délibérations et jugement rendu à Bürckwald, lors de l'Extraordinaire Réunion de Justice qui s'y tint en la Chambre de Question l'an mil huit cent trente-six, et le onzième jour du mois d'août.

Monsieur le Président ayant donné l'ordre de quérir l'accusé, celui-ci, invité à quitter son appartement, s'est aussitôt présenté devant la Cour. Il a refusé de prendre place sur le tabouret qui lui était désigné et a déclaré vouloir répondre debout aux questions qui lui seraient posées. Sur quoi Monsieur le Président a immédiatement commencé.

PRÉSIDENT. – Monsieur, veuillez nous rappeler votre nom.

ACCUSÉ. – Vous plairait-il auparavant de m'apprendre le vôtre.

PR. – Votre famille eut tort de l'oublier.

AC. – Ça ! Suis-je votre prisonnier ?

PR. – Que non pas ! Pour l'instant, seulement mon invité.

AC. – Je goûte peu les hôtes de ce genre.

PR. – Votre séjour ici sera de courte durée. Croyez-moi cependant : vous préféreriez le voir s'y prolonger.

AC. – Ah ! Vous ne parleriez pas ainsi, si j'avais mes pistolets !

PR. – On aura soin d'en regarnir vos fontes. Une dernière fois, Monsieur, votre nom ?

AC. – Le vôtre ?

PR. – Voilà qui va m'obliger à vous faire donner la question. Holà ! Que l'on couche Monsieur d'Ancourt sur ce lit ! Car vous vous appelez Marie-Georges Liévin de Creil d'Ancourt, n'est-ce pas ?

AC. – Vous me rendrez raison !

PR. – J'ai peur que non. Écoutez-moi, car vos heures sont comptées. Ne savez-vous donc point pourquoi vous vous trouvez ici ? N'avez-vous aucune idée du sort qui vous attend ?

AC. – On ne m'avait jamais prédit que je tomberais entre les mains d'un brigand.

PR. – C'est dommage. Car on vous aurait du même coup gardé contre les malheurs qui parfois surviennent au mois d'août. Vous souvient-il de ce Maréchal de vos aïeux dont le fils disparut voici ce soir un siècle ? Vous

pâlissez, Monseigneur ? La mémoire vous revient ! Et de Pierre, et de Charles, et de Robert-Jean-Marie ; de tous le premier, vous vous en souvenez, je crois !

AC. – Par le diable, qui donc êtes-vous ? Oh ! Je saurai bien mettre un nom sur cette face d'enfer !

PR. – Je suis le fils de ceux qui condamnèrent vos pères, le fils aussi de celui que les vôtres assassinèrent.

AC. – Vous mentez !

PR. – Cela vous plaît à dire. Je vais donc vous conter une très vieille histoire. Il y a fort longtemps de cela, en 1420, je crois...

AC. – Eh ! Que m'importe à moi !

PR. – Il vous importera, Monsieur, je vous l'assure ! Par ma foi ! Je suis bien bon de vous trouver des raisons ! Sang-dieu, je m'en doutais ! On vole, on pille, on emprisonne, on assassine, on tue, et quand vient l'heure de payer tout cela, l'histoire ne vous intéresse pas !

AC. – Cette fois, j'avoue que je ne comprends pas !

PR. – Ah, vous ne comprenez pas ! Ceux qui vous précédèrent en apprirent-ils davantage ? Et quand vous sauriez que vos pères pillèrent, volèrent, tuèrent et rançonnèrent les miens, brûlèrent un manoir dont on ne laissa pierre sur pierre, crucifièrent les gens d'armes, et d'une contrée fertile firent une vallée de larmes, quand vous sauriez tout cela, dites, croiriez-vous échapper au trépas ?

AC. – Vous êtes fou, je pense ?

PR. – S'il vous faut des preuves, lettres, aveux, documents ou mémoires, en voilà ! On va vous en donner lecture à haute voix !

Le Président donne ordre de lire à l'accusé un certain nombre de pièces destinées à être conservées avec le présent registre. L'accusé vérifie les sceaux, cachets et signatures, constatent qu'ils proviennent de sa Maison, et les admet comme preuves des vols, rapines, massacres et autres atrocités commis par les siens. La séance, un moment suspendue, reprend.

PR. – Nous voici d'accord sur ce point ?

AC. – J'attends la discussion du suivant.

PR. – Vous vous trompez : il y aura seulement jugement.

AC. – Un assassinat ?

PR. – Non. Une exécution.

AC. – Me croyez-vous enclin à me laisser égorger par vos soins ?

PR. – Décidément, vous ne comprenez rien. Un affreux serment unit ma famille à la vôtre, mieux que ne pourrait le faire aucun autre lien. Voyez ce bracelet qu'à mon tour je porte au poignet, et lisez ! Non, vous ne vous trompez pas, c'est bien cela : B. K. 11.8.36, Bürckwald, onze août trente-six. Le chiffre n'est pas complet, c'est vrai, car il y aurait chaque fois un siècle à déplacer. C'est le seul châtiment qui s'abatte sur votre famille : une tête tous les cent ans, c'est peu, convenez-en. Mais nous l'avons juré : vous nous avez ruinés, martyrisés, dépouillés. Aussi longtemps que notre race sera, la vôtre souffrira. Voici quatre cents ans qu'au jour anniversaire de nos maux, l'expiation commença. Nous avons semé chez vous la crainte et l'effroi. Vous tremblez, Messieurs d'Ancourt devant cette date fatidique vous tremblez devant ce

danger que vous ne connaissez pas, mais vous ne nous échapperez pas ! Seriez-vous le meilleur des frères, le plus cher des amis, je remplirais ma tâche sans merci ! Mes fils recevront de ma bouche la mission que mon père me transmet, et dans cent ans d'ici, ce bracelet dira la même date qu'aujourd'hui. Ça ! Avez-vous un désir, un souhait, un vœu à formuler ?

AC. – Celui de vous tordre le cou !

PR. – J'ai mieux à vous offrir. Vous plairait-il de mourir en m'ôtant du même coup la vie ? J'ai quelques lames assez bonnes, et vos pistolets sont ici.

AC. – Quoi ! Il est loisible de se battre ?

PR. – Si vous le désirez, oui. De grâce, ne vous agitez point ! Vous passerez quand même avant la nuit. Si vous me défaites, ces hommes prendront ma place, et si d'aventure vous en aviez raison, vous demeureriez seul au logis. Nous sommes, mon cher, au fond d'un très vieux château d'Alsace, rempli d'oubliettes et de portes secrètes. L'on n'en sort point ainsi. Bref, c'est seulement ma vie que je joue. L'acceptez-vous ?

AC. – Certes oui !

PR. – Alors, il ne nous reste plus qu'à souper. J'ai là d'excellent vin, un jambon de Mayence, un poulet pour chacun...

Le dîner eut lieu dans la pièce à côté. On révéla pendant le repas les secrets du Bûrckwald à M. d'Ancourt, qui fut très étonné de rencontrer là des armes ayant appartenu aux siens, et d'apprendre que les souterrains construits sous le roi Charles avaient été aménagés à l'intention de sa famille, sans qu'on le sût au château : tant se trouvaient soigneusement celés les mécanismes d'entrée.

Après quoi, M. d'Ancourt demanda à se recueillir un moment, ce qui lui fut accordé sur-le-champ. On apporta des épées. Le choix lui fut laissé. Il se jeta sur son adversaire en homme qui ne désespère pas de forcer la fortune. Il n'en succomba pas moins quelques instants plus tard, trois pouces de fer dans le cœur. On lava la plaie, et on porta ce gentilhomme à l'endroit même où on l'avait fait prisonnier. Un homme prévint la maréchaussée...

... Et c'est ainsi que, lorsque le jour fut venu, Éric connut l'histoire de sa mission et le mystère du bracelet. Christian avait dit vrai : c'était une date, c'était bien Birkenwald.

Tout s'éclairait désormais, depuis l'étrange fascination qu'ils avaient exercée l'un sur l'autre, faite de mutuelle attirance et d'inexplicable répulsion, jusqu'à cette véritable angoisse d'Éric à la vue du château. Jadis, les parents de Christian avaient tué, volé, dépouillé ceux d'Éric, qui avaient conçu une terrible vengeance. Vieille de cinq siècles, elle s'exerçait encore : pour la sixième fois, un d'Ancourt devait disparaître aujourd'hui. Comment son père si indulgent, si bon, avait-il voulu qu'Éric devînt l'instrument d'un pareil châtiment ? Cela, il ne le comprenait pas.

Immobile sur son siège, les yeux fixes, il sentait tout vaciller en lui. Allons, il allait se ressaisir, voir clair dans tout cela, puis sauver Christian.

Sauver Christian ! Ô ironie ! Sauver Christian ? Il fallait le perdre au contraire, le perdre à tout jamais, pour que la mission d'Éric fût remplie. Évidemment,

voyons : le d'Ancourt désigné, c'était lui. Autrement, pourquoi le destin les aurait-il réunis ? Pourquoi aurait-il conduit Éric vers le manuscrit ? En refusant l'aide de Louis, en venant droit ici, il savait maintenant à quelle force il avait obéi.

Par quelle fatalité Christian était-il le seul être au monde que, ses parents excepté, Éric eût vraiment aimé ? N'était-il pas devenu son frère, n'aurait-il pas donné tout ce qu'il avait—même sa vie—pour sauver Éric, s'il l'avait su en danger ? Sa vie qu'il allait lui prendre ! Car s'il ne se mettait pas à sa recherche, s'il ne le découvrait pas, Christian ne reverrait plus la lumière du jour. Il resterait muré au fond de l'insondable château, et nul ne connaîtrait l'horreur de sa fin. Absurdité du sort ! Il l'avait désespérément cherché, et sur le point de le rejoindre, un mur surgissait...

Il se sentait lutter contre un affreux cauchemar. Son automatisme de tout à l'heure l'abandonnait, mais il ne bougeait toujours pas, scrutant d'un œil morne les fourrures étendues à ses pieds. Le problème se précisait. Il pouvait ne plus penser à rien, ne plus même se rappeler que tous ces hommes avaient existé, voler au secours de Christian et le ramener au camp. C'était bien là le sentiment que son cœur lui dictait.

Hélas ! N'y avait-il point le serment fait à son père mourant ? Ah ! S'il était encore là, comme son fils aurait su le prier, l'obliger à renoncer à cet abominable projet ! Lui mort, Éric restait seul devant sa promesse. Sauver son ami et désavouer ceux de sa race, chercher Christian et manquer à la foi jurée—ou bien l'abandonner et remonter sans révéler ce qu'il savait ?

L'abandonner ? N'était-ce pas pour l'aider, lui épargner fatigues et dangers, que Christian se débattait dans ce guêpier ? Oui... mais s'il avait dû échapper à sa destinée, serait-il venu se livrer ainsi, pieds et poings liés ?

Éric savait prier. Il ne pensa pas, néanmoins, que le Seigneur pourrait lui montrer le chemin. Il aurait admis de se déshonorer, il ne pouvait consentir à trahir la parole donnée. Et après un affreux débat intérieur, il sut qu'il allait étouffer la voix de son cœur. Il choisit ce qu'il considérait comme son devoir, bien qu'il le détestât de toute son âme : abandonner Christian au jugement de Dieu. Si d'autres le libéraient, tant mieux. S'il ne revenait pas, Éric sans doute ne lui survivrait pas... Le sacrifice était fait. Il préférait son père à son ami. Il n'avait pas le droit de choisir. Que n'eût-il été possible de racheter de sa vie celle de Christian : il n'aurait pas hésité un instant. Il se leva, arrachant de son bras le bracelet cause de tant de maux, s'acharnant à le mettre en morceaux. Une haine farouche le dressait contre ceux dont il était l'involontaire héritier.

Il remonta. Pour la première fois de sa vie, il mentit. Et, comme on le pressait de questions, il tomba, succombant sous le poids de cette horrible nuit.

On l'avait porté dans sa tente et, sans qu'il parût s'en apercevoir, nettoyé, couché, bordé. Presque tout le jour, il dormit d'un sommeil lourd, agité, peuplé de cauchemars. Philippe le veillait. La Troupe, fatiguée par l'exercice du soir précédent, demeurait au camp. On annonça que les trois Patrouilles avaient perdu le jeu et qu'il ne restait plus qu'à attendre le retour de Christian. Les garçons, cependant perspicaces, s'étaient laissé prendre au calme du Scoutmestre. Mais ceux qui savaient—Philippe et son Second—partageaient l'angoisse des Chefs.

Les recherches continuaient. La piste signalée par Pierre Laurent était abandonnée. Sous un épais taillis, une sorte d'excavation se creusait : la sortie du souterrain muré, devant laquelle, sans s'en douter, Christian était passé dix jours auparavant. De toute évidence, il ne s'y trouvait pas : d'épaisses toiles d'araignées obstruaient l'entrée, et le sol était si humide que la moindre trace s'y serait profondément gravée. Or, pas une empreinte, ancienne ou fraîche, ne s'y lisait, hormis celles des petites bêtes de la forêt.

Philippe, allongé près d'Éric, tira un carnet de sa poche. Heure par heure, il résuma l'affaire, puis inscrivit sur un bloc les solutions qui lui venaient à l'esprit. Procédant par élimination, il en conserva deux : ou Christian avait été enlevé au milieu de la nuit, ce qui expliquait l'insuccès des recherches entreprises dès le matin—ou il se morfondait dans les parages immédiats du château, blessé, prisonnier, en tout cas dans l'impossibilité de signaler sa présence.

« ... S'il était tombé dans quelque oubliette inconnue ? »

L'idée lui plut. Juste à ce moment, Éric ouvrit les yeux.

— Enfin ! soupira Philippe. Je me demandais si tu te réveillerais jamais !

— Christian n'est pas rentré ?

— Non, pas encore. Ne commence pas à t'agiter. Tu es assez fatigué. Si tu voyais la tête que tu as !

— Si tu savais ce que ça m'est égal !

— Veux-tu que j'appelle Michel ? Il ne voulait pas te quitter. S'il est encore là, c'est bien grâce à toi. Ce que Christian sera fier quand il l'apprendra ! Je cherche Michou et je reviens. Tu n'as besoin de rien ?

— Non, je t'en prie, laisse-moi seul, tout seul, je ne veux voir personne.

— Louis m'a recommandé de le prévenir dès que tu serais éveillé. Il faut bien que j'y aille.

— Le Chef ? Pourquoi lui ?

— Je ne sais pas, moi ! Sans doute pour te féliciter... Tu n'as pas l'air de te rendre compte que tu es un scout épatant.

— Tais-toi, Philippe, tais-toi, mais tais-toi donc... si tu savais ! Et puis... je ne veux plus, je ne peux plus être un Loup !

Il avait saisi sa chemise pliée derrière lui, et tentait d'arracher le nœud d'épaule qu'il avait été si heureux de recevoir. Il tremblait comme une feuille au vent, et ses doigts ne parvenaient pas à détacher la tresse rouge et noire.

— Voyons, mon vieux, intervint le C. P., pas de bêtises ! Tu es éreinté, voilà tout. Tu vas tâcher de dormir tranquillement, et demain, c'est Christian qui te réveillera...

Éric retomba sur sa couche, subitement calmé.

— C'est vrai, Philippe, je suis nerveux, excuse-moi. J'ai un peu de fièvre. Donne-moi un cachet d'aspirine, je vais me rendormir.

Il feignit de reposer. Les images se succédaient dans sa tête en une course échevelée. Devant lui, brusquement Christian surgissait.

— *Éric, Éric, as-tu jamais eu meilleur ami que moi ? N'as-tu point d'âme pour m'abandonner ainsi ? Que t'ai-je fait, mon Dieu, que t'ai-je fait, sinon voulu t'aider ?*

— *Courage, Éric ! Tu as fait ton devoir ! Le reste importe peu !...*

— *Tu es un traître, un lâche ! Oui, un lâche ! Ah, j'avais bien raison l'autre jour!* reprenait Christian.

Et le combat recommençait. Tout était remis en question. Éric se demandait s'il avait eu raison. Mais il s'était muré dans un tel silence qu'il n'avait personne à qui se confier. Le Père, le Chef, Philippe ? À quoi bon ? Ils ne comprendraient pas... D'ailleurs, il n'avait le droit de rien dire. Il s'enfonçait dans une mer profonde, une pierre au cou, sans même désirer revenir à la surface.

Depuis la mort de son père, Éric n'avait eu personne pour le conseiller. C'était un petit prince du Nord, encore plus norvégien que français. Il avait fait bon marché de sa vie pour secourir Michel – il était prêt à la donner pour racheter celle de Christian, mais à ses yeux, un serment était un serment.

... Et s'il retournait dans le souterrain, révélait tout à Christian et mourait avec lui ? De cette façon, du moins il n'aurait pas si vilement trahi son ami...

La voix du Chef le secoua.

— Philippe me dit que tu es encore bien las ?

— Mais non, ce n'est rien...

— Tant mieux ! Je ne voulais pas te déranger, seulement voir comment tu allais. Quand tu seras complètement remis, je reviendrai. Et nous aurons tout le temps de parler un peu... si tu veux bien.

Chapitre 10

LA SIXIÈME FOIS.

Si, en découvrant la dague étoilée à ses armes, Christian avait éprouvé un moment d'affreuse angoisse, il n'avait cependant pas tardé à se ressaisir.

Il songea d'abord à examiner en détail le réduit où il se trouvait, afin de sortir au plus tôt de cette impasse. De nouveau, il sonda le sol et les murs. Partout le même son plein, la même terre battue à peine humide. Aucune saillie, aucune aspérité, aucun mécanisme dissimulé à portée de la main.

Il regarda sa montre. Elle marquait deux heures vingt-cinq. Il se sentit soudain recru d'une immense fatigue.

— Bah ! Mieux vaut dormir. Au camp, ils ne seront pas réveillés avant six heures. Le temps de me chercher, de m'appeler, de trouver le billet que j'ai laissé à Éric, ça fait sept heures. S'il craint de mettre les autres au courant, Éric ne viendra pas tout de suite. Bref, il ne sera peut-être pas là avant midi. J'ai donc neuf heures de sommeil devant moi. Sans compter que ça économisera toujours la lumière.

Et il s'étendit sur le lit où il ne tarda pas à s'endormir comme il l'avait prévu.

Réveillé, son premier regard fut pour la montre fixée à son poignet. Une heure moins dix : il avait reposé plus longtemps qu'il ne l'aurait désiré. Personne n'était encore venu. Du moins il n'avait entendu personne. Déjà, il s'affolait à l'idée qu'on aurait pu l'appeler pendant son sommeil.

Il se raisonna pourtant : — *Je me serais certainement éveillé. Éric va venir, je n'ai qu'à l'attendre. Par exemple, j'aurais dû emporter mon sifflet!*

Il s'aperçut qu'il avait faim. Ses poches retournées livrèrent un morceau de chocolat. Il l'avalait par petites bouchées, en le suçant pour finir moins vite et se donner l'illusion de manger davantage. Le morceau eut tout de même une fin. Et Christian ne trouva rien d'autre pour compléter son repas.

Il n'avait pas allumé la torche. Il fallait, pensait-il, restreindre la lumière dont on pourrait avoir besoin au retour. Il compta ses allumettes. Il était moins riche qu'il ne l'espérait : il ne lui en restait plus que sept. Mais il n'en avait pas besoin pour l'instant ; aussi, cette constatation ne l'émut-elle pas outre mesure.

Il n'osait se rendormir, craignant de manquer les appels d'Éric. Couché sur les fourrures du lit, les genoux au menton, il songeait à la scène qui accueillerait son retour au camp. Il avait eu bien tort de partir sans l'autorisation des Chefs, et prévoyait une algarade sérieuse.

— *Après tout, conclut-il, je ne l'ai pas volé ! Cela fera quelques mauvaises minutes à passer, et l'on n'en parlera plus. Du moins, la leçon m'aura profité!*

L'énigme qu'il s'était juré d'élucider le préoccupait davantage. Elle demeurerait entière. Une donnée nouvelle s'était ajoutée à celles déjà connues du problème : non seulement Christian ignorait toujours ce qui s'était passé aujourd'hui, onze août, mais il renonçait à comprendre à la suite de quelles circonstances, ces armes qui, sans aucun doute, avaient appartenu aux siens, étaient ici.

Il voulut les revoir et craqua une allumette. Le décompte fut vite opéré : deux épées, deux poignards, une dague, et un énorme pistolet bardé de nacre. Sur tous, le blason d'Ancourt.

Christian ne se lassait pas de les contempler. Vint pourtant le moment où il dut les abandonner et se replonger dans l'obscurité. Il était près d'une heure et demie. Éric viendrait pendant la sieste. Christian ne s'inquiétait plus de son retard. La position couchée aidant, il se rendormit...

Il ne rouvrit les yeux qu'à cinq heures. Du coup, la peur le prit. Il avait faim, et surtout soif. Il se demandait avec effroi si l'on n'était pas déjà venu le délivrer, si l'on n'était pas vainement passé à côté de lui, faute de répondre aux appels qui n'avaient pas manqué d'être faits. Sinon, aucune raison plausible au retard d'Éric : l'heure la plus favorable, celle de la sieste, où chacun fait ce qu'il veut à condition de ne pas troubler le repos des autres, était passée.

Et s'il n'avait pas vu la lettre de Christian ? S'il s'était levé dès le réveil, sans avoir remarqué le papier fixé à son sac de couchage ? C'était impossible, voyons : il l'aurait trouvé en rangeant ses affaires, ou en brossant ses couvertures. Oui... à moins qu'il n'eût plu. En ce cas, tout s'expliquait : les sacs ne bougeaient pas de la tente, et l'on ne découvrait sa lettre qu'à la nuit, en se couchant. Attendre, encore attendre...

Christian se rappela soudain la répugnance d'Éric à descendre dans les souterrains ; mais s'il n'avait pas voulu s'y risquer, il aurait tout de même prévenu quelqu'un. On devait être aux cents coups après cette journée passée sans qu'il eût paru au camp ! Et ses parents qui lui avaient tellement recommandé de ne pas commettre d'imprudences, ses parents auxquels il avait promis de ne rien faire, de n'aller nulle part, sans avoir obtenu l'autorisation du Chef de Troupe !

Pour chasser ces idées inopportunes et se rendre compte de l'exacte situation de sa prison, Christian s'essaya à tracer, sur un calepin, le plan supposé du chemin

parcouru depuis la Salle des Gardes. Il acquit la conviction qu'il se trouvait à peu près à la lisière du bois, et à une assez grande profondeur sous terre.

Une chose l'étonnait : aucune prise d'air n'était visible, et il respirait sans trop de peine, malgré l'atmosphère âcre et viciée.

La faim et la soif commençaient à le faire terriblement souffrir. Il ressentait de véritables brûlures, il avait des spasmes de plus en plus douloureux et nombreux, au fur et à mesure que le temps s'écoulait.

Au moins six heures à attendre : les scouts ne seraient pas couchés avant onze heures, Éric ne serait pas là avant minuit. Il n'y avait qu'à se résigner.

Il avait mal à la tête. Sa nuque devenait de plomb. Il commençait à étouffer. Il ôta son foulard et déboutonna sa chemise : un peu d'air frais effleura sa peau couverte de sueur.

Il se roulait de tous côtés sur le lit, cherchant une position confortable, sans parvenir à la trouver. Il se couchait de son long, les bras repliés, mais un frisson le prenait qui le roulait en boule, recroquevillé comme un petit chien dans sa niche. Il n'avait plus aucun sommeil, et toutes les minutes interrogeait sa montre, dont les aiguilles lumineuses vivaient seules avec lui. Il voulut compter pour tromper l'attente, mais dut bientôt s'arrêter, tellement cela le fatiguait. La fièvre montait. Il étouffait de plus en plus, le peu d'air qui lui caressait la poitrine, désormais impuissant à le rafraîchir.

Il enleva sa chemise et respira à grands coups ; après quelques minutes d'un relatif bien-être, il retomba dans sa prostration fiévreuse.

Il aurait voulu ne plus penser à rien, vivre jusqu'à minuit plongé dans le néant. Au lieu du calme désiré, les images se succédaient toujours plus rapides dans sa tête alourdie.

Plus encore que l'angoisse de l'attente, une chose le tourmentait : avoir manqué de loyauté envers ses parents et ses Chefs. Envers ses parents en leur ayant désobéi, envers ses Chefs en ne leur ayant pas demandé conseil. Au fond, s'il ne les avait pas mis au courant, c'était bien moins pour respecter le secret d'Éric, que pour ne pas être privé de l'aventure.

— J'ai eu tort, se répétait-il, tout à fait tort. C'est grâce à Louis que je suis au camp. Il me pardonnera peut-être, mais il n'aura plus jamais confiance en moi...

Les reproches à venir lui étaient indifférents. Christian se désespérait à la pensée de perdre l'estime de la Troupe. Le Chef lui apparaissait, refusant de lui tendre la main, sa Patrouille lui tournait le dos, et si Philippe l'accueillait sans raideur, les autres l'accablaient de sarcasmes. Seul, Éric le comprenait.

Des heures se traînèrent, lentes, anxieuses, ne lui épargnant pas une image ou un souvenir, futiles détails d'années passées, ou événements des jours précédents. Il interrogeait d'invisibles présences.

La fièvre montait toujours. Que n'eût-il donné pour quelques gouttes d'eau ! Rien ne pouvait calmer sa bouche desséchée, sa gorge en feu...

Il poussa soudain un cri de désespoir : la piste tracée pour Éric n'était pas achevée ! Comment son ami allait-il retrouver sa trace ? Si les portes de la Salle Ronde s'étaient refermées, jamais Éric ne songerait à l'horloge ! Le mécanisme pourrait d'ailleurs ne plus jouer.

Son mouchoir ? Où l'avait-il laissé ? Sur la mosaïque de la Salle Ronde ou plus loin ? Peut-être guiderait-il celui qui viendrait le chercher...

Il ne quittait plus sa montre du regard. Ses yeux fixaient alternativement les aiguilles et le chiffre 12. Mais cela dansait tellement qu'il ne parvenait plus à lire les signes du cadran.

Minuit arriva. Le cauchemar finissait, Éric allait apparaître. Christian en était sûr, cela ne pouvait pas ne pas être. Il s'était assis, et l'oreille collée au mur, épiait chaque bruit. Il n'entendait rien d'autre que les battements de son cœur et le tic-tac régulier de sa montre.

Il demeura ainsi près d'une demi-heure, figé, raidi. Ses tempes éclataient. Puis, d'un bond, malgré sa tête bourdonnante, il se leva et se précipita contre les murs, qu'il cribla de coups de poing et de coups de pied. Sa voix résonnait sous la voûte comme dans une cathédrale.

— Éric ! Éric !! Éric !!! Viendras-tu, viendras-tu donc ? N'entends-tu pas que je t'appelle ?...

Lorsqu'il n'eut plus de forces pour crier, plus de forces pour frapper, il se jeta sur le lit et éclata en sanglots désespérés. Il souffrait tellement qu'il ne savait plus s'il était encore lui-même...

Quand il fut un peu calmé, il n'eut plus qu'un désir, celui de rester ainsi anéanti jusqu'à ce qu'on vînt.

Rien ne lui ôterait cette affreuse brûlure à la gorge, ni cet étau qui lui broyait la nuque, ni ce casque de fer qui le rendait fou. Alors...

Alors le délire le prit. Vivants et trépassés se penchèrent sur le lit. Le premier de tous, il reconnut Éric.

— ... Enfin, c'est toi ! Comme tu as tardé, comme je t'ai attendu ! Mais ça ne fait rien, tout est fini, oublié, puisque tu es là et que je vais m'échapper de ce trou d'enfer. Car tu viens pour me chercher n'est-ce pas, pour me faire sortir d'ici ? Éric ! Pourquoi ne réponds-tu pas ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Parle, parle donc ! Ne vois-tu pas que je n'en peux plus, que j'étouffe... Donne-moi à boire, une goutte, rien qu'une goutte, tu auras tout ce que tu voudras... Oh ! Pourquoi t'en vas-tu ? Éric ! Que t'ai-je fait ? Ne t'en va pas... Oh, ne t'en va pas ! Quel brouillard ! Je te vois à peine... Fais attention ! Éric ! Ne recule pas : il y a une oubliette derrière toi, tu vas tomber... D'où vient ce sang ? Il y en a partout, sur les meubles, sur les murs... Éric ! Éric ! Où es-tu, je ne te vois plus, je ne vois que ce sang qui m'entoure... Quel est cet homme que je ne connais pas ? Pourquoi te laisses-tu attacher par lui ? Qui est-ce ? Qui est-ce donc ? Pourquoi veut-il me tuer ? Que lui ai-je fait ? Ne pourras-tu te détacher et venir à mon secours ?... Ne mange pas de ces prunes, elles sont empoisonnées, regarde mes belles épées, mes belles épées retrouvées...

La fièvre tomba d'un coup. Le délire cessa. Les fantômes s'envolèrent. Christian était à nouveau seul dans sa prison.

Sa montre, qu'il n'avait pas remontée, s'était arrêtée sur la demie de six heures. Depuis combien de temps se trouvait-il là ? Des heures, des jours ? Depuis longtemps, sans doute, autrement, il n'aurait pas été si faible.

La faim ne le torturait plus. Il ne sentait plus de coups de marteau lui pétrir la tête. Il était faible, voilà tout. Si faible qu'il ne pouvait se mettre debout, si faible qu'il ne se révoltait plus à l'idée de ne jamais sortir de là.

Maintenant, c'était fini, il le savait. Certes, on l'avait bien cherché, mais le souterrain gardait son secret. Il allait mourir tout seul dans ce sombre réduit, alors que le soleil brillait quelques mètres plus haut.

S'il avait su, il aurait lutté dès le début, en creusant le sol, en traçant un escalier dans la pierre : peut-être aurait-il pu soulever la trappe : aujourd'hui, c'était trop tard.

Au fond, comme c'était facile ! Il attendrait tranquillement, patiemment, sans révolte, et cela se ferait sans qu'il s'en aperçût. Il trouva la force de remettre sa chemise, de rajuster son foulard. Il voulut s'agenouiller, mais tomba lourdement. Il parvint à remonter sur le lit, s'étendit et croisa les bras.

Il était si bien, en vérité, si bien. Il regrettait seulement la peine immense qu'il allait faire à son père, à sa mère, à sa Patrouille. Il s'oubliait pour penser à ceux qui l'avaient aimé et qu'il ne connaîtrait plus. Il revit le jour de sa Promesse, celui où il reçut son premier brevet, celui qui précéda sa première nuit de camp.

Venue de très loin, comme assourdie par la pierre, la voix des orgues le berçait en un murmure infiniment doux. Voilà que des lambeaux de phrases lui revenaient en mémoire. Où donc avait-il entendu ces vers surgissant d'on ne sait quelle mystérieuse profondeur ?

*La lune est blonde comme un page
Et glisse comme un ver luisant
Sur le flanc rose d'un nuage
Qui se déchire en l'attirant.

La brise qui flâne à son gré
Caresse encore le gazon,
Et le soleil, comme à regret,
S'enfonce au lointain horizon...*

Oui, où les avait-il entendus ? Pourquoi se mêlaient-ils aujourd'hui à ceux qu'il avait répétés si souvent, sans songer au jour où ils deviendraient réalité ?

*Fais-nous quitter l'existence
Joyeux et pleins d'abandon.
Comme un scout, après les vacances,
S'en retourne à la maison...*

Tintait encore en lui cet autre chant de joie, si souvent entonné auprès des cendres chaudes :

*Faut-il nous quitter sans espoir,
Sans espoir de retour,
Faut-il nous quitter sans espoir,
De nous revoir un jour ?...

Ce n'est qu'un au-revoir mes frères,
Ce n'est qu'un au-revoir,
Oui, nous nous reverrons, mes frères,*

*Ce n'est qu'un au-revoir.
Car Dieu qui nous voit tous ensemble,
Saura nous réunir...*

Le chant décrut. L'orgue se tut. Christian était extraordinairement lucide. Il fit un grand signe de croix, invoqua Notre-Dame des Loups, Patronne de la Patrouille, joignit les mains, sourit et ne bougea plus.

Ainsi s'accomplit pour la sixième fois l'étonnant événement : Christian-Marie-François Liévin disparut ce même jour que trouvèrent leur destin, Robert, Charles, Pierre, Marie-Georges et René, tous Seigneurs de Creil et Marquis d'Ancourt.

Chapitre 11

ÉRIC.

Louis s'éveilla en sursaut : on pénétrait dans sa tente. Le Scoutmestre se redressa, tandis qu'un scout se glissait près de lui.

— ... C'est toi, Philippe ? Des nouvelles ?

— Peu de chose... J'ai pensé qu'il valait mieux te prévenir. Je crains seulement de t'avoir dérangé.

— Je t'en remercie, au contraire. J'ai si peu dormi depuis deux jours, que j'ai dû m'étendre quelques heures cette nuit. Sauf imprévu, le docteur d'Ancourt sera là demain. Vois-tu, il avait le pressentiment qu'il arriverait quelque chose à Christian. Mais je t'écoute : pourquoi t'es-tu levé de si bonne heure ?

— Voilà. Hier après-midi, en soignant Éric, j'ai réfléchi aux événements survenus depuis le moment où j'ai constaté la disparition de Christian, c'est-à-dire depuis avant-hier matin. J'ai examiné toutes les solutions possibles. Si je ne t'ai pas fait part de mes soupçons, c'est qu'ils me semblaient trop peu fondés. Mais certaines constatations particulièrement troublantes m'incitent à croire...

— Qu'il a été enlevé ?

— Pas du tout ! Qu'il a été victime de son amour des aventures ! J'ai peur qu'il ne soit tout près de nous, dans l'impossibilité de nous appeler à l'aide.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Écoute ! Tu sais combien ces histoires d'oubliettes et de souterrains l'avaient troublé. Je me demande s'il ne s'est pas fourvoyé dans quelque cachette ignorée, dans quelque endroit dont il n'aura pu revenir.

— Tout ce qui est accessible a été visité ! Le reste est muré depuis des années...

— Peut-être ! C'est même la raison pour laquelle je ne t'ai rien dit. Et pourtant ! Comment expliquer qu'il n'ait été signalé nulle part ? Que personne ne l'ait vu ? Qu'on n'ait recueilli aucun renseignement susceptible de faire apparaître une piste, bonne ou mauvaise, peu importe ?

« Il y a mieux. Je me suis réveillé ce matin vers trois heures. Impossible de me rendormir. Alors j'ai tenté une expérience. J'ai pris un de ses pyjamas dans son sac, et je suis allé au chenil. Il avait toujours les chiens à ses trousses, rappelle-toi. Diane est sortie. Je lui ai donné le pyjama à flairer. Elle n'a pas hésité : après m'avoir ramené au camp, elle a piqué droit sur la Salle des Gardes, et s'est arrêtée juste contre le mur d'où part ce souterrain que Madame de Lienville assure avoir été muré... Non, ne m'interromps pas ! Moi aussi, j'ai eu ce réflexe : une coïncidence, n'est-ce pas, une simple coïncidence... Aussi ai-je enfermé la chienne et recommencé avec les petits. Or, tous les sept, tu m'entends, tous les sept, m'ont entraîné au même endroit et ont flairé la muraille. Naturellement, je n'ai pu la faire bouger. Mais ça ne prouve rien : si Christian avait découvert une porte secrète, il nous faudrait la retrouver.

— Si tu disais vrai, il serait enfermé depuis trois jours, sans air, sans nourriture. Dieu sait sur quoi on peut tomber dans ces vieilles bâtisses ! Il faut vérifier ton hypothèse aussitôt, quitte à entamer le mur à la pioche !

— Attends encore, je n'ai pas fini. Je suis persuadé qu'un scout, au courant de son escapade, a tenté de le rejoindre.

— Éric ? Il ne s'en est pas caché.

— Sais-tu ce qui s'est passé la nuit dernière, quelques instants avant qu'il ne vienne s'offrir à ramener Christian ? Michel me l'a raconté. Christian lui avait laissé une lettre, épinglée à son sac de couchage. Éric ne l'a pas vue, mais elle a été trouvée par Michel, qui l'a oubliée toute la journée dans sa poche. Il ne s'en est souvenu qu'au moment du coucher. Il remet la lettre à Éric en s'excusant. Voilà l'autre qui rougit, pâlit, verdit, se lève et te demande l'autorisation d'aller à la recherche du disparu, sans te dire où il est. C'est bien ça ?

— Oui...

— Je continue. Si Éric ne voulait rien t'avouer, ni surtout se laisser accompagner, c'est sans doute que Christian avait fait une grosse blague, et qu'il désirait lui en épargner les conséquences. Quoi qu'il en soit, Éric demeure absent toute la nuit. *Cependant, il n'a pas quitté le château.*

— Hein ?

— Je le prouve ! Toujours grâce à Michel. Éric, m'a-t-il affirmé, a pris la direction du château, sans chapeau ni manteau. Dès qu'il s'en est aperçu, Michou s'est précipité derrière lui. Il a trouvé la porte du parc grande ouverte, et celle donnant sur le village fermée à double tour. Le garde, pensant que nous pourrions avoir besoin de lui, n'était pas couché. Il a juré ses grands dieux que personne n'était sorti de la propriété, puisqu'il avait les clefs.

— Preuve insuffisante : il a pu escalader les clôtures !

— Non, parce qu'il a plu cette nuit-là. S'il était resté dehors, Éric serait revenu les souliers pleins de boue, la chemise trempée, le foulard en ficelle. Or, il n'y avait que de la poussière sur ses chaussures ; quant à sa chemise et à son foulard, pas même humides. Par contre, il était couvert de toiles d'araignées. Enfin, il n'aurait jamais eu la force de grimper aux murs : il pouvait à peine se traîner. J'en conclus qu'il n'a pas quitté le château. Rapproche ça de l'obstination des chiens : Christian est ici, j'en mettrais ma main au feu...

— Admettons que tout cela soit exact. La situation n'en est pas moins tragique, puisque Éric n'a pu le ramener. Il a peut-être connu les projets de Christian, il n'en a pas moins été incapable de le rejoindre.

Philippe baissa la tête, conscient de l'énormité qu'il allait proférer.

— Et s'il l'avait quand même retrouvé ? murmura-t-il.

— Impossible ! Il l'aurait dit ! Te rends-tu compte de ce que tu avances ?

— Oui... et je ne partage pas tout à fait ta façon de voir...

— Tu crois qu'Éric *sait et n'a volontairement rien dit* ? Christian est son meilleur ami !

— Je n'affirme rien. J'avoue au contraire ne pas saisir son attitude. Mais je suis sûr qu'il nous cache quelque chose. Ni toi ni moi ne connaissons l'emploi de sa nuit. Peur ? Timidité ? Allons donc ! Il ne porte plus son bracelet, as-tu remarqué ? À Lélo qui lui en faisait courtoisement la remarque, sais-tu ce qu'il a répondu : — *Réjouis-toi, mon vieux ! On ne me reprochera plus mon air de fille, maintenant !* Tu penses qu'Alain n'a pas insisté. Il n'en est pas moins vrai que le bracelet a disparu cette nuit-là. Dieu sait s'il y tenait ! Et sa perte semble lui être parfaitement indifférente. Dans son sommeil, il a répété vingt fois le nom de Christian : — *Je te jure que ce n'est pas de ma faute, disait-il, j'étais lié, comprends-tu, Christian, lié...* Il se taisait un instant, puis reprenait : — *Oh ! Tu ne me crois pas, tu ne veux pas me comprendre ! Tu sais pourtant que je le ferais, si je pouvais...* Il s'est éveillé quelques minutes plus tard. J'ai essayé de l'égayer un peu en lui envoyant Michel, qui ne jure plus que par lui. Il lui a tout de même sauvé la vie, à ce gosse-là ! Eh bien ! Il a refusé de le voir, et piqué une vraie crise, me rendant son nœud d'épaule, déclarant qu'il n'était pas digne d'être un Loup, etc., etc. Quand les autres sont venus se coucher, il a fait semblant de dormir, pour ne pas répondre à leur bonsoir. Il ne tenait d'ailleurs pas davantage à ta présence. Évidemment, j'aurais pu fouiller ses poches et prendre la lettre de Christian ; je suis certain qu'elle s'y trouve encore. Seulement, ça me répugne... Je me demandais si je te préviendrais : le manège des chiens m'a décidé.

— Alors, selon toi, il faudrait faire parler Éric ?

— Oui, certes. Mais y arrivera-t-on ? Avec ses airs de ne pas y toucher, c'est une tête de fer. Et pour les garçons, Christian rentre ce soir.

— Bah ! J'essayerai de l'amadouer... Va te recoucher comme si de rien n'était. À propos, l'histoire de la lettre, Michel l'a-t-il racontée aux autres ?

— Non, à personne. Je lui ai d'ailleurs recommandé le silence. Pour expliquer l'absence d'Éric la nuit dernière, j'ai déclaré qu'il avait couché au château.

— Bon. À tout à l'heure. Va-t'en vite. Ne ferme pas la tente.

— Éric, mon vieux, inutile de te lever, si tu es fatigué. Reste là.

— Mais non, Philippe, je t'assure...

Il enfila son maillot et s'extirpa péniblement de ses couvertures. Déjà les Loups s'inquiétaient de le voir souffrant. Il remercia chacun aimablement, sans impatience. Moins que jamais, il ne pouvait s'abandonner. La nuit avait été affreuse. Loin d'éprouver le sentiment du devoir accompli, il était accablé de doutes et d'inquiétudes. Sans le reprocher à son père, il maudissait son serment.

Il s'habilla lentement, mécaniquement, s'appliquant à faire exactement les gestes nécessaires, pour ne penser à rien.

La Messe raviva son supplice. Il ne put éviter d'entendre l'Aumônier. Bras croisés, immobile, les paroles du Père perçaient sans peine sa feinte indifférence. Elles évoquaient la fête du lendemain – Assomption ! – invitant chacun à redire son amour, sa confiance à la Mère du Sauveur. Pour eux, c'était Notre-Dame des Loups, Notre-Dame des Renards, Notre-Dame des Lynx.

— ... Demain, vous serez tous réunis devant cet autel, et ce sera la plus belle fête du camp, si vous savez la préparer. Rappelez-vous cette phrase, lue et relue avant votre Promesse : *Parce qu'il y a un scout quelque part, à l'école, à l'atelier, il faut qu'il y ait quelque chose de changé...* Un vrai scout, petits frères, agit mieux qu'un autre. Voilà ce que je vous demande de réaliser en amour et en charité... Il en est parmi vous, hélas, qui sur terre n'ont plus de maman. Ceux-là fêteront doublement ce jour. À votre Mère du Ciel, vous confierez vos pensées, vos soucis, vos chagrins. C'est Elle qu'il faut invoquer, c'est à Elle qu'il faut demander conseil. On peut tout Lui demander, tout Lui dire. Ne L'a-t-on pas appelée Notre-Dame du Bon Conseil, Notre-Dame du Perpétuel Secours ? Car Elle répond toujours...

— ...*Il faut tout Lui confier, tout Lui dire... car Elle répond toujours...* Éric se mordait les lèvres. Oh, si c'était vrai, si cela pouvait être vrai ! Il allait s'agenouiller et Lui parler comme un tout petit enfant. Elle devait bien savoir qu'il n'existait pas au monde d'être plus misérable que lui, que s'il avait pu racheter la vie de Christian par la sienne, il l'aurait fait. Si son retour était encore possible à ce prix, il était prêt.

Surtout, surtout, qu'Elle l'approuve ou le conseille ! Il ne pouvait plus supporter cela tout seul : c'était trop lourd pour ses épaules, et il n'y avait plus qu'un grand trou noir devant lui.

Alain servait le porridge, lorsqu'un scout de la Patrouille de service apporta une lettre au C. P. du Loup. Le Scoutmestre invitait Éric et Michel à partager le petit déjeuner des Chefs, si Philippe n'y voyait pas d'inconvénient.

— Je n'ai aucune envie d'y aller, commença Éric. D'abord, je ne prends rien.

— Mais si, viens donc, protesta Michel : ça me ferait tellement plaisir !

Éric ne bougeait pas.

— Tu peux difficilement refuser, intervint Philippe. Michel n'ira pas sans toi.

— Alors, j'obéis. Où est passé mon chapeau ? Ah, c'est toi, Michou ?

Tant de bonne grâce et d'amabilité les accueillirent, qu'Éric dut se forcer à sourire. Il ne participait à la conversation que par monosyllabes. Il se révoltait de voir Louis si calme, si tranquille, pendant que Christian agonisait à trente pieds sous terre. Le Père parlait peu, mais son regard de bonté valait le meilleur des réconforts. Michel racontait pour la dixième fois comment, grâce à Éric, il avait échappé aux coups du sanglier. Le Scoutmestre les félicitait l'un et l'autre.

— J'ai averti mes parents, avoua Michel, et maman voudra certainement t'avoir à la maison, à notre retour du camp.

— Pour si peu de chose... ça ne valait vraiment pas la peine...

— Tu viendras ?

— Mon pauvre vieux, je ne fais plus guère de projets...

— Autrement dit, tu t'en remets au Seigneur, sourit le Père. Si tout le monde t'imitait, la vie serait moins compliquée.

— À propos de projets, enchaîna Louis, moi qui n'ai pas le détachement d'Éric, j'ai bien envie d'en exécuter un ce matin. Je rêve d'un petit tour à cheval. Au fait, si tu es remis, tu pourrais peut-être m'accompagner ?

Le coup était direct. Sous le ton dégagé, l'ordre perçait. Éric était trop fin pour s'y méprendre. Il s'inclina.

— Je suis tout à fait remis, Chef.

— Parfait. Voudras-tu faire seller après l'inspection ? J'ai prévenu aux écuries.

Ils abordèrent au pas la coulée de verdure qui, derrière le château, coupe en deux la forêt. Éric attendait l'attaque, sans courage pour chercher la fable qu'il faudrait inventer. Oh, être enfin libéré ! S'abandonner à Louis, le rendre juge de ses actes, du serment fait à son père ! Il avait posé la question ce matin : *Elle* n'avait point répondu.

Le Chef ne se pressait pas davantage : s'il s'engageait à faux, il perdait tout espoir de gagner la confiance du garçon.

Ils atteignirent ainsi une piste fraîchement ratisée. Louis ajusta ses rênes.

— Au trot ? interrogea-t-il.

Sur un signe d'Éric, il serra les jambes, et appuya sur les étriers.

Son compagnon aperçut le premier une haie facile à contourner. Il n'y songea pas et enleva son cheval pour sauter l'obstacle. Louis, qui resanglait le sien, le vit trop tard, et se reçut de justesse. D'instinct, les deux bêtes se mirent au galop. Éric ne fit rien pour retenir sa monture, Louis, suivant le mouvement, marcha dans sa foulée.

Ils allaient toujours silencieux. La terre molle feutra le bruit régulier des sabots. Éric ôta son chapeau et l'attacha au troussequin. Louis l'imita. En d'autres temps, il aurait admiré sans réserve le frêle adolescent si bien fixé à sa selle, uni à sa monture. De fait, Éric était un merveilleux cavalier.

Il avait pris quelque plaisir à la course, se baissant à la dernière seconde, lorsqu'une branche le menaçait au passage. Sa main flattait la superbe crinière.

— Tu es un brave homme de cheval...

Mais l'image de Christian passa devant ses yeux, plus douloureuse que jamais. Il se reprocha comme un crime de goûter la moindre joie alors que son frère l'appelait sans espoir. Il desserra son étreinte et se pencha en arrière.

Louis, surpris par ce changement d'allure, fit un écart.

— Ça ne va pas ? Tu es fatigué ?

— Pas pour si peu !

— Nous pouvons nous arrêter, si tu veux ?

— Non, non, je t'en prie...

Ils poursuivirent paisibles, botte à botte. Éric se laissait mener par son cheval qu'il ne gouvernait plus. Louis l'observait à la dérobée. Il vit soudain le fin visage se durcir, les yeux verts perdre leur couleur, les mâchoires se contracter.

— Éric !

Juste à ce moment, le garçon cravacha sa bête, qui prit du champ.

— Éric ! Éric ! Allons bon, j'aurais dû m'en douter... Éric !

L'autre ne se retourna pas. Debout sur ses étriers, une main sur l'encolure, il cravachait toujours l'animal.

— C'est de la folie ! Pourvu qu'il tienne...

Louis se lança à sa poursuite. Son cheval n'était pas de force.

— *Balzane un, cheval commun !* Seigneur, c'est bien vrai ! Ah, si j'avais des éperons ! Oui ! Mais *balzane trois, cheval de roi*, ajoute le proverbe. Éric avait un pur-sang de huit ans entre les jambes, et l'excitait encore.

Son choix était fait : il ne survivrait pas à Christian. Il éluderait les questions de Louis, il ne mentirait plus. Il allait mourir, mais Dieu lui pardonnerait, car il était trop malheureux. Il ne lui restait ni père, ni mère ; il avait tué son seul ami. Mener une vie odieuse, peuplée d'horreur et de regrets ? Mieux valait en finir. Il connaissait la façon de tomber, celle qui ne vous manque jamais. Et, raccourcissant sa rêne droite, il avait porté la jambe en arrière de la sangle : le pur-sang détalait, distançant Louis à chaque instant davantage.

Seulement, Éric avait compté sans la voix intérieure, qui depuis deux jours ne lui laissait trêve ni repos. Voici qu'elle s'élevait à nouveau, impétueuse, dominatrice.

— ... Lâche, lâche, tu es un lâche ! Lâche envers l'ami que tu as abandonné, le Chef que tu as trompé, toi-même qui ne veux pas expier. Tu n'as pas plus le droit d'être ton justicier que tu n'avais celui de condamner Christian...

Éric ferma les yeux. Reculer, alors que dans dix minutes, tout serait consommé ?

— Oh Papa, gémit-il, parle-moi, dis-moi si j'ai bien fait, puisque c'était pour toi ! Et toi, Maman, m'as-tu aussi abandonné ? Ne veux-tu pas que j'aie vous retrouver ?

Il ne cravachait plus sa bête, qui filait comme le vent—déjà pris dans la ronde de ses souvenirs d'antan : Norvège aux forêts, blanches, aux fjords étincelants...

Comme il cherchait déjà l'arbre contre lequel il allait se jeter, la voix revint à la charge, cette fois insinuante, aérienne, répétant obstinément la phrase entendue à la Messe :

— ... *Parce qu'il y a un scout quelque part, il faut qu'il y ait quelque chose de changé.*

De changé en mieux,

Toi, tu as eu la grâce de devenir scout, ajoutait-elle,

Tu as été choisi,

Toi entre les autres,

Parce qu'il fallait que tu fasses quelque chose,

De beau,

De noble,

De grand,

Parce que tu ne devais pas juger avec la commune mesure des hommes,

Et tu as péché,

Par orgueil, par manque d'humilité,

Et tu n'as pas confiance en Celui qui peut tout,

En Celui qui sait tout,

Tu ne Lui as pas demandé quelle était la Route à suivre,

Et quand tu t'es adressé à ta Mère dans les Cieux, il était déjà très tard,

Très tard,

Mais jamais trop tard.

Tu as connu le désespoir tout de suite,
Parce que la réponse ne venait pas aussitôt...
Maintenant tu veux te tuer,
Parce que tu as peur de vivre,
Parce que tu n'as pas confiance en Moi.
Je t'ai donné un ami non pour le perdre, mais pour le sauver.
Souviens-toi, petit frère, souviens-toi : parce qu'il y a un scout quelque part, il faut qu'il y ait quelque chose de changé.
Ton serment, Je puis t'en délier.
Ton père ne savait pas,
Ce qu'il te demandait,
Et Moi Je sais qu'il t'approuvera.
Car je te le répète, *Je t'ai donné un ami, non pour le perdre, mais pour le sauver...*

Éric ne regardait plus sa route, ne dirigeait plus son cheval : ce qui comptait, c'était cette lumière qui l'inondait. Il allait tout dire à Louis, dans quelques heures Christian serait délivré. Comment la vérité ne lui était-elle pas apparue plus tôt ? Serait-il jamais venu à la Troupe, s'il avait dû en être autrement ?

Il fallait s'arrêter, rebrousser chemin. Parce qu'il tenait en selle, il avait automatiquement suivi les mouvements du cheval. Il reprenait les rênes, lorsque la piste obliqua à angle droit. L'animal avait bien trop d'élan pour prendre correctement le virage. Il glissa et tomba. D'instinct, Éric abandonna les étriers. Bien lui en prit, car il eût inmanquablement été écrasé. Mais la vitesse acquise était trop grande : il fut projeté en l'air. Avec une violence inouïe, sa tête vint cogner contre un arbre. Il ne poussa pas un cri. Et il n'y eut plus sur la route qu'un cheval gris, tremblant de tous ses membres, et un garçon, dont le sang tachait les cheveux blonds.

Chapitre 12

À LA LUEUR DES TORCHES.

Agenouillé dans l'herbe, Louis l'avait pris dans ses bras. On l'entendait à peine.

— ... Pardonne-moi, Chef, j'ai voulu me tuer ; et puis, quand j'ai essayé de m'arrêter, il était trop tard...

— Ne parle pas, ne parle pas. Ce ne sera rien, il ne faut pas te fatiguer. Étends-toi...

— Écoute-moi d'abord, il faut que je te dise. Je t'ai menti : je savais où était Christian, mais je te jure, je ne pouvais pas t'avertir...

— Rassure-toi, rien n'est encore perdu. Au château, n'est-ce pas ?

— Oui. Laisse-moi, va le délivrer, vite... Si j'en reviens, tu sauras tout ; maintenant je ne peux pas t'expliquer, c'est trop long. Va à la Salle des Gardes, appuie sur une moulure, derrière l'armure qui se trouve près de la porte du parc, à droite, quand on vient du camp, il y a un passage secret. Tu verras une grande

salle ronde, où débouchent un tas de couloirs. Il faut chercher par là, je suis sûr qu'il y est. D'ailleurs, il a tracé une piste, je ne l'ai pas effacée. Va vite !

— Je ne puis t'abandonner ainsi !

— Si, si, laisse-moi. Je t'en prie, pense à Christian. Moi, ça n'a pas d'importance. Pourvu que tu le retrouves, le reste m'est bien égal. Il sera toujours temps de me prendre.

— Ne t'inquiète pas, Christian sera retrouvé, et tu dormiras ce soir près de lui. La grand-route est tout près. Je vais arrêter une voiture qui te conduira au château, où tu seras bien soigné. Deux agrafes, et il n'y paraîtra plus. Je vais te laisser un mot pour le Père, un autre pour Philippe. Tu les leur remettras aussitôt, n'est-ce pas ? Je rentre avec les chevaux.

LE SCOUTMESTRE À L'AUMÔNIER :

1°) *Éric blessé accidentellement. Voulez-vous demander un médecin à Saverne ?*

2°) *Piste de Christian retrouvée. Philippe vous renseignera avant mon arrivée.*

LE SCOUTMESTRE AU C. P. DU LOUP :

Piste de Christian retrouvée. Tu avais deviné. Mets le Père au courant, prévenez Mme de Lienville de l'existence du souterrain. Tiens ta Patrouille prête et prépare lassos, lanternes, trousse de secourisme, etc. Ne rien dire à la Troupe.

Il est dans cette même chambre qu'occupait François quelques semaines auparavant. Le docteur est venu. On a fermé les persiennes ; un mince filet de jour éclaire son bandeau blanc.

Il parle d'une voix très calme, toute fraîche et limpide, d'une voix de petit garçon qui a eu un gros chagrin qui s'apaise. Près de lui, le Père encourage et console.

— ... Ton pauvre papa ignorait en quoi consistait la mission qu'il te confiait. S'il l'avait su, il n'y aurait jamais consenti. Tu as été très courageux en voulant faire ton devoir, mais tu l'as fait, sois-en sûr, en nous révélant ce que tu savais.

— Quand Christian l'apprendra, croyez-vous qu'il me pardonne jamais ?

— Sans aucun doute. Cela ne fera que renforcer votre amitié. Il voulait t'aider à découvrir le mystère du bracelet, te protéger contre les dangers de ta mission. C'est toi qui la lui raconteras. Tu as brisé une terrible chaîne. Remercie Celui qui, après t'avoir choisi, t'a donné un ami. On va bientôt le ramener. Vois : son lit l'attend.

— Et s'il était trop tard ?

— Chut ! Veux-tu bien !...

Christian devait faire son voyage de première classe, comme convenu, avait-on dit aux Loups, mais il voulait d'abord explorer les souterrains dont il avait incidemment appris l'existence. Il confia son projet à Éric, en lui recommandant de n'en faire part à personne. Celui-ci ne devait mettre les Chefs au courant que si, passé un certain délai, Christian n'était pas de retour au camp. Éric, craignant qu'il ne fût resté dans les souterrains, s'était décidé à parler en voyant l'absence de Christian se prolonger outre mesure.

Michou ne broncha pas. Les autres acceptèrent l'explication comme devait l'accepter la Troupe quelques heures plus tard, avec étonnement et bonne foi.

Les Loups pénétrèrent dans le souterrain à la suite du Chef, du garde et d'un Assistant. Ils avançaient en silence, stupéfaits par ce qu'ils découvraient, étreints d'une indicible angoisse à la pensée que Christian les attendait depuis trois jours.

Philippe avait pris les chiens et marchait le premier, sans cesse obligé de les retenir. À la Salle Ronde, ils hésitèrent un instant. L'horloge marquait toujours neuf heures, les neuf pans de mur béaient. Sur l'un d'eux, Michel trouva une flèche tracée à la craie, incontestable témoignage du passage de Christian.

— Par ici, c'est par ici, voyez !

On atteignit la première salle. Comme l'avaient fait Éric, et avant lui Christian, on alluma les torches. La poussière, moins dense par endroits, gardait la trace des mains qui s'étaient posées. Mais la piste se terminait là.

Heureusement, les chiens ne furent pas embarrassés pour si peu, et entraînèrent les garçons jusqu'à la chapelle, où les difficultés commencèrent : les bêtes tiraient à hue et à dia, cherchant à prendre des directions opposées.

— Détachons-les, proposa Alain, nous verrons bien ce qu'ils feront.

— S'ils s'échappent ?

— Ils n'iront pas loin sans nous, tu peux m'en croire.

— Essayons, fit Louis. Philippe, veux-tu les libérer ?

Livrés à eux-mêmes, ils coururent d'abord en tous sens, flairant le sol et les murs, puis se formèrent en deux groupes, l'un disparaissant sous l'autel, l'autre mordant le brocart d'une vieille tapisserie pendue au mur. Les scouts ne savaient à quoi se résoudre, lorsque ceux qui s'étaient précipités sous l'autel reparurent et, se joignant aux autres, firent tomber la tapisserie.

Au même instant, Daniel poussait un cri de triomphe : il avait découvert un petit carré de batiste salie, froissée, déchirée, mais sur lequel se distinguaient nettement les initiales C. A.

— Hurrah ! Christian est passé par là ! Voici son mouchoir !

Ils se ruèrent plutôt qu'ils ne coururent dans le couloir, et parvinrent bientôt devant la grille obstruant le passage. Ils essayèrent de l'ouvrir, et n'y arrivèrent pas, cherchèrent une serrure, et n'en trouvèrent point. On projeta le faisceau lumineux d'une lampe derrière l'obstacle : le souterrain s'enfonçait dans la nuit. Les chiens aboyaient sous la voûte, tentant vainement de passer leurs corps trop gros à travers les barreaux étroits.

Sur l'ordre du Scoutmestre, les garçons firent mine de s'en aller : collés à la grille, poussant des gémissements plaintifs, les chiens refusèrent de les suivre.

— On doit tout de même pouvoir ouvrir cette porte, que diable !

On explora les murs, on passa la main sur chaque pierre : rien ne bougea.

— Si on l'enfonçait ?

— Avec quoi ?

— Avec nos épaules, tiens ! En se précipitant dessus tous ensemble...

Ils le tentèrent sans succès : ils se firent seulement très mal.

— Faut-il demander un chalumeau ?

— La desceller ?

— Aller chercher une poutre ?...

Questions et réponses s'entrecroisaient devant la porte close. Louis réclama le silence :

— Avant d'employer les grands moyens, je veux savoir où aboutit l'escalier qui débouche sous l'autel de la chapelle. Avec l'assentiment de Philippe, Alain va rester ici pour le cas, bien improbable d'ailleurs, où il se produirait quelque chose ; Joseph m'accompagnera, et les autres nous attendront à côté.

Ils s'éloignèrent à regret, obligés de traîner les chiens refusant de rebrousser chemin. Louis était parti depuis quelques minutes, et les garçons finissaient d'allumer les cierges de l'autel, lorsqu'un cri affreux, venu du souterrain qu'ils venaient de quitter, les remplit d'épouvante.

— Mon Dieu, fit l'Assistant, c'est Alain ! Que lui arrive-t-il ? Ne bougez pas, vous autres ! Philippe, avec moi, mon vieux, au galop !

Ils bondirent jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé Léo : la grille de fer était toujours là, mais Alain avait disparu sans laisser la moindre trace.

— Père, quelle heure est-il ? Pourquoi ne reviennent-ils pas ? J'ai peur, j'ai peur... Il y a si longtemps que nous attendons !

— Du calme, Éric, ne t'agite pas, ils seront bientôt de retour...

Philippe ne pouvait deviner qu'Alain partageait le sort de Christian. Une fois seul, il avait admiré le dessin de la grille, passant négligemment la main sur des ferronneries magnifiques. Comme il appuyait sur le chiffre dissimulant le mécanisme, la grille s'était soulevée, rentrant à nouveau dans le plafond.

Le temps de bondir en avant, Alain s'était vu précipiter dans le vide. À peine put-il pousser le cri qui fut entendu jusque dans la chapelle : la trappe se refermait, la grille redescendait.

Il tomba sur le lit, où il demeura un moment étourdi. Quand il reprit ses esprits, il n'avait plus rien pour s'éclairer. Il s'orienta à tâtons, cherchant un point d'appui. Ses mains hésitantes heurtèrent bientôt un corps étendu près de lui.

Affolé, il recula jusqu'à l'extrémité du lit. Presque aussitôt, une pensée le traversa :

— Si c'était Christian !...

Il avança la main : ses doigts rencontrèrent une étoffe fraîche, presque douce, sentirent une ceinture de cuir, s'arrêtèrent sur une boucle de métal.

— Mon Dieu, mon Dieu, c'est lui ! Ah ! Si on pouvait y voir ! Christian ! Christian, réveille-toi : c'est moi, Alain !

Il le secouait fébrilement, s'efforçant vainement d'asseoir le corps inerte.

— Est-ce que ?... Oh, non, ce n'est pas possible !

Il appliqua l'oreille contre la poitrine du garçon. Un soupir de soulagement s'échappa de la sienne : on percevait les battements du cœur.

— Il vit ! Dire que je n'ai rien pour le faire revenir à lui ! C'est Patrick qui a la trousse ! Bah ! Ça vaut mieux : nous ne sommes pas encore sortis de là, et il a dû terriblement souffrir...

Il l'étendit à nouveau, puis tenta de se lever. Il trébucha sur un objet qui roula sur le sol. Il s'en empara : c'était la torche apportée par Christian.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Une torche ? Mais je n'ai pas d'allumettes... Au fait, il en a peut-être, lui...

Il les trouva dans une poche de sa chemise, et en toute hâte, donna de la lumière. Son premier regard fut pour Christian. On le reconnaissait à peine : son

visage était couleur de cire, ses narines pincées, un immense cerne violet lui mangeait les yeux.

— Pauvre vieux...

Alain fixa la torche sur la table. Maintenant que Christian était retrouvé, il s'agissait de partir au plus vite, si l'on voulait éviter l'irréparable. Et pour sortir, il était indispensable de signaler sa présence. Oui, mais comment ? Au sifflet ? On n'entendrait rien ! Il fallait faire du bruit, beaucoup de bruit même. Car si on s'était aperçu de sa disparition, on avait dû l'appeler, et lui, Lélo, n'avait rien entendu. Il chercha quelque chose qui fut assez lourd, et pourtant suffisamment maniable. Il avisa l'escabeau dont il se mit à frapper le mur à coups redoublés. La salle résonnait comme un tambour. La sueur lui mouilla bientôt tout le dos, collant sa chemise à la peau.

En descendant l'escalier ménagé sous l'autel, le garde et Louis comptèrent vingt-huit marches avant d'atteindre un couloir s'éloignant en ligne droite. Ils le suivaient depuis plusieurs minutes, commençant à douter du succès de leur entreprise, lorsqu'ils arrivèrent à hauteur d'un second passage, venant d'une direction sensiblement parallèle à la leur. Ils le remontèrent sans hésiter. Soudain, un bruit sourd, intermittent, à peine perceptible, les arrêta.

— Vous avez entendu, Joseph ?

— Oui, Monsieur Louis. Sûr qu'il y a quelqu'un par là !

Ils prirent leur course, allant aussi vite que le permettait la maigre lueur de leurs lanternes. Mais Louis, qui marchait le premier, eut un haut-le-corps : le couloir s'interrompait. À quelques mètres, on percevait distinctement des coups frappés contre la paroi. Hélas ! Le souterrain était muré.

— Avant tout, il faut savoir qui est là, fit Louis ; après, on verra.

Faute d'instrument plus solide, il ôta son soulier et, profitant d'un moment d'accalmie, envoya une série de *n*, ce qui, en Morse, signifie *Invitation à transmettre*. Puis il attendit.

Les coups reprirent avec une vigueur accrue : son appel était entendu, on lui répondait. Réprimant son émotion, il tira un carnet de sa poche et écrivit. Sur la feuille, les lettres s'ajoutèrent :

Ici Alain, Christian vivant près de moi. Sommes enfermés dans la salle...

Brusquement, le message s'interrompt. À tout hasard, Louis transmet le signal Compris. Pas de réponse. Le Scoutmestre continua ses appels. Enfin, les coups reprirent, beaucoup plus faibles, beaucoup plus lointains. Alain avait cassé l'escabeau. Mais Louis ne pouvait s'en douter.

L'émission reprenait :

... dans salle sans issue apparente. Stop. Qui écoute ?

— C. T.

... Appuyez sur un des chiffres ornant la grille qui nous a arrêtés, elle s'ouvrira. Ne la franchissez pas : il y a une trappe et on tombe ici... Essayez maintenir grille et trappe ouvertes, pour lancer un lasso.

— Compris. Je remonte. Comment va Christian ?

... Évanoui...

Louis en savait suffisamment. Il ne se tenait pas de joie. Philippe ne s'était pas trompé : on avait retrouvé Christian.

Il refit avec le garde le chemin déjà parcouru. Comme ils gravissaient l'escalier, ils butèrent contre l'Assistant qui dégringolait vers eux.

— Louis, Alain n'est plus où nous l'avions laissé ! Il a poussé un cri, je me suis précipité, et quand je suis arrivé...

— ... personne ! C'est bien ça ? Oui ? Alors, remets-toi, Bernard ; il a rejoint Christian. Ils sont tous les deux tombés dans la même oubliette.

— Hein ?

— Ce couloir conduit près de l'endroit où ils sont enfermés. J'ai pu correspondre avec eux. Christian est sans connaissance.

— Grave ?

— Je ne sais pas. Mais je connais le mécanisme de la grille. Il faut y retourner tout de suite... Alain et Christian sont retrouvés, annonçait-il quelques instants plus tard. Au travail !

Devant l'obstacle, Louis appuya sur chacun des chiffres. Au 8, la grille se leva. Michel prenait déjà son élan. Le Chef n'eut que le temps de le saisir à bras-le-corps et de se rejeter en arrière : la trappe s'ouvrait...

Un cri venu de très bas, monta jusqu'à eux. Une lueur aussi. Mais ils n'avaient pas fait un geste, que déjà la porte redescendait. Ils tentèrent sans succès d'entraver sa course : à eux tous, ils étaient moins forts qu'elle.

— Si nous avons un objet assez résistant pour l'empêcher d'aller jusqu'au bout, fit Patrick, la trappe ne se refermerait pas.

Ils dénichèrent, à la Salle des Tortures, un énorme trépied de bronze, qui fut péniblement remorqué dans le couloir. On profita d'un mouvement ascendant de la grille, pour le placer sous elle. Le bloc de métal en eut facilement raison. On entendit un lugubre craquement, et la trappe demeura ouverte.

Philippe avait bondi.

— Alain, tu es là ? hurla-t-il en se couchant à plat ventre le long de l'ouverture.

— Oui, c'est moi. Descends avec une corde pour remonter Christian ; seul, je n'y parviendrai pas.

— J'arrive ! Chef, tu veux bien ?

— C'est ta Patrouille...

Philippe se laissa glisser le long du lasso fixé aux barreaux. Le point lumineux se rapprocha. Enfin, il fut à terre, face à Lélo.

— Christian, où est Christian ?

— Là, sur le lit, toujours évanoui. Tu vas le prendre sur tes épaules, on vous hissera. N'oublie pas de renvoyer l'ascenseur !

— Bon. Eh, là-haut, lâchez de la corde ! cria Philippe. Attention pour tirer à mon commandement. Nous sommes deux... Parés ? Alors, allez-y, doucement...

Alain vit les deux garçons remonter. Quand ce fut son tour, il s'installa sans hâte dans le nœud de chaise, et éteignit sa torche.

Le soir était venu. De la chambre, on avait perçu une grande agitation, la porte s'était ouverte en coup de vent, Michel avait paru.

— Éric ! Éric ! Il est sauvé ! On lui a fait respirer la moitié d'un flacon d'ammoniaque, on va le porter ici !

Des pas dans l'escalier, les Loups qui surgissent, l'Aumônier, Philippe, Alain – Christian dans les bras de Philippe.

— Ne bouge pas, Éric ! Chut, tais-toi, il dort ! Regarde, il va tout à fait bien, maintenant.

Et, pour qu'il pût mieux voir, on effeuilla trois roses qui s'échappaient d'un pot d'étain.

Epilogue

Ils sont restés quelques jours encore, à courir, à jouer, à se brunir, à être heureux. Puis les tentes ont été pliées, les sacs refaits, les foyers comblés. Celle qui fut et demeurera éternellement pour eux la *Dame de Birkenwald*, n'est plus qu'un point noir sur la route. Les trois couleurs de France ne flottent plus sur le camp.

Le train a dépassé Lutzelbourg. Plus hâlés, plus beaux, plus joyeux qu'au départ, ils savent qu'ils ont vécu des heures merveilleuses, à tout jamais enfiées. Ils ont laissé dans ce château quelque chose d'eux-mêmes, comme on abandonne un lambeau de son cœur à tous les camps qu'on lève.

Songent-ils à la demeure souterraine dont ils découvrirent le secret, au *Magnificat* entonné le matin du 15 août, aux jours de fête qui suivirent le retour de Christian—ou rêvent-ils à ces soirs d'été où rien ne vous sépare du ciel que la lueur d'une étoile et le cri d'un grillon ? On ne sait... Ils pensent, et voilà tout.

— Éric ! As-tu vu les roses que Madame de Lienville m'a données pour maman ?
— Oui...

— Alors, c'est entendu ? Tu viens à la maison... Ah, si ! Tu l'as promis ! Je me suis arrangé avec Michel... Ne raconte pas d'histoires ! Ce qui s'est passé, c'est notre affaire à nous ; ça ne regarde pas les parents. Du moment que je leur reviens, le reste n'a aucune importance. Combien de fois faudra-t-il te répéter qu'à ta place, j'aurais agi de la même façon ?

Vaires, Lagny, Torcy, Pomponne... Paris. Allons ! Encore quelques minutes, et ce sera fini...

Ah ! Quel est cet homme en noir qui les attend, et que veut-il bien ? C'est Éric qu'il aborde, en le saluant très bas.

— Que Votre Altesse m'excuse, si je l'importune ici : le Prince est au plus mal.
— Mon oncle ?
— Hélas ! Il vous prie de regagner dès ce soir la Norvège.
— Dès ce soir ?
— Dès ce soir, oui, Monseigneur...

Il est parti vers son nouveau destin. Il avait espéré les longues semaines au bord de la mer, avec Christian, avec Michel. En vain.

Ils sont tous venus au Bourget lui dire au revoir, lui serrer la main, le supplier de revenir.

Tous, vraiment tous. Philippe, Alain, Patrick, Michel, Daniel, François. Avec les Renards et les Lynx.

Louis, Bernard et Robert.

Le Père.

Et Christian...

Ils lui ont tous offert quelque chose. Il a souri de son même sourire très doux, et leur a dit: — À *bientôt!* Ses yeux verts faisaient resplendir les boucles de ses cheveux d'or.

L'heure est arrivée. Devant l'avion, ils ont uni leurs mains pour le *Chant des Adieux*. Il n'a pas fait un geste, pas versé une larme. Mais il n'a pas dormi de la nuit...

— Qu'on ne touche pas à mon sac, avait dit Christian, je le déferai moi-même.

Lorsqu'il l'eut vidé sur son lit, il trouva un petit paquet qu'il était sûr de ne pas y avoir mis. Étonné, il l'ouvrit. Trois morceaux de métal qu'il reconnut aussitôt, s'en échappèrent : le bracelet de vermeil !...

C'était le dernier cadeau d'Éric. D'Éric qu'il allait revoir avant l'hiver.

Mais il ne le savait pas. Et son cœur se serra, en songeant que son frère était loin.

Nancy, 1933
Strasbourg, 1936



⁽¹⁻¹⁾ Chef de Troupe.

⁽¹⁻²⁾ Une Patrouille compte généralement cinq à huit garçons. Une Troupe, trois ou quatre Patrouilles.

⁽¹⁻³⁾ Chef de Patrouille.

⁽¹⁻⁴⁾ À l'époque, les Patrouilles adoptaient un nom d'animal, et les scouts se donnaient la main gauche.

⁽¹⁻⁵⁾ La cordelière blanche était l'un des insignes distinctifs du Chef de Patrouille, ou C.P.

⁽¹⁻⁶⁾ Adjoint du Chef de Troupe.

⁽¹⁻⁷⁾ C'est le début de la prière scoute.

⁽²⁻⁸⁾ Le scalp est formé de quatre rubans aux couleurs de la Patrouille. Le scout le recevait le jour de sa Promesse, ou le jour de son entrée officielle dans la Patrouille, et le portait à l'épaule gauche.

⁽⁴⁻⁹⁾ *Bonnamaux, mar'hut* : différentes sortes de marmites.

⁽⁷⁻¹⁰⁾ Épreuve d'exploration que devait subir le scout avant d'obtenir son brevet de 1re classe. On était successivement novice, aspirant, scout de 2e, puis de 1re classe.

⁽⁷⁻¹¹⁾ Abréviation courante pour Chef de Troupe.